

Eugenie Grandet

Honore de Balzac

The Project Gutenberg EBook of Eugenie Grandet, by Honore de Balzac

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: Eugenie Grandet

Author: Honore de Balzac

Release Date: February 12, 2004 [EBook #11049]

Language: French

Character set encoding: ISO Latin-1

*** START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK EUGENIE GRANDET ***

E-text prepared by Walter Debeuf
HTML-file of this e-text is to find at: <http://www.ibelgique.com/Digibooks>

EUGENIE GRANDET.

Scenes de la vie de Province.

par

HONORE DE BALZAC.

A MARIA,

Que votre nom, vous dont le portrait est le plus bel ornement de cet ouvrage, soit ici comme une branche de buis benit, prise on ne sait a quel arbre, mais certainement sanctifiee par la religion et renouvelee, toujours verte, par des mains pieuses, pour proteger la maison.

DE BALZAC

Il se trouve dans certaines provinces des maisons dont la vue inspire

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

une melancolie egale a celle que provoquent les cloitres les plus sombres, les landes les plus ternes ou les ruines les plus tristes. Peut-etre y a-t-il a la fois dans ces maisons et le silence du cloitre et l'aridite des landes et les ossements des ruines. La vie et le mouvement y sont si tranquilles qu'un etranger les croirait inhabitees, s'il ne rencontrait tout a coup le regard pale et froid d'une personne immobile dont la figure a demi monastique depasse l'appui de la croisee, au bruit d'un pas inconnu. Ces principes de melancolie existent dans la physionomie d'un logis situe a Saumur, au bout de la rue montueuse qui mene au chateau, par le haut de la ville. Cette rue, maintenant peu frequentee, chaude en ete, froide en hiver, obscure en quelques endroits, est remarquable par la sonorite de son petit pave caillouteux, toujours propre et sec, par l'etrottesse de sa voie tortueuse, par la paix de ses maisons qui appartiennent a la vieille ville, et que dominant les remparts. Des habitations trois fois seculaires y sont encore solides quoique construites en bois, et leurs divers aspects contribuent a l'originalite qui recommande cette partie de Saumur a l'attention des antiquaires et des artistes. Il est difficile de passer devant ces maisons, sans admirer les enormes madriers dont les bouts sont tailles en figures bizarres et qui couronnent d'un bas-relief noir le rez-de-chaussee de la plupart d'entre elles. Ici, des pieces de bois transversales sont couvertes en ardoises et dessinent des lignes bleues sur les freles murailles d'un logis termine par un toit en colombage que les ans ont fait plier, dont les bardeaux pourris ont ete tordus par l'action alternative de la pluie et du soleil. La se presentent des appuis de fenetre uses, noircis, dont les delicats sculptures se voient a peine, et qui semblent trop legers pour le pot d'argile brune d'ou s'elancent les oeilletons ou les rosiers d'une pauvre ouvriere. Plus loin, c'est des portes garnies de clous enormes ou le genie de nos ancetres a trace des hieroglyphes domestiques dont le sens ne se retrouvera jamais. Tantot un protestant y a signe sa foi, tantot un ligueur y a maudit Henri IV. Quelque bourgeois y a grave les insignes de sa noblesse de cloches, la gloire de son echevinage oublie. L'Histoire de France est la tout entiere. A cote de la tremblante maison a pans hourdes ou l'artisan a deifie son rabot, s'eleve l'hotel d'un gentilhomme ou sur le plein-cintre de la porte en pierre se voient encore quelques vestiges de ses armes, brisees par les diverses revolutions qui depuis 1789 ont agite le pays. Dans cette rue, les rez-de-chaussee commercants ne sont ni des boutiques ni des magasins, les amis du moyen-age y retrouveraient l'ouvriere de nos peres en toute sa naive simplicite. Ces salles basses, qui n'ont ni devanture, ni montre, ni vitrages, sont profondes, obscures et sans ornements exterieurs ou interieurs, Leur porte est ouverte en deux parties pleines, grossierement ferrees, dont la superieure se replie interieurement, et dont l'inferieure armee d'une sonnette a ressort va et vient constamment. L'air et le jour arrivent a cette espece d'antre humide, ou par le haut de la porte, ou par l'espace qui se trouve entre la voute, le plancher et le petit mur a hauteur d'appui dans lequel s'encastrent de solides volets, otes le matin, remis et maintenus le soir avec des bandes de fer boulonnees. Ce mur sert a etaler les marchandises du negociant. La, nul charlatanisme. Suivant la nature du commerce, les echantillons consistent en deux ou trois baquets pleins de sel et de morue, en quelques paquets de toile a voile, des cordages, du laiton pendu aux solives du plancher, des cercles le long des murs, ou quelques pieces de drap sur des rayons. Entrez? Une fille propre, pimpante de jeunesse, au blanc fichu, aux bras rouges quitte son tricot, appelle son pere ou sa mere qui vient et vous vend a vos souhaits, flegmatiquement, complaisamment, arrogamment, selon son caractere, soit pour deux sous, soit pour vingt mille francs de marchandise. Vous verrez un marchand de merrain assis a sa porte et qui tourne ses pouces en causant avec un voisin, il ne possede en apparence que de mauvaises planches a bouteilles et deux ou trois paquets de lattes; mais sur le port son chantier plein fournit tous les tonneliers de l'Anjou; il sait, a une planche pres, combien il peut de tonneaux si la recolte est bonne; un coup de soleil l'enrichit, un temps de pluie le ruine: en une seule matinee, les poincons valent onze francs

ou tombent a six livres. Dans ce pays, comme en Touraine, les vicissitudes de l'atmosphere dominant la vie commerciale. Vignerons, proprietaires, marchands de bois, tonneliers, aubergistes, mariniers sont tous a l'affut d'un rayon de soleil; ils tremblent en se couchant le soir d'apprendre le lendemain matin qu'il a gele pendant la nuit; ils redoutent la pluie, le vent, la secheresse, et veulent de l'eau, du chaud, des nuages, a leur fantaisie. Il y a un duel constant entre le ciel et les interets terrestres. Le barometre attriste, deride, egaie tour a tour les physionomies. D'un bout a l'autre de cette rue, l'ancienne Grand'rue de Saumur, ces mots: Voila un temps d'or! se chiffrent de porte en porte. Aussi chacun repond-il au voisin: Il pleut des louis, en sachant ce qu'un rayon de soleil, ce qu'une pluie opportune lui en apporte. Le samedi, vers midi, dans la belle saison, vous n'obtiendriez pas pour un sou de marchandise chez ces braves industriels. Chacun a sa vigne, sa closerie, et va passer deux jours a la campagne. La, tout etant prevu, l'achat, la vente, le profit, les commercants se trouvent avoir dix heures sur douze a employer en joyeuses parties, en observations, commentaires, espionnages continuels. Une menagere n'achete pas une perdrix sans que les voisins ne demandent au mari si elle etait cuite a point. Une jeune fille ne met pas la tete a sa fenetre sans y etre vue par tous les groupes innocupes. La donc les consciences sont a jour, de meme que ces maisons impenetrables, noires et silencieuses n'ont point de mysteres. La vie est presque toujours en plein air: chaque menage s'assied a sa porte, y dejeune, y dine, s'y dispute. Il ne passe personne dans la rue qui ne soit etudie. Aussi, jadis, quand un etranger arrivait dans une ville de province, etait-il gausse de porte en porte. De la les bons contes, de la le surnom de _copieux_ donne aux habitants d'Angers qui excellaient a ces railleries urbaines. Les anciens hotels de la vieille ville sont situes en haut de cette rue jadis habitee par les gentilshommes du pays. La maison pleine de melancolie ou se sont accomplis les evenements de cette histoire etait precisement un de ces logis, restes venerables d'un siecle ou les choses et les hommes avaient ce caractere de simplicité que les moeurs francaises perdent de jour en jour. Apres avoir suivi les detours de ce chemin pittoresque dont les moindres accidents reveillent des souvenirs et dont l'effet general tend a plonger dans une sorte de reverie machinale, vous apercevez un renforcement assez sombre, au centre duquel est cachee la porte de la maison a monsieur Grandet. Il est impossible de comprendre la valeur de cette expression provinciale sans donner la biographie de monsieur Grandet.

Monsieur Grandet jouissait a Saumur d'une reputation dont les causes et les effets ne seront pas entierement compris par les personnes qui n'ont point, peu ou prou, vecu en province. Monsieur Grandet, encore nomme par certaines gens le pere Grandet, mais le nombre de ces vieillards diminuait sensiblement, etait en 1789 un maitre-tonnelier fort a son aise, sachant lire, ecrire et compter. Des que la Republique francaise mit en vente, dans l'arrondissement de Saumur, les biens du clerge, le tonnelier, alors age de quarante ans, venait d'epouser la fille d'un riche marchand de planches. Grandet alla, muni de sa fortune liquide et de la dot, muni de deux mille louis d'or, au district, ou, moyennant deux cents doubles louis offerts par son beau-pere au farouche republicain qui surveillait la vente des domaines nationaux, il eut pour un morceau de pain, legalement, sinon legitiment, les plus beaux vignobles de l'arrondissement, une vieille abbaye et quelques metairies. Les habitants de Saumur etant peu revolutionnaires, le pere Grandet passa pour un homme hardi, un republicain, un patriote, pour un esprit qui donnait dans les nouvelles idees, tandis que le tonnelier donnait tout bonnement dans les vignes. Il fut nomme membre de l'administration du district de Saumur, et son influence pacifique s'y fit sentir politiquement et commercialement. Politiquement, il protegea les ci-devant et empecha de tout son pouvoir la vente des biens des emigres; commercialement, il fournit aux armees republicaines un ou deux milliers de pieces de vin blanc, et se fit payer en superbes prairies dependant d'une communaute de femmes que l'on avait reservee pour un

demier lot. Sous le Consulat, le bonhomme Grandet devint maire, administra sagement, vendangea mieux encore; sous l'Empire, il fut monsieur Grandet. Napoleon n'aimait pas les republicains: il remplaça monsieur Grandet, qui passait pour avoir porté le bonnet rouge, par un grand propriétaire, un homme a particule, un futur baron de l'Empire. Monsieur Grandet quitta les honneurs municipaux sans aucun regret. Il avait fait faire dans l'interet de la ville d'excellents chemins qui menaient a ses proprietes. Sa maison et ses biens, tres avantageusement cadastrés, payaient des impots moderés. Depuis le classement de ses differents clos, ses vignes, grace a des soins constants, etaient devenues la tete du pays, mot technique en usage pour indiquer les vignobles qui produisent la premiere qualite de vin. Il aurait pu demander la croix de la Legion-d'Honneur. Cet evenement eut lieu en 1806. Monsieur Grandet avait alors cinquante-sept ans, et sa femme environ trente-six. Une fille unique, fruit de leurs legitimes amours, etait agee de dix ans. Monsieur Grandet, que la Providence voulut sans doute consoler de sa disgrace administrative, herita successivement pendant cette annee de madame de La Gaudiniere, nee de La Bertelliere, mere de madame Grandet; puis du vieux monsieur La Bertelliere, pere de la defunte; et encore de madame Gentillet, grand'mere du cote maternel: trois successions dont l'importance ne fut connue de personne. L'avarice de ces trois vieillards etait si passionnee que depuis longtemps ils entassaient leur argent pour pouvoir le contempler secretement. Le vieux monsieur La Bertelliere appelait un placement une prodigalite, trouvant de plus gros interets dans l'aspect de l'or que dans les benefices de l'usure. La ville de Saumur presuma donc la valeur des economies d'apres les retenus des biens au soleil. Monsieur Grandet obtint alors le nouveau titre de noblesse que notre manie d'egalite n'effacera jamais: il devint le plus impose de l'arrondissement. Il exploitait cent arpents de vignes, qui, dans les annees plantureuses, lui donnaient sept a huit cents poincons de vin. Il possedait treize metairies, une vieille abbaye, ou, par economie, il avait mure les croisees, les ogives, les vitraux, ce qui les conserva; et cent vingt-sept arpents de prairies ou croissaient et grossissaient trois mille peupliers plantes en 1793. Enfin la maison dans laquelle il demeurait etait la sienne. Ainsi etablissait-on sa fortune visible, Quant a ses capitaux, deux seules personnes pouvaient vaguement en presumer l'importance: l'une etait monsieur Cruchot, notaire charge des placements usuraires de monsieur Grandet; l'autre, monsieur des Grassins, le plus riche banquier de Saumur, aux benefices duquel le vigneron participait a sa convenance et secretement. Quoique le vieux Cruchot et monsieur des Grassins possedassent cette profonde discretion qui engendre en province la confiance et la fortune, ils temoignaient publiquement a monsieur Grandet un si grand respect que les observateurs pouvaient mesurer l'etendue des capitaux de l'ancien maire d'apres la portee de l'obsequieuse consideration dont il etait l'objet. Il n'y avait dans Saumur personne qui ne fut persuade que monsieur Grandet n'eut un tresor particulier, une cachette pleine de louis, et ne se donnât nuitamment les ineffables jouissances que procure la vue d'une grande masse d'or. Les avaricieux en avaient une sorte de certitude en voyant les yeux du bonhomme, auxquels le metal jaune semblait avoir communique ses teintes. Le regard d'un homme accoutume a tirer de ses capitaux un interet enorme contracte necessairement, comme celui du voluptueux, du joueur ou du courtisan, certaines habitudes indefinissables, des mouvements furtifs, avides, mysterieux qui n'echappent point a ses coreligionnaires. Ce langage secret forme en quelque sorte la franc-maconnerie des passions. Monsieur Grandet inspirait donc l'estime respectueuse a laquelle avait droit un homme qui ne devait jamais rien a personne, qui, vieux tonnelier, vieux vigneron, devinait avec la precision d'un astronome quand il fallait fabriquer pour sa recolte mille poincons ou seulement cinq cents; qui ne manquait pas une seule speculation, avait toujours des tonneaux a vendre alors que le tonneau valait plus cher que la denree a recueillir, pouvait mettre sa vendange dans ses celliers et attendre le moment de livrer son poincon a deux cents francs quand les petits proprietaires donnaient le

leur a cinq louis. Sa fameuse recolte de 1811, sagement serree, lentement vendue, lui avait rapporte plus de deux cent quarante mille livres. Financierement parlant, monsieur Grandet tenait du tigre et du boa: il savait se coucher, se blottir, envisager longtemps sa proie, sauter dessus; puis il ouvrait la gueule de sa bourse, y engloutissait une charge d'ecus, et se couchait tranquillement, comme le serpent qui digere, impassible, froid, methodique. Personne ne le voyait passer sans eprouver un sentiment d'admiration melange de respect et de terreur. Chacun dans Saumur n'avait-il pas senti le dechirement poli de ses griffes d'acier? a celui-ci maitre Cruchot avait procure l'argent necessaire a l'achat d'un domaine, mais a onze pour cent; a celui-la monsieur des Grassins avait escompte des traites, mais avec un effroyable prelevement d'interets. Il s'ecoulait peu de jours sans que le nom de monsieur Grandet fut prononce soit au marche, soit pendant les soirees dans les conversations de la ville. Pour quelques personnes, la fortune du vieux vigneron etait l'objet d'un orgueil patriotique. Aussi plus d'un negociant, plus d'un aubergiste disait-il aux etrangers avec un certain contentement: "Monsieur, nous avons ici deux ou trois maisons millionnaires; mais, quant a monsieur Grandet, il ne connait pas lui-meme sa fortune!" En 1816 les plus habiles calculateurs de Saumur estimaient les biens territoriaux du bonhomme a pres de quatre millions; mais, comme terme moyen, il avait du tirer par an, depuis 1793 jusqu'en 1817, cent mille francs de ses proprietes, il etait presumable qu'il possedait en argent une somme presque egale a celle de ses biens-fonds. Aussi, lorsqu'apres une partie de boston, on quelque entretien sur les vignes, on venait a parler de monsieur Grandet, les gens capables disaient-ils:

--Le pere Grandet?... le pere Grandet doit avoir cinq a six millions.

--Vous etes plus habile que je ne le suis, je n'ai jamais pu savoir le total, repondaient monsieur Cruchot ou monsieur des Grassins s'ils entendaient le propos. Quelque Parisien parlait-il des Rotschild ou de monsieur Laffitte, les gens de Saumur demandaient s'ils etaient aussi riches que monsieur Grandet. Si le Parisien leur jetait en souriant une dedaigneuse affirmation, ils se regardaient en hochant la tete d'un air d'incredulite. Une si grande fortune couvrait d'un manteau d'or toutes les actions de cet homme. Si d'abord quelques particularites de sa vie donnerent prise au ridicule et a la moquerie, la moquerie et le ridicule s'etaient uses. En ses moindres actes, monsieur Grandet avait pour lui l'autorite de la chose jugee. Sa parole, son vetement, ses gestes, le clignement de ses yeux faisaient loi dans le pays, ou chacun, apres l'avoir etudie comme un naturaliste etudie les effets de l'instinct chez les animaux, avait pu reconnaître la profonde et muette sagesse de ses plus legers mouvements.

--L'hiver sera rude, disait-on, le pere Grandet a mis ses gants fourres: il faut vendanger.

--Le pere Grandet prend beaucoup de merrain, il y aura du vin cette annee. Monsieur Grandet n'achetait jamais ni viande ni pain. Ses fermiers lui apportaient par semaine une provision suffisante de chapons, de poulets, d'oeufs, de beurre et de ble de rente. Il possedait un moulin dont le locataire devait, en sus du bail, venir chercher une certaine quantite de grains et lui en rapporter le son et la farine. La grande Nanon, son unique servante, quoiqu'elle ne fut plus jeune, boulangeait elle-meme tous les samedis le pain de la maison. Monsieur Grandet s'etait arrange avec les maraichers, ses locataires, pour qu'ils le fournissent de legumes. Quant aux fruits, il en recolteait une telle quantite qu'il en faisait vendre une grande partie au marche. Son bois de chauffage etait coupe dans ses haies ou pris dans les vieilles truisses a moitie pourries qu'il enlevait au bord de ses champs, et ses fermiers le lui charroyaient en ville tout debite, le rangeaient par complaisance dans son bucher et recevaient ses remerciements. Ses seules depenses connues etaient le pain benit, la toilette de sa femme, celle

de sa fille, et le paiement de leurs chaises a l'église; la lumière, les gages de la grande Nanon, l'étamage de ses casseroles; l'acquiescement des impositions, les réparations de ses bâtiments et les frais de ses exploitations. Il avait six cents arpents de bois récemment achetés qu'il faisait surveiller par le garde d'un voisin, auquel il promettait une indemnité. Depuis cette acquisition seulement, il mangeait du gibier. Les manières de cet homme étaient fort simples. Il parlait peu. Généralement il exprimait ses idées par de petites phrases sentencieuses et dites d'une voix douce. Depuis la Révolution, époque à laquelle il attira les regards, le bonhomme begayait d'une manière fatigante aussitôt qu'il avait à discourir longuement ou à soutenir une discussion. Ce bredouillage, l'incohérence de ses paroles, le flux de mots où il noyait sa pensée, son manque apparent de logique attribués à un défaut d'éducation étaient affectés et seront suffisamment expliqués par quelques événements de cette histoire. D'ailleurs, quatre phrases exactes autant que des formules algébriques lui servaient habituellement à embrasser, à résoudre toutes les difficultés de la vie et du commerce: Je ne sais pas, je ne puis pas, je ne veux pas, nous verrons cela. Il ne disait jamais ni oui ni non, et n'écrivait point. Lui parlait-on? Il écoutait froidement, se tenait le menton dans la main droite en appuyant son coude droit sur le revers de la main gauche, et se formait en toute affaire des opinions desquelles il ne revenait point. Il méditait longuement les moindres marches. Quand, après une savante conversation, son adversaire lui avait livré le secret de ses prétentions en croyant le tenir, il lui répondait:

--Je ne puis rien conclure sans avoir consulté ma femme. Sa femme, qu'il avait réduite à un idiotisme complet, était en affaires son paravent le plus commode. Il n'allait jamais chez personne, ne voulait ni recevoir ni donner à dîner; il ne faisait jamais de bruit, et semblait économiser tout, même le mouvement. Il ne dérangeait rien chez les autres par un respect constant de la propriété. Néanmoins, malgré la douceur de sa voix, malgré sa tenue circonspecte, le langage et les habitudes du tonnelier perçaient, surtout quand il était au logis, où il se contraignait moins que partout ailleurs. Au physique, Grandet était un homme de cinq pieds, trapu, carré, ayant des mollets de douze pouces de circonférence, des rotules noueuses et de larges épaules; son visage était rond, tanné, marqué de petite vérole; son menton était droit, ses lèvres n'offraient aucunes sinuosités, et ses dents étaient blanches; ses yeux avaient l'expression calme et vorace que le peuple accorde au basilic; son front, plein de rides transversales, ne manquait pas de protuberances significatives; ses cheveux jaunâtres et grisonnants étaient blancs et or, disaient quelques jeunes gens qui ne connaissaient pas la gravité d'une plaisanterie faite sur monsieur Grandet. Son nez, gros par le bout, supportait une loupe veinée que le vulgaire disait, non sans raison, pleine de malice. Cette figure annonçait une finesse dangereuse, une probité sans chaleur, l'égoïsme d'un homme habitué à concentrer ses sentiments dans la jouissance de l'avarice et sur le seul être qui lui fut réellement de quelque chose, sa fille Eugénie, sa seule héritière. Attitude, manières, démarche, tout en lui, d'ailleurs, attestait cette croyance en soi que donne l'habitude d'avoir toujours réussi dans ses entreprises. Aussi, quoique de mœurs faciles et molles en apparence, monsieur Grandet avait-il un caractère de bronze. Toujours vêtu de la même manière, qui le voyait aujourd'hui le voyait tel qu'il était depuis 1791. Ses forts souliers se nouaient avec des cordons de cuir, il portait en tout temps des bas de laine drapés, une culotte courte de gros drap marron à boucles d'argent, un gilet de velours à raies alternativement jaunes et puces, boutonnerie carrement, un large habit marron à grands pans, une cravate noire et un chapeau de quaker. Ses gants, aussi solides que ceux des gendarmes, lui duraient vingt mois, et, pour les conserver propres, il les posait sur le bord de son chapeau à la même place, par un geste méthodique. Saumur ne savait rien de plus sur ce personnage.

Six habitants seulement avaient le droit de venir dans cette maison. Le

plus considerable des trois premiers etait le neveu de monsieur Cruchot. Depuis sa nomination de president au tribunal de premiere instance de Saumur, ce jeune homme avait joint au nom de Cruchot celui de Bonfons, et travaillait a faire prevaloir Bonfons sur Cruchot. Il signait deja C. de Bonfons. Le plaideur assez malavise pour l'appeler monsieur Cruchot s'apercevait bientot a l'audience de sa sottise. Le magistrat protegeait ceux qui le nommaient monsieur le president, mais il favorisait de ses plus gracieux sourires les flatteurs qui lui disaient monsieur de Bonfons. Monsieur le president etait age de trente-trois ans, possedait le domaine de Bonfons (_Boni Fontis_), valant sept mille livres de rente; il attendait la succession de son oncle le notaire et celle de son oncle l'abbe Cruchot, dignitaire du chapitre de Saint-Martin de Tours, qui tous deux passaient pour etre assez riches. Ces trois Cruchot, soutenus par bon nombre de cousins, allies a vingt maisons de la ville, formaient un parti, comme jadis a Florence les Medicis; et, comme les Medicis, les Cruchot avaient leurs Lazzi. Madame des Grassins, mere d'un fils de vingt-trois ans, venait tres assidument faire la partie de madame Grandet, esperant marier son cher Adolphe avec mademoiselle Eugenie. Monsieur des Grassins le banquier favorisait vigoureusement les manoeuvres de sa femme par de constants services secretement rendus au vieil avare, et arrivait toujours a temps sur le champ de bataille. Ces trois des Grassins avaient egalement leurs adherents, leurs cousins, leurs allies fideles. Du cote des Cruchot, l'abbe, le Talleyrand de la famille, bien appuye par son frere le notaire, disputait vivement le terrain a la financiere, et tentait de reserver le riche heritage a son neveu le president. Ce combat secret entre les Cruchot et les des Grassins, dont le prix etait la main d'Eugenie Grandet, occupait passionnement les diverses societes de Saumur. Mademoiselle Grandet epousera-t-elle monsieur le president ou monsieur Adolphe des Grassins? A ce probleme, les uns repondaient que monsieur Grandet ne donnerait sa fille ni a l'un ni a l'autre. L'ancien tonnelier rongé d'ambition cherchait, disaient-ils, pour gendre quelque pair de France, a qui trois cent mille livres de rente feraient accepter tous les tonneaux passes, presents et futurs des Grandet. D'autres repliquaient que monsieur et madame des Grassins etaient nobles, puissamment riches, qu'Adolphe etait un bien gentil cavalier, et qu'a moins d'avoir un neveu du pape dans sa manche, une alliance si convenable devait satisfaire des gens de rien, un homme que tout Saumur avait vu la doloire en main, et qui, d'ailleurs, avait porte le bonnet rouge. Les plus senses faisaient observer que monsieur Cruchot de Bonfons avait ses entrees a toute heure au logis, tandis que son rival n'y etait recu que les dimanches. Ceux-ci soutenaient que madame des Grassins, plus liee avec les femmes de la maison Grandet que les Cruchot, pouvait leur inculquer certaines idees qui la feraient, tot ou tard, reussir. Ceux-la repliquaient que l'abbe Cruchot etait l'homme le plus insinuant du monde, et que femme contre moine la partie se trouvait egale.

--Ils sont manche a manche, disait un bel esprit de Saumur. Plus instruits, les anciens du pays pretendaient que les Grandet etaient trop avises pour laisser sortir les biens de leur famille, mademoiselle Eugenie Grandet de Saumur serait mariee au fils de monsieur Grandet de Paris, riche marchand de vin en gros. A cela les Cruchotins et les Grassinistes repondaient:

--D'abord les deux freres ne se sont pas vus deux fois depuis trente ans. Puis, monsieur Grandet de Paris a de hautes pretentions pour son fils. Il est maire d'un arrondissement, depute, colonel de la garde nationale, juge au tribunal de commerce; il renie Grandet de Saumur, et pretend s'allier a quelque famille ducale par la grace de Napoleon. Que ne disait-on pas d'une heritiere dont on parlait a vingt lieues a la ronde et jusque dans les voitures publiques, d'Angers a Blois inclusivement? Au commencement de 1818, les Cruchotins remporterent un avantage signale sur les Grassinistes. La terre de Froidfond, remarquable par son parc, son admirable chateau, ses fermes, rivieres, etangs, forets, et valant trois millions, fut mise en vente par le jeune

marquis de Froidfond oblige de réaliser ses capitaux. Maître Cruchot, le président Cruchot, l'abbé Cruchot, aides par leurs adhérents, surent empêcher la vente par petits lots. Le notaire conclut avec le jeune homme un marché d'or en lui persuadant qu'il y aurait des poursuites sans nombre à diriger contre les adjudicataires avant de rentrer dans le prix des lots; il valait mieux vendre à monsieur Grandet, homme solvable, et capable d'ailleurs de payer la terre en argent comptant. Le beau marquisat de Froidfond fut alors convoyé vers l'oesophage de monsieur Grandet, qui, au grand étonnement de Saumur, le paya, sous escompte, après les formalités. Cette affaire eut du retentissement à Nantes et à Orléans. Monsieur Grandet alla voir son château par l'occasion d'une charrette qui y retournait. Après avoir jeté sur sa propriété le coup d'oeil du maître, il revint à Saumur, certain d'avoir placé ses fonds à cinq, et saisi de la magnifique pensée d'arrondir le marquisat de Froidfond en y réunissant tous ses biens. Puis, pour remplir de nouveau son trésor presque vide, il décida de couper à blanc ses bois, ses forêts, et d'exploiter les peupliers de ses prairies.

Il est maintenant facile de comprendre toute la valeur de ce mot, la maison à monsieur Grandet, cette maison pâle, froide, silencieuse, située en haut de la ville, et abritée par les ruines des remparts. Les deux piliers et la voûte formant la baie de la porte avaient été, comme la maison, construits en tuffeau, pierre blanche particulière au littoral de la Loire, et si molle que sa durée moyenne est à peine de deux cents ans. Les trous inégaux et nombreux que les intempéries du climat y avaient bizarrement pratiqués donnaient au cintre et aux jambages de la baie l'apparence des pierres vermiculées de l'architecture française et quelque ressemblance avec le porche d'une grotte. Au-dessus du cintre regnait un long bas-relief de pierre dure sculptée, représentant les quatre Saisons, figures déjà rongées et toutes noires. Ce bas-relief était surmonté d'une plinthe saillante, sur laquelle s'élevaient plusieurs de ces végétations dues au hasard, des parietaires jaunes, des liserons, des convolvulus, du plantain, et un petit cerisier assez haut déjà. La porte, en chêne massif, brune, desséchée, fendue de toutes parts, frelée en apparence, était solidement maintenue par le système de ses boulons qui figuraient des dessins symétriques. Une grille carrée, petite, mais à barreaux serres et rouges de rouille, occupait le milieu de la porte batarde et servait, pour ainsi dire, de motif à un marteau qui s'y rattachait par un anneau, et frappait sur la tête grimacante d'un maître-clou. Ce marteau, de forme oblongue et du genre de ceux que nos ancêtres nommaient Jacquemart, ressemblait à un gros point d'admiration; en l'examinant avec attention, un antiquaire y aurait retrouvé quelques indices de la figure essentiellement bouffonne qu'il représentait jadis, et qu'un long usage avait effacée. Par la petite grille, destinée à reconnaître les amis, au temps des guerres civiles, les curieux pouvaient apercevoir, au fond d'une voûte obscure et verdâtre, quelques marches dégradées par lesquelles on montait dans un jardin que bornaient pittoresquement des murs épais, humides, pleins de suintements et de touffes d'arbustes malingres. Ces murs étaient ceux du rempart sur lequel s'élevaient les jardins de quelques maisons voisines. Au rez-de-chaussée de la maison, la pièce la plus considérable était une _salle_ dont l'entrée se trouvait sous la voûte de la porte cochère. Peu de personnes connaissent l'importance d'une salle dans les petites villes de l'Anjou, de la Touraine et du Berry. La salle est à la fois l'antichambre, le salon, le cabinet, le boudoir, la salle à manger; elle est le théâtre de la vie domestique, le foyer commun; là, le coiffeur du quartier venait couper deux fois l'an les cheveux de monsieur Grandet; là entraient les fermiers, le curé, le sous-préfet, le garçon meunier. Cette pièce, dont les deux croisées donnaient sur la rue, était planchéiée; des panneaux gris, à moulures antiques, la boisaient de haut en bas; son plafond se composait de poutres apparentes également peintes en gris, dont les entre-deux étaient remplis de blanc en boursin qui avait jauni. Un vieux cartel de cuivre incrusté d'arabesques en écaille ornait le manteau de la cheminée en pierre blanche, mal sculptée, sur lequel était une glace

verdâtre dont les côtes, coupes en biseau pour en montrer l'épaisseur, reflétaient un filet de lumière le long d'un trumeau gothique en acier damasquiné. Les deux girandoles de cuivre doré qui décoraient chacun des coins de la cheminée étaient à deux fins, en enlevant les roses qui leur servaient de bobèches, et dont la maîtresse-branchette s'adaptait au piedestal de marbre bleuâtre agencé de vieux cuivre, ce piedestal formait un chandelier pour les petits jours. Les sièges de forme antique étaient garnis en tapisseries représentant les fables de La Fontaine; mais il fallait le savoir pour en reconnaître les sujets, tant les couleurs passées et les figures criblées de reprises se voyaient difficilement. Aux quatre angles de cette salle se trouvaient des encoignures, espèces de buffets terminés par de crasseuses étagères. Une vieille table à jouer en marqueterie, dont le dessus faisait échiquier, était placée dans le tableau qui séparait les deux fenêtres. Au-dessus de cette table, il y avait un baromètre ovale, à bordure noire, enjolivée par des rubans de bois doré, où les mouches avaient si licencieusement folâtré que la dorure en était un problème. Sur la paroi opposée à la cheminée, deux portraits au pastel étaient censés représenter l'aïeul de madame Grandet, le vieux monsieur de La Bertellière, en lieutenant des gardes françaises, et défunt madame Gentillet en bergère. Aux deux fenêtres étaient drapés des rideaux en gros de Tours rouge, relevés par des cordons de soie à glands d'église. Cette luxueuse décoration, si peu en harmonie avec les habitudes de Grandet, avait été comprise dans l'achat de la maison, ainsi que le trumeau, le cartel, le meuble en tapisserie et les encoignures en bois de rose. Dans la croisée la plus rapprochée de la porte, se trouvait une chaise de paille dont les pieds étaient montés sur des patins, afin d'élever madame Grandet à une hauteur qui lui permit de voir les passants. Une travailleuse en bois de merisier déteint remplissait l'embrasure, et le petit fauteuil d'Eugénie Grandet était placé tout auprès. Depuis quinze ans, toutes les journées de la mère et de la fille s'étaient paisiblement écoulées à cette place, dans un travail constant, à compter du mois d'avril jusqu'au mois de novembre. Le premier de ce dernier mois elles pouvaient prendre leur station d'hiver à la cheminée. Ce jour-là seulement Grandet permettait qu'on allumât du feu dans la salle, et il le faisait éteindre au trente et un mars, sans avoir égard ni aux premiers froids du printemps ni à ceux de l'automne. Une chauffeuse, entretenue avec la braise provenant du feu de la cuisine que la Grande Nanon leur réservait en usant d'adresse, aidait madame et mademoiselle Grandet à passer les matinées ou les soirées les plus fraîches des mois d'avril et d'octobre. La mère et la fille entretenaient tout le linge de la maison, et employaient si consciencieusement leurs journées à ce véritable labeur d'ouvrière, que, si Eugénie voulait broder une collerette à sa mère, elle était forcée de prendre sur ses heures de sommeil en trompant son père pour avoir de la lumière. Depuis longtemps l'avare distribuait la chandelle à sa fille et à la Grande Nanon, de même qu'il distribuait des le matin le pain et les denrées nécessaires à la consommation journalière.

La Grande Nanon était peut-être la seule créature humaine capable d'accepter le despotisme de son maître. Toute la ville l'enviait à monsieur et à madame Grandet. La Grande Nanon, ainsi nommée à cause de sa taille haute de cinq pieds huit pouces, appartenait à Grandet depuis trente-cinq ans. Quoiqu'elle n'eût que soixante livres de gages, elle passait pour une des plus riches servantes de Saumur. Ces soixante livres, accumulées depuis trente-cinq ans, lui avaient permis de placer récemment quatre mille livres en viager chez maître Cruchot. Ce résultat des longues et persistantes économies de la Grande Nanon parut gigantesque. Chaque servante, voyant à la pauvre sexagénaire du pain pour ses vieux jours, était jalouse d'elle sans penser au dur servage par lequel il avait été acquis. À l'âge de vingt-deux ans, la pauvre fille n'avait pu se placer chez personne, tant sa figure semblait repoussante; et certes ce sentiment était bien injuste: sa figure eût été fort admirée sur les épaules d'un grenadier de la garde; mais en tout il faut, dit-on, l'a-propos. Forcée de quitter une ferme incendiée où elle gardait les vaches, elle vint à Saumur, où elle chercha du

service, animee de ce robuste courage qui ne se refuse a rien. Le pere Grandet pensait alors se marier, et voulait deja monter son menage. Il avisa cette fille rebutee de porte en porte. Juge de la force corporelle en sa qualite de tonnelier, il devina le parti qu'on pouvait tirer d'une creature femelle taillee en Hercule, plantee sur ses pieds comme un chene de soixante ans sur ses racines, forte des hanches, carree du dos, ayant des mains de charretier et une probite vigoureuse comme l'etait son intacte vertu. Ni les verrues qui ornaient ce visage martial, ni le teint de brique, ni les bras nerveux, ni les haillons de la Nanon n'epouvantaient le tonnelier, qui se trouvait encore dans l'age ou le coeur tressaille. Il vetit alors, chaussa, nourrit la pauvre fille, lui donna des gages, et l'employa sans trop la rudoyer. En se voyant ainsi accueillie, la Grande Nanon pleura secretement de joie, et s'attacha sincerement au tonnelier, qui d'ailleurs l'exploita feodalement. Nanon faisait tout: elle faisait la cuisine, elle faisait les buees, elle allait laver le linge a la Loire, le rapportait sur ses epaules; elle se levait au jour, se couchait tard; faisait a manger a tous les vendangeurs pendant les recoltes, surveillait les halleboteurs; defendait, comme un chien fidele, le bien de son maitre; enfin, pleine d'une confiance aveugle en lui, elle obeissait sans murmure a ses fantaisies les plus saugrenues. Lors de la fameuse annee de 1811, dont la recolte couta des peines inouies, apres vingt ans de service, Grandet resolut de donner sa vieille montre a Nanon, seul present qu'elle recut jamais de lui. Quoiqu'il lui abandonnat ses vieux souliers (elle pouvait les mettre), il est impossible de considerer le profit trimestriel des souliers de Grandet comme un cadeau, tant ils etaient uses. La necessite rendit cette pauvre fille si avare que Grandet avait fini par l'aimer comme on aime un chien, et Nanon s'etait laisse mettre au cou un collier garni de pointes dont les piqures ne la piquaient plus. Si Grandet coupait le pain avec un peu trop de parcimonie, elle ne s'en plaignait pas; elle participait gaiement aux profits hygieniques que procurait le regime severe de la maison ou jamais personne n'etait malade. Puis la Nanon faisait partie de la famille: elle riait quand riait Grandet, s'attristait, gelait, se chauffait, travaillait avec lui. Combien de douces compensations dans cette egalite! Jamais le maitre n'avait reproche a la servante ni l'halleberge ou la peche de vigne, ni les prunes ou les brugnons manges sous l'arbre.

--Allons, regale-toi, Nanon, lui disait-il dans les annees ou les branches pliaient sous les fruits que les fermiers etaient obliges de donner aux cochons. Pour une fille des champs qui dans sa jeunesse n'avait recolte que de mauvais traitements, pour une pauvresee recueillie par charite, le rire equivoque du pere Grandet etait un vrai rayon de soleil. D'ailleurs le coeur simple, la tete etroite de Nanon ne pouvaient contenir qu'un sentiment et une idee. Depuis trente-cinq ans, elle se voyait toujours arrivant devant le chantier du pere Grandet, pieds nus, en haillons, et entendait toujours le tonnelier lui disant:

--Que voulez-vous, ma mignonne? Et sa reconnaissance etait toujours jeune. Quelquefois Grandet, songeant que cette pauvre creature n'avait jamais entendu le moindre mot flatteur, qu'elle ignorait tous les sentiments doux que la femme inspire, et pouvait comparaitre un jour devant Dieu, plus chaste que ne l'etait la Vierge Marie elle-meme; Grandet, saisi de pitie, disait en la regardant:

--Cette pauvre Nanon! Son exclamation etait toujours suivie d'un regard indefinissable que lui jetait la vieille servante. Ce mot, dit de temps a autre, formait depuis longtemps une chaine d'amitie non interrompue, et a laquelle chaque exclamation ajoutait un chainon. Cette pitie, placee au coeur de Grandet et prise tout en gre par la vieille fille, avait je ne sais quoi d'horrible. Cette atroce pitie d'avare, qui reveillait mille plaisirs au coeur du vieux tonnelier, etait pour Nanon sa somme de bonheur. Qui ne dira pas aussi: Pauvre Nanon! Dieu reconnaitra ses anges aux inflexions de leur voix et a leurs mysterieux regrets. Il y avait dans Saumur une grande quantite de menages ou les

domestiques étaient mieux traitées, mais ou les maîtres n'en recevaient néanmoins aucun contentement. De la cette autre phrase: "Qu'est-ce que les Grandet font donc à leur grande Nanon pour qu'elle leur soit si attachée? Elle passerait dans le feu pour eux!" Sa cuisine, dont les fenêtres grillées donnaient sur la cour, était toujours propre, nette, froide, véritable cuisine d'avare ou rien ne devait se perdre. Quand Nanon avait lavé sa vaisselle, serré les restes du dîner, éteint son feu, elle quittait sa cuisine, séparée de la salle par un couloir, et venait filer du chanvre auprès de ses maîtres. Une seule chandelle suffisait à la famille pour la soirée. La servante couchait au fond de ce couloir, dans un bouge éclairé par un jour de souffrance. Sa robuste santé lui permettait d'habiter impunément cette espèce de trou, d'où elle pouvait entendre le moindre bruit par le silence profond quiregnait nuit et jour dans la maison. Elle devait, comme un dogue chargé de la police, ne dormir que d'une oreille et se reposer en veillant.

La description des autres portions du logis se trouvera liée aux événements de cette histoire; mais d'ailleurs le croquis de la salle où éclatait tout le luxe du ménage peut faire soupçonner par avance la nudité des étages supérieurs.

En 1819, vers le commencement de la soirée, au milieu du mois de novembre, la grande Nanon alluma du feu pour la première fois. L'automne avait été très beau. Ce jour était un jour de fête bien connu des Cruchotins et des Grassinistes. Aussi les six antagonistes se préparaient-ils à venir armés de toutes pièces, pour se rencontrer dans la salle et s'y surpasser en preuves d'amitié. Le matin tout Saumur avait vu madame et mademoiselle Grandet, accompagnées de Nanon, se rendant à l'église paroissiale pour y entendre la messe, et chacun se souvint que ce jour était l'anniversaire de la naissance de mademoiselle Eugénie. Aussi, calculant l'heure où le dîner devait finir, maître Cruchot, l'abbé Cruchot et monsieur C. de Bonfons s'empressaient-ils d'arriver avant les des Grassins pour fêter mademoiselle Grandet. Tous trois apportaient d'énormes bouquets cueillis dans leurs petites serres. La queue des fleurs que le président voulait présenter était ingénieusement enveloppée d'un ruban de satin blanc, orné de franges d'or. Le matin, monsieur Grandet, suivant sa coutume pour les jours mémorables de la naissance et de la fête d'Eugénie, était venu la surprendre au lit, et lui avait solennellement offert son présent paternel, consistant, depuis treize années, en une curieuse pièce d'or. Madame Grandet donnait ordinairement à sa fille une robe d'hiver ou d'été, selon la circonstance. Ces deux robes, les pièces d'or qu'elle récoltait au premier jour de l'an et à la fête de son père, lui composaient un petit revenu de cent écus environ, que Grandet aimait à lui voir entasser. N'était-ce pas mettre son argent d'une caisse dans une autre, et, pour ainsi dire, élever à la brochette l'avarice de son héritière, à laquelle il demandait parfois compte de son trésor, autrefois grossi par les La Bertellière, en lui disant:

--Ce sera ton douzain de mariage. Le douzain est un antique usage encore en vigueur et saintement conservé dans quelques pays situés au centre de la France. En Berry, en Anjou, quand une jeune fille se marie, sa famille ou celle de l'époux doit lui donner une bourse ou se trouvent, suivant les fortunes, douze pièces ou douze douzaines de pièces ou douze cents pièces d'argent ou d'or. La plus pauvre des bergères ne se marierait pas sans son douzain, ne fut-il composé que de gros sous. On parle encore à Issoudun de je ne sais quel douzain offert à une riche héritière et qui contenait cent quarante-quatre portugaises d'or. Le pape Clément VII, oncle de Catherine de Médicis, lui fit présent, en la mariant à Henri II, d'une douzaine de médailles d'or antiques de la plus grande valeur. Pendant le dîner, le père, tout joyeux de voir son Eugénie plus belle dans une robe neuve, s'était écrié:

--Puisque c'est la fête d'Eugénie, faisons du feu! ce sera de bon augure.

--Mademoiselle se mariera dans l'annee, c'est sur, dit la grande Nanon en remportant les restes d'une oie, ce faisant des tonneliers.

--Je ne vois point de partis pour elle a Saumur, repondit madame Grandet en regardant son mari d'un air timide qui, vu son age, annoncait l'entiere servitude conjugale sous laquelle gemissait la pauvre femme.

Grandet contempla sa fille, et s'ecria gaiement:

--Elle a vingt-trois ans aujourd'hui, l'enfant, il faudra bientot s'occuper d'elle.

Eugenie et sa mere se jeterent silencieusement un coup d'oeil d'intelligence.

Madame Grandet etait une femme seche et maigre, jaune comme un coing, gauche, lente; une de ces femmes qui semblent faites pour etre tyrannisees. Elle avait de gros os, un gros nez, un gros front, de gros yeux, et offrait, au premier aspect, une vague ressemblance avec ces fruits cotonneux qui n'ont plus ni saveur ni suc. Ses dents etaient noires et rares, sa bouche etait ridee, et son menton affectait la forme dite en galoche. C'etait une excellente femme, une vraie La Bertelliere. L'abbe Cruchot savait trouver quelques occasions de lui dire qu'elle n'avait pas ete trop mal, et elle le croyait. Une douceur angelique, une resignation d'insecte tourmente par des enfants, une piete rare, une inalterable egalite d'ame, un bon coeur, la faisaient universellement plaindre et respecter. Son mari ne lui donnait jamais plus de six francs a la fois pour ses menues depenses. Quoique ridicule en apparence, cette femme qui, par sa dot et ses successions, avait apporte au pere Grandet plus de trois cent mille francs, s'etait toujours sentie si profondement humiliee d'une dependance et d'un ilotisme contre lequel la douceur de son ame lui interdisait de se revolter, qu'elle n'avait jamais demande un sou, ni fait une observation sur les actes que maitre Cruchot lui presentait a signer. Cette fierte sottise et secrete, cette noblesse d'ame constamment meconnue et blessee par Grandet, dominaient la conduite de cette femme. Madame Grandet mettait constamment une robe de levantine verdatre, qu'elle s'etait accoutumee a faire durer pres d'une annee; elle portait un grand fichu de cotonnade blanche, un chapeau de paille cousue, et gardait presque toujours un tablier de taffetas noir. Sortant peu du logis, elle usait peu de souliers. Enfin elle ne voulait jamais rien pour elle. Aussi Grandet, saisi parfois d'un remords en se rappelant le long temps ecoule depuis le jour ou il avait donne six francs a sa femme, stipulait-il toujours des epingles pour elle en vendant ses recoltes de l'annee. Les quatre ou cinq louis offerts par le Hollandais ou le Belge acquereur de la vendange Grandet formaient le plus clair des revenus annuels de madame Grandet. Mais, quand elle avait recu ses cinq louis, son mari lui disait souvent, comme si leur bourse etait commune:

--As-tu quelques sous a me preter? Et la pauvre femme, heureuse de pouvoir faire quelque chose pour un homme que son confesseur lui representait comme son seigneur et maitre, lui rendait, dans le courant de l'hiver, quelques ecus sur l'argent des epingles. Lorsque Grandet tirait de sa poche la piece de cent sous allouee par mois pour les menues depenses, le fil, les aiguilles et la toilette de sa fille, il ne manquait jamais, apres avoir boutonne son gousset, de dire a sa femme:

--Et toi, la mere, veux-tu quelque chose?

--Mon ami, repondait madame Grandet animee par un sentiment de dignite maternelle, nous verrons cela.

Sublimate perdue! Grandet se croyait tres genereux envers sa femme. Les philosophes qui rencontrent des Nanon, des madame Grandet, des Eugenie

ne sont-ils pas en droit de trouver que l'ironie est le fond du caractère de la Providence? Après ce dîner, ou, pour la première fois, il fut question du mariage d'Eugénie, Nanon alla chercher une bouteille de cassis dans la chambre de monsieur Grandet, et manqua de tomber en descendant.

--Grande bête, lui dit son maître, est-ce que tu te laisserais choir comme une autre, toi?

--Monsieur, c'est cette marche de votre escalier qui ne tient pas.

--Elle a raison, dit madame Grandet. Vous auriez dû la faire raccommoder depuis longtemps. Hier, Eugénie a failli s'y fouler le pied.

--Tiens, dit Grandet à Nanon en la voyant toute pâle, puisque c'est la naissance d'Eugénie, et que tu as manqué de tomber, prends un petit verre de cassis pour te remettre.

--Ma foi, je l'ai bien gagné, dit Nanon. À ma place, il y a bien des gens qui auraient cassé la bouteille, mais je me serais plutôt cassé le coude pour la tenir en l'air.

--C'te pauvre Nanon! dit Grandet en lui versant le cassis.

--T'es-tu fait mal? lui dit Eugénie en la regardant avec intérêt.

--Non, puisque je me suis retenue en me fichant sur mes reins.

--He! bien, puisque c'est la naissance d'Eugénie, dit Grandet, je vais vous raccommoder votre marche. Vous ne savez pas, vous autres, mettre le pied dans le coin, à l'endroit où elle est encore solide.

Grandet prit la chandelle, laissa sa femme, sa fille et sa servante, sans autre lumière que celle du foyer qui jetait de vives flammes, et alla dans le fournil chercher des planches, des clous et ses outils.

--Faut-il vous aider? lui cria Nanon en l'entendant frapper dans l'escalier.

--Non! non! ça me connaît, répondit l'ancien tonnelier.

Au moment où Grandet raccommodait lui-même son escalier vermoulu, et sifflait à tue-tête en souvenir de ses jeunes années, les trois Cruchot frapperent à la porte.

--C'est-y vous, monsieur Cruchot? demanda Nanon en regardant par la petite grille.

--Oui, répondit le président.

Nanon ouvrit la porte, et la lueur du foyer, qui se reflétait sous la voute, permit aux trois Cruchot d'apercevoir l'entrée de la salle.

--Ah! vous êtes des feteux, leur dit Nanon en sentant les fleurs.

--Excusez, messieurs, cria Grandet en reconnaissant la voix de ses amis, je suis à vous! Je ne suis pas fier, je rafistole moi-même une marche de mon escalier.

--Faites, faites, monsieur Grandet, _Charbonnier est Maire chez lui_, dit sentencieusement le président en riant tout seul de son allusion que personne ne comprit.

Madame et mademoiselle Grandet se leverent. Le président, profitant de l'obscurité, dit alors à Eugénie:

--Me permettez-vous, mademoiselle, de vous souhaiter, aujourd'hui que vous venez de naître, une suite d'années heureuses, et la continuation de la santé dont vous jouissez?

Il offrit un gros bouquet de fleurs rares à Saumur; puis, serrant l'héritière par les coudes, il l'embrassa des deux côtés du cou, avec une complaisance qui rendit Eugénie honteuse. Le président, qui ressemblait à un grand clou rouillé, croyait ainsi faire sa cour.

--Ne vous gênez pas, dit Grandet en rentrant. Comme vous y allez les jours de fête, monsieur le président!

--Mais, avec mademoiselle, répondit l'abbé Cruchot armé de son bouquet, tous les jours seraient pour mon neveu des jours de fête.

L'abbé baisa la main d'Eugénie. Quant à maître Cruchot, il embrassa la jeune fille tout bonnement sur les deux joues, et dit:

--Comme ça nous pousse, ça! Tous les ans douze mois.

En replaçant la lumière devant le cartel, Grandet, qui ne quittait jamais une plaisanterie et la répétait à satiété quand elle lui semblait drôle, dit:

--Puisque c'est la fête d'Eugénie, allumons les flambeaux!

Il ôta soigneusement les branches des candelabres, mit la bobèche à chaque piedestal, prit des mains de Nanon une chandelle neuve entortillée d'un bout de papier, la ficha dans le trou, l'assura, l'alluma, et vint s'asseoir à côté de sa femme, en regardant alternativement ses amis, sa fille et les deux chandelles. L'abbé Cruchot, petit homme dodu, grassouillet, à perruque rousse et plate, à figure de vieille femme joueuse, dit en avançant ses pieds bien chaussés dans de forts souliers à agrafes d'argent:

--Les des Grassins ne sont pas venus?

--Pas encore, dit Grandet.

--Mais doivent-ils venir? demanda le vieux notaire en faisant grimacer sa face trouée comme une écumoire.

--Je le crois, répondit madame Grandet.

--Vos vendanges sont-elles finies? demanda le président de Bonfons à Grandet.

--Partout! lui dit le vieux vigneron, en se levant pour se promener de long en long dans la salle et se haussant le thorax par un mouvement plein d'orgueil comme son mot, partout! Par la porte du couloir qui allait à la cuisine, il vit alors la grande Nanon, assise à son feu, ayant une lumière et se préparant à filer la, pour ne pas se mêler à la fête.

--Nanon, dit-il, en s'avançant dans le couloir, veux-tu bien éteindre ton feu, ta lumière, et venir avec nous? Pardieu! la salle est assez grande pour nous tous.

--Mais, monsieur, vous aurez du beau monde.

--Ne les vaux-tu pas bien? ils sont de la côte d'Adam tout comme toi.

Grandet revint vers le président et lui dit:

--Avez-vous vendu votre recolte?

--Non, ma foi, je la garde. Si maintenant le vin est bon, dans deux ans il sera meilleur. Les proprietaires, vous le savez bien, se sont jure de tenir les prix convenus, et cette annee les Belges ne l'emporteront pas sur nous. S'ils s'en vont, he! bien, ils reviendront.

--Oui, mais tenons-nous bien, dit Grandet d'un ton qui fit fremir le president.

--Serait-il en marche? pensa Cruchot.

En ce moment, un coup de marteau annonca la famille des Grassins, et leur arrivee interrompit une conversation commencee entre madame Grandet et l'abbe.

Madame des Grassins etait une de ces petites femmes vives, dodues, blanches et roses, qui, grace au regime claustral des provinces et aux habitudes d'une vie vertueuse, se sont conservees jeunes encore a quarante ans. Elles sont comme ces dernieres roses de l'arriere-saison, dont la vue fait plaisir, mais dont les petales ont je ne sais quelle froideur, et dont le parfum s'affaiblit. Elle se mettait assez bien, faisait venir ses modes de Paris, donnait le ton a la ville de Saumur, et avait des soirees. Son mari, ancien quartier-maitre dans la garde imperiale, grievement blesse a Austerlitz et retraite, conservait, malgre sa consideration pour Grandet, l'apparente franchise des militaires.

--Bonjour, Grandet, dit-il au vigneron en lui tenant la main et affectant une sorte de superiorite sous laquelle il ecrasait toujours les Cruchot.

--Mademoiselle, dit-il a Eugenie apres avoir salue madame Grandet, vous etes toujours belle et sage, je ne sais en verite ce que l'on peut vous souhaiter. Puis il presenta une petite caisse que son domestique portait, et qui contenait une bruyere du Cap, fleur nouvellement apportee en Europe et fort rare.

Madame des Grassins embrassa tres affectueusement Eugenie, lui serra la main, et lui dit:

--Adolphe s'est charge de vous presenter mon petit souvenir.

Un grand jeune homme blond, pale et frele, ayant d'assez bonnes facons, timide en apparence, mais qui venait de depenser a Paris, ou il etait alle faire son Droit, huit ou dix mille francs en sus de sa pension, s'avanca vers Eugenie, l'embrassa sur les deux joues, et lui offrit une boite a ouvrage dont tous les ustensiles etaient en vermeil, veritable marchandise de pacotille, malgre l'ecusson sur lequel un E. G. gothique assez bien grave pouvait faire croire a une facon tres soignee. En l'ouvrant, Eugenie eut une de ces joies inesperees et completes qui font rougir, tressaillir, trembler d'aise les jeunes filles. Elle tourna les yeux sur son pere, comme pour savoir s'il lui etait permis d'accepter, et monsieur Grandet dit un "Prends, ma fille!" dont l'accent eut illustre un acteur. Les trois Cruchot resterent stupefaits en voyant le regard joyeux et anime lance sur Adolphe des Grassins par l'heritiere a qui de semblables richesses parurent inouies. Monsieur des Grassins offrit a Grandet une prise de tabac, en saisit une, secoua les grains tombes sur le ruban de la Legion-d'Honneur attache a la boutonniere de son habit bleu, puis il regarda les Cruchot d'un air qui semblait dire:

--Parez-moi cette botte-la? Madame des Grassins jeta les yeux sur les boccas bleus ou etaient les bouquets des Cruchot, en cherchant leurs cadeaux avec la bonne foi jouee d'une femme moqueuse. Dans cette conjoncture delicate, l'abbe Cruchot laissa la societe s'asseoir en

cercle devant le feu et alla se promener au fond de la salle avec Grandet. Quand ces deux vieillards furent dans l'embrasure de la fenetre la plus eloignee des Grassins:

--Ces gens-la, dit le pretre a l'oreille de l'avare, jettent l'argent par les fenetres.

--Qu'est-ce que cela fait, s'il rentre dans ma cave, repliqua le vigneron.

--Si vous vouliez donner des ciseaux d'or a votre fille, vous en auriez bien le moyen, dit l'abbe.

--Je lui donne mieux que des ciseaux, repondit Grandet.

--Mon neveu est une cruche, pensa l'abbe en regardant le president dont les cheveux ebouiffes ajoutaient encore a la mauvaise grace de sa physionomie brune. Ne pouvait-il inventer une petite betise qui eut du prix.

--Nous allons faire votre partie, madame Grandet, dit madame des Grassins.

--Mais nous sommes tous reunis, _nous pouvons_ deux tables ...

--Puisque c'est la fete d'Eugenie, faites votre loto general, dit le pere Grandet, ces deux enfants en seront. L'ancien tonnelier, qui ne jouait jamais a aucun jeu, montra sa fille et Adolphe.

--Allons, Nanon, mets les tables.

--Nous allons vous aider, mademoiselle Nanon, dit gaiement madame des Grassins toute joyeuse de la joie qu'elle avait causee a Eugenie.

--Je n'ai jamais de ma vie ete si contente, lui dit l'heritiere. Je n'ai rien vu de si joli nulle part.

--C'est Adolphe qui l'a rapportee de Paris et qui l'a choisie, lui dit madame des Grassins a l'oreille.

--Va, va ton train, damnee intrigante! se disait le president; si tu es jamais en proces, toi ou ton mari, votre affaire ne sera jamais bonne.

Le notaire, assis dans son coin, regardait l'abbe d'un air calme en se disant:

--Les des Grassins ont beau faire, ma fortune, celle de mon frere et celle de mon neveu montent en somme a onze cent mille francs. Les des Grassins en ont tout au plus la moitie, et ils ont une fille: ils peuvent offrir ce qu'ils voudront! heritiere et cadeaux, tout sera pour nous un jour.

A huit heures et demie du soir, deux tables etaient dressees. La jolie madame des Grassins avait reussi a mettre son fils a cote d'Eugenie. Les acteurs de cette scene pleine d'interet, quoique vulgaire en apparence, munis de cartons barioles, chiffres, et de jetons en verre bleu, semblaient ecouter les plaisanteries du vieux notaire, qui ne tirait pas un numero sans faire une remarque; mais tous pensaient aux millions de monsieur Grandet. Le vieux tonnelier contemplait vaniteusement les plumes roses, la toilette fraiche de madame des Grassins, la tete martiale du banquier, celle d'Adolphe, le president, l'abbe, le notaire, et se disait interieurement: Ils sont la pour mes ecus. Ils viennent s'ennuyer ici pour ma fille. He! ma fille ne sera ni pour les uns ni pour les autres, et tous ces gens-la me servent de harpons pour pecher!

Cette gaiete de famille, dans ce vieux salon gris, mal eclaire par deux chandelles; ces rires, accompagnes par le bruit du rouet de la grande Nanon, et qui n'etaient sincerés que sur les levres d'Eugenie ou de sa mere; cette petitesse jointe a de si grands interets; cette jeune fille qui, semblable a ces oiseaux victimes du haut prix auquel on les met et qu'ils ignorent, se trouvait traquee, serree par des preuves d'amitie dont elle etait la dupe; tout contribuait a rendre cette scene tristement comique. N'est-ce pas d'ailleurs une scene de tous les temps et de tous les lieux, mais ramenee a sa plus simple expression? La figure de Grandet exploitant le faux attachement des deux familles, en tirant d'énormes profits, dominait ce drame et l'eclairait. N'etait-ce pas le seul dieu moderne auquel on ait foi, l'Argent dans toute sa puissance, exprime par une seule physionomie? Les doux sentiments de la vie n'occupaient la qu'une place secondaire, ils animaient trois coeurs purs, ceux de Nanon, d'Eugenie et sa mere. Encore, combien d'ignorance dans leur naivete! Eugenie et sa mere ne savaient rien de la fortune de Grandet, elles n'estimaient les choses de la vie qu'a la lueur de leurs pales idees, et ne prisaient ni ne meprisaient l'argent, accoutumees qu'elles etaient a s'en passer. Leurs sentiments, froisses a leur insu mais vivaces, le secret de leur existence, en faisaient des exceptions curieuses dans cette reunion de gens dont la vie etait purement materielle. Affreuse condition de l'homme! il n'y a pas un de ses bonheurs qui ne vienne d'une ignorance quelconque. Au moment ou madame Grandet gagnait un lot de seize sous, le plus considerable qui eut jamais ete ponte dans cette salle, et que la grande Nanon riait d'aise en voyant madame empochant cette riche somme, un coup de marteau retentit a la porte de la maison, et y fit un si grand tapage que les femmes sauteraient sur leurs chaises.

--Ce n'est pas un homme de Saumur qui frappe ainsi, dit le notaire.

--Peut-on cogner comme ca, dit Nanon. Veulent-ils casser notre porte?

--Quel diable est-ce? s'ecria Grandet.

Nanon prit une des deux chandelles, et alla ouvrir accompagnee de Grandet.

--Grandet, Grandet, s'ecria sa femme qui poussee par un vague sentiment de peur s'elanca vers la porte de la salle.

Tous les joueurs se regarderent.

--Si nous y allions, dit monsieur des Grassins. Ce coup de marteau me paraît malveillant.

A peine fut-il permis a monsieur des Grassins d'apercevoir la figure d'un jeune homme accompagne du facteur des messageries, qui portait deux malles enormes et trainait des sacs de nuit. Grandet se retourna brusquement vers sa femme et lui dit:

--Madame Grandet, allez a votre loto. Laissez-moi m'entendre avec monsieur.

Puis il tira vivement la porte de la salle, ou les joueurs agites reprirent leurs places, mais sans continuer le jeu.

--Est-ce quelqu'un de Saumur, monsieur des Grassins? lui dit sa femme.

--Non, c'est un voyageur.

--Il ne peut venir que de Paris. En effet, dit le notaire en tirant sa vieille montre epaisse de deux doigts et qui ressemblait a un vaisseau hollandais, il est _neufheures_. Peste! la diligence du Grand

Bureau n'est jamais en retard.

--Et ce monsieur est-il jeune? demanda l'abbe Cruchot.

--Oui, repondit monsieur des Grassins. Il apporte des paquets qui doivent peser au moins trois cents kilos.

--Nanon ne revient pas, dit Eugenie.

--Ce ne peut etre qu'un de vos parents, dit le president.

--Faisons les mises, s'ecria doucement Madame Grandet. A sa voix, j'ai vu que monsieur Grandet etait contrarie, peut-etre ne serait-il pas content de s'apercevoir que nous parlons de ses affaires.

--Mademoiselle, dit Adolphe a sa voisine, ce sera sans doute votre cousin Grandet, un bien joli jeune homme que j'ai vu au bal de monsieur de Nucingen. Adolphe ne continua pas, sa mere lui marcha sur le pied, puis, en lui demandant a haute voix deux sous pour sa mise:

--Veux-tu te taire, grand nigaud! lui dit-elle a l'oreille.

En ce moment Grandet rentra sans la grande Nanon, dont le pas et celui du facteur retentirent dans les escaliers; il etait suivi du voyageur qui depuis quelques instants excitait tant de curiosites et preoccupait si vivement les imaginations, que son arrivee en ce logis et sa chute au milieu de ce monde peut etre comparee a celle d'un colimacon dans une ruche, ou a l'introduction d'un paon dans quelque obscure basse-cour de village.

--Asseyez-vous aupres du feu, lui dit Grandet.

Avant de s'asseoir, le jeune etranger salua tres gracieusement l'assemblee. Les hommes se leverent pour repondre par une inclination polie, et les femmes firent une reverence ceremonieuse.

--Vous avez sans doute froid, monsieur, dit madame Grandet, vous arrivez peut-etre de ...

--Voila bien les femmes! dit le vieux vigneron en quittant la lecture d'une lettre qu'il tenait a la main, laissez donc monsieur se reposer.

--Mais, mon pere, monsieur a peut-etre besoin de quelque chose, dit Eugenie.

--Il a une langue, repondit severement le vigneron.

L'inconnu fut seul surpris de cette scene. Les autres personnes etaient faites aux facons despotiques du bonhomme. Neanmoins, quand ces deux demandes et ces deux reponses furent echangees, l'inconnu se leva, presenta le dos au feu, leva l'un de ses pieds pour chauffer la semelle de ses bottes, et dit a Eugenie:

--Ma cousine, je vous remercie, j'ai dine a Tours. Et, ajouta-t-il en regardant Grandet, je n'ai besoin de rien, je ne suis meme point fatigue.

--Monsieur vient de la Capitale, demanda madame des Grassins.

Monsieur Charles, ainsi se nommait le fils de monsieur Grandet de Paris, en s'entendant interpellé, prit un petit lorgnon suspendu par une chaine a son col, l'appliqua sur son oeil droit pour examiner et ce qu'il y avait sur la table et les personnes qui y etaient assises, lorgna fort impertinemment madame des Grassins, et lui dit apres avoir tout vu:

--Oui, madame. Vous jouez au loto, ma tante, ajouta-t-il, je vous en prie, continuez votre jeu, il est trop amusant pour le quitter ...

--J'etais sure que c'etait le cousin, pensait madame des Grassins en lui jetant de petites oeillades.

--Quarante-sept, cria le vieil abbe. Marquez donc, madame des Grassins, n'est-ce pas votre numero?

Monsieur des Grassins mit un jeton sur le carton de sa femme, qui, saisie par de tristes pressentiments, observa tour a tour le cousin de Paris et Eugenie, sans songer au loto. De temps en temps, la jeune heritiere lanca de furtifs regards a son cousin, et la femme du banquier put facilement y decouvrir un *_crescendo_* d'etonnement ou de curiosite. *Le cousin de Paris* Monsieur Charles Grandet, beau jeune homme de vingt-deux ans, produisait en ce moment un singulier contraste avec les bons provinciaux que deja ses manieres aristocratiques revoltaient passablement, et que tous etudiaient pour se moquer de lui. Ceci veut une explication. A vingt-deux ans, les jeunes gens sont encore assez voisins de l'enfance pour se laisser aller a des enfantillages Aussi, peut-etre, sur cent d'entre eux, s'en rencontrerait-il bien quatre-vingt-dix-neuf qui se seraient conduits comme se conduisait Charles Grandet. Quelques jours avant cette soiree, son pere lui avait dit d'aller pour quelques mois chez son frere de Saumur. Peut-etre monsieur Grandet de Paris pensait-il a Eugenie. Charles, qui tombait en province pour la premiere fois, eut la pensee d'y paraitre avec la superiorite d'un jeune homme a la mode, de desesperer l'arrondissement par son luxe, d'y faire epoque, et d'y importer les inventions de la vie parisienne. Enfin, pour tout expliquer d'un mot, il voulait passer a Saumur plus de temps qu'a Paris a se brosser les ongles, et y affecter l'excessive recherche de mise que parfois un jeune homme elegant abandonne pour une negligence qui ne manque pas de grace. Charles emporta donc le plus joli costume de chasse, le plus joli fusil, le plus joli couteau, la plus jolie gaine de Paris. Il emporta sa collection de gilets les plus ingenieux: il y en avait de gris, de blancs, de noirs, de couleur scarabee, a reflets d'or, de pailletes, de chines, de doubles, a chale ou droits de col, a col renverse, de bouttonnes jusqu'en haut, a boutons d'or. Il emporta toutes les varietes de cols et de cravates en faveur a cette epoque. Il emporta deux habits de Buisson, et son linge le plus fin. Il emporta sa jolie toilette d'or, present de sa mere. Il emporta ses colifichets de dandy, sans oublier une ravissante petite ecritoire donnee par la plus aimable des femmes, pour lui du moins, par une grande dame qu'il nommait Annette, et qui voyageait maritalement, ennuyeusement, en Ecosse, victime de quelques soupcons auxquels besoin etait de sacrifier momentanement son bonheur; puis force joli papier pour lui ecrire une lettre par quinzaine. Ce fut, enfin, une cargaison de futilites parisiennes aussi complete qu'il etait possible de la faire, et ou, depuis la cravache qui sert a commencer un duel, jusqu'aux beaux pistolets ciseles qui le terminent, se trouvaient tous les instruments aratoires dont se sert un jeune oisif pour labourer la vie. Son pere lui ayant dit de voyager seul et modestement, il etait venu dans le coupe de la diligence retenu pour seul, assez content de ne pas gater une delicieuse voiture de voyage commandee pour aller au-devant de son Annette, la grande dame que ... etc., et qu'il devait rejoindre en juin prochain aux Eaux de Baden. Charles comptait rencontrer cent personnes chez son oncle, chasser a courre dans les forets de son oncle, y vivre enfin de la vie de chateau; il ne savait pas le trouver a Saumur ou il ne s'etait informe de lui que pour demander le chemin de Froidfond; mais, en le sachant en ville, il crut l'y voir dans un grand hotel. Afin de debuter convenablement chez son oncle, soit a Saumur, soit a Froidfond, il avait fait la toilette de voyage la plus coquette, la plus simplement recherchee, la plus adorable, pour employer le mot qui dans ce temps resumait les perfections speciales d'une chose ou d'un homme. A Tours, un coiffeur venait de lui refrisier ses beaux cheveux chatains; il y avait change de

linge, et mis une cravate de satin noir combinee avec un col rond de maniere a encadrer agreablement sa blanche et riieuse figure. Une redingote de voyage a demi boutonnee lui pincait la taille, et laissait voir un gilet de cachemire a chale sous lequel etait un second gilet blanc. Sa montre, negligemment abandonnee au hasard dans une poche, se rattachait par une courte chaine d'or a l'une des boutonneries. Son pantalon gris se boutonnait sur les cotes, ou des dessins brodes en soie noire enjolivaient les coutures. Il maniait agreablement une canne dont la pomme d'or sculpte n'alterait point la fraicheur de ses gants gris. Enfin, sa casquette etait d'un gout excellent. Un Parisien, un Parisien de la sphere la plus elevee, pouvait seul et s'agencer ainsi sans paraître ridicule, et donner une harmonie de fatuite a toutes ces niaiseries, que soutenait d'ailleurs un air brave, l'air d'un jeune homme qui a de beaux pistolets, le coup sur et Annette. Maintenant, si vous voulez bien comprendre la surprise respective des Saumurois et du jeune Parisien, voir parfaitement le vil eclat que l'elegance du voyageur jetait au milieu des ombres grises de la salle, et des figures qui composaient le tableau de famille, essayez de vous représenter les Cruhot. Tous les trois prenaient du tabac et ne songeaient plus depuis longtemps a eviter ni les roupies, ni les petites galettes noires qui parsemaient le jabot de leurs chemises rousses, a cols recroquevilles et a plis jaunatres. Leurs cravates molles se roulaient en corde aussitot qu'ils se les etaient attachees au cou. L'enorme quantite de linge qui leur permettait de ne faire la lessive que tous les six mois, et de le garder au fond de leurs armoires, laissait le temps y imprimer ses teintes grises et vieilles. Il y avait en eux une parfaite entente de mauvaise grace et de senilite. Leurs figures, aussi fletries que l'etaient leurs habits rapes, aussi plissees que leurs pantalons, semblaient usees, racornies, et grimacaient. La negligence generale des autres costumes, tous incomplets, sans fraicheur, comme le sont les toilettes de province, ou l'on arrive insensiblement a ne plus s'habiller les uns pour les autres, et a prendre garde au prix d'une paire de gants, s'accordait avec l'insouciance des Cruhot. L'horreur de la mode etait le seul point sur lequel les Grassinistes et les Cruhotins s'entendissent parfaitement. Le Parisien prenait-il son lorgnon pour examiner les singuliers accessoires de la salle, les solives du plancher, le ton des boiseries ou les points que les mouches y avaient imprimes et dont le nombre aurait suffi pour ponctuer l'Encyclopedie methodique et le Moniteur, aussitot les joueurs de loto levaient le nez et le consideraient avec autant de curiosite qu'ils en eussent manifeste pour une girafe. Monsieur des Grassins et son fils, auxquels la figure d'un homme a la mode n'etait pas inconnue, s'associerent neanmoins a l'etonnement de leurs voisins, soit qu'ils eprouvassent l'indefinissable influence d'un sentiment general, soit qu'ils l'approuvassent en disant a leurs compatriotes par des oeillades pleines d'ironie:

--Voila comme _ils_ sont a Paris. Tous pouvaient d'ailleurs observer Charles a loisir, sans craindre de deplaire au maitre du logis. Grandet etait absorbe dans la longue lettre qu'il tenait, et il avait pris pour la lire l'unique flambeau de la table, sans se soucier de ses hotes ni de leur plaisir. Eugenie, a qui le type d'une perfection semblable, soit dans la mise, soit dans la personne, etait entierement inconnu, crut voir en son cousin une creature descendue de quelque region seraphique. Elle respirait avec delices les parfums exhaies par cette chevelure si brillante, si gracieusement bouclee. Elle aurait voulu pouvoir toucher la peau blanche de ces jolis gants fins. Elle enviait les petites mains de Charles, son teint, la fraicheur et la delicatesse de ses traits. Enfin, si toutefois cette image peut resumer les impressions que le jeune elegant produisit sur une ignorante fille sans cesse occupee a rapetasser des bas, a ravauder la garde-robe de son pere, et dont la vie s'etait ecoulee sous ces crasseux lambris sans voir dans cette rue silencieuse plus d'un passant par heure, la vue de son cousin fit sourdre en son coeur les emotions de fine volupte que causent a un jeune homme les fantastiques figures de femmes dessinees par Westall dans les

Keepsake anglais et gravees par les Finden d'un burin si habile qu'on a peur, en soufflant sur le velin, de faire envoler ces apparitions celestes Charles tira de sa poche un mouchoir brode par la grande dame qui voyageait en Ecosse. En voyant ce joli ouvrage fait avec amour pendant les heures perdues pour l'amour, Eugenie regarda son cousin pour savoir s'il allait bien reellement s'en servir. Les manieres de Charles, ses gestes, la facon dont il prenait son lorgnon, son impertinence affectee, son mepris pour le coffret qui venait de faire tant de plaisir a la riche heritiere et qu'il trouvait evidemment ou sans valeur ou ridicule; enfin, tout ce qui choquait les Cruchot et les des Grassins lui plaisait si fort qu'avant de s'endormir elle dut rever longtemps a ce phenix des cousins.

Les numeros se tiraient fort lentement, mais bientot le loto fut arrete. La grande Nanon entra et dit tout haut:

--Madame, va falloir me donner des draps pour faire le lit a ce monsieur.

Madame Grandet suivit Nanon. Madame des Grassins dit alors a voix basse:

--Gardons nos sous et laissons le loto. Chacun reprit ses deux sous dans la vieille soucoupe ecomee ou il les avait mis. Puis l'assemblee se remua en masse et fit un quart de conversion vers le feu.

--Vous avez donc fini? dit Grandet sans quitter sa lettre.

--Oui, oui, repondit madame des Grassins en venant prendre place pres de Charles.

Eugenie, mue par une de ces pensees qui naissent au coeur des jeunes filles quand un sentiment s'y loge pour la premiere fois, quitta la salle pour aller aider sa mere et Nanon. Si elle avait ete questionnee par un confesseur habile, elle lui eut sans doute avoue qu'elle ne songeait ni a sa mere ni a Nanon, mais qu'elle etait travaillee par un poignant desir d'inspecter la chambre de son cousin pour s'y occuper de son cousin, pour y placer quoi que ce fut, pour obvier a un oubli, pour y tout prevoir, afin de la rendre, autant que possible, elegante et propre. Eugenie se croyait deja seule capable de comprendre les gouts et les idees de son cousin. En effet, elle arriva fort heureusement pour prouver a sa mere et a Nanon, qui revenaient pensant avoir tout fait, que tout etait a faire. Elle donna l'idee a la grande Nanon de bassiner les draps avec la braise du feu, elle couvrit elle-meme la vieille table d'un napperon, et recommanda bien a Nanon de changer le napperon tous les matins. Elle convainquit sa mere de la necessite d'allumer un bon feu dans la cheminee, et determina Nanon a monter, sans en rien dire a son pere, un gros tas de bois dans le corridor. Elle courut chercher dans une des encoignures de la salle un plateau de vieux laque qui venait de la succession de feu le vieux monsieur de La Bertelliere, y prit egalement un verre de cristal a six pans, une petite cuiller dedoree, un flacon antique ou etaient graves des amours, et mit triomphalement le tout sur un coin de la cheminee. Il lui avait plus surgi d'idees en un quart d'heure qu'elle n'en avait eu depuis qu'elle etait au monde.

--Maman, dit-elle, jamais mon cousin ne supportera l'odeur d'une chandelle. Si nous achetions de la bougie?... Elle alla, legere comme un oiseau, tirer de sa bourse l'ecu de cent sous qu'elle avait recu pour ses depenses du mois.

--Tiens, Nanon, dit-elle, va vite.

--Mais, que dira ton pere? Cette objection terrible fut proposee par madame Grandet en voyant sa fille armee d'un sucrier de vieux Sevres rapporte du chateau de Froidfond par Grandet.

--Et ou prendras-tu donc du sucre? es-tu folle?

--Maman, Nanon achetera aussi bien du sucre que de la bougie.

--Mais ton pere?

--Serait-il convenable que son neveu ne put boire un verre d'eau sucee ? D'ailleurs, il n'y fera pas attention.

--Ton pere voit tout, dit madame Grandet en hochant la tete.

Nanon hesitait, elle connaissait son maitre.

--Mais va donc, Nanon, puisque c'est ma fete!

Nanon laissa echapper un gros rire en entendant la premiere plaisanterie que sa jeune maitresse eut jamais faite, et lui obeit. Pendant qu'Eugenie et sa mere s'efforcaient d'embellir la chambre destinee par monsieur Grandet a son neveu, Charles se trouvait l'objet des attentions de madame des Grassins, qui lui faisait des agaceries.

--Vous etes bien courageux, monsieur, lui dit-elle, de quitter les plaisirs de la capitale pendant l'hiver pour venir habiter Saumur. Mais si nous ne vous faisons pas trop peur, vous verrez que l'on peut encore s'y amuser.

Elle lui lanca une veritable oeillade de province, ou, par habitude, les femmes mettent tant de reserve et de prudence dans leurs yeux qu'elles leur communiquent la friande concupiscence particuliere a ceux des ecclesiastiques, pour qui tout plaisir semble ou un vol ou une faute. Charles se trouvait si depayse dans cette salle, si loin du vaste chateau et de la fastueuse existence qu'il supposait a son oncle, qu'en regardant attentivement madame des Grassins, il apercut enfin une image a demi effacee des figures parisiennes. Il repondit avec grace a l'espece d'invitation qui lui etait adreesee, et il s'engagea naturellement une conversation dans laquelle madame des Grassins baissa graduellement sa voix pour la mettre en harmonie avec la nature de ses confidences. Il existait chez elle et chez Charles un meme besoin de confiance. Aussi, apres quelques moments de causerie coquette et de plaisanteries serieuses, l'adroite provinciale put-elle lui dire sans se croire entendue des autres personnes, qui parlaient de la vente des vins, dont s'occupait en ce moment tout le Saumurois:

--Monsieur, si vous voulez nous faire l'honneur de venir nous voir, vous ferez tres certainement autant de plaisir a mon mari qu'a moi. Notre salon est le seul dans Saumur ou vous trouverez reunis le haut commerce et la noblesse: nous appartenons aux deux societes, qui ne veulent se rencontrer que la parce qu'on s'y amuse. Mon mari, je le dis avec orgueil, est egalement considere par les uns et par les autres. Ainsi, nous tacherons de faire diversion a l'ennui de votre sejour ici. Si vous restiez chez monsieur Grandet, que deviendriez-vous, bon Dieu! Votre oncle est un grigou qui ne pense qu'a ses provins, votre tante est une devote qui ne sait pas coudre deux idees, et votre cousine est une petite sotte, sans education, commune, sans dot, et qui passe sa vie a raccommoder des torchons.

--Elle est tres bien, cette femme, se dit en lui-meme Charles Grandet en repondant aux minauderies de madame des Grassins.

--Il me semble, ma femme, que tu veux accaparer monsieur, dit en riant le gros et grand banquier.

A cette observation, le notaire et le president dirent des mots plus ou moins malicieux; mais l'abbe les regarda d'un air fin et resuma leurs

pensees en prenant une pincee de tabac, et offrant sa tabatiere a la ronde:

--Qui mieux que madame, dit-il, pourrait faire a monsieur les honneurs de Saumur?

--Ha! ca, comment l'entendez-vous, monsieur l'abbe? demanda monsieur des Grassins.

--Je l'entends, monsieur, dans le sens la plus favorable pour vous, pour madame, pour la ville de Saumur et pour monsieur, ajouta le ruse vieillard en se tournant vers Charles.

Sans paraitre y preter la moindre attention, l'abbe Cruchot avait su deviner la conversation de Charles et de madame des Grassins.

--Monsieur, dit enfin Adolphe a Charles d'un air qu'il aurait voulu rendre degage, je ne sais si vous avez conserve quelque souvenir de moi; j'ai eu le plaisir d'etre votre vis-a-vis a un bal donne par monsieur le baron de Nucingen, et ...

--Parfaitement, monsieur, parfaitement, repondit Charles surpris de se voir l'objet des attentions de tout le monde.

--Monsieur est votre fils? demanda-t-il a madame des Grassins.

L'abbe regarda malicieusement la mere.

--Oui, monsieur, dit-elle.

--Vous etiez donc bien jeune a Paris? reprit Charles en s'adressant a Adolphe.

--Que voulez-vous, monsieur, dit l'abbe, nous les envoyons a Babylone aussitot qu'ils sont severs.

Madame des Grassins interrogea l'abbe par un regard d'une etonnante profondeur.

--Il faut venir en province, dit-il en continuant, pour trouver des femmes de trente et quelques annees aussi fraiches que l'est madame, apres avoir eu des fils bientot Licencies en Droit. Il me semble etre encore au jour ou les jeunes gens et les dames montaient sur des chaises pour vous voir danser au bal, madame, ajouta l'abbe en se tournant vers son adversaire femelle. Pour moi, vos succes sont d'hier ...

--Oh! le vieux scelerat! se dit en elle-meme madame des Grassins, me devinerait-il donc?

--Il parait que j'aurai beaucoup de succes a Saumur, se disait Charles en deboutonnant sa redingote, se mettant la main dans son gilet, et jetant son regard a travers les espaces pour imiter la pose donnee a lord Byron par Chantrey.

L'inattention du pere Grandet, ou, pour mieux dire, la preoccupation dans laquelle le plongeait la lecture de sa lettre, n'echapperent ni au notaire ni au president qui tachaient d'en conjecturer le contenu par les imperceptibles mouvements de la figure du bonhomme, alors fortement eclairee par la chandelle. Le vigneron maintenait difficilement le calme habituel de sa physionomie. D'ailleurs chacun pourra se peindre la contenance affectee par cet homme en lisant la fatale lettre que voici:

"Mon frere, voici bientot vingt-trois ans que nous ne nous sommes vus. Mon mariage a ete l'objet de notre derniere entrevue, apres laquelle nous nous sommes quittes joyeux l'un et l'autre. Certes je ne pouvais

guere prevoir que tu serais un jour le seul soutien de la famille, a la prosperite de laquelle tu applaudissais alors. Quand tu tiendras cette lettre en tes mains, je n'existerai plus. Dans la position ou j'etais, je n'ai pas voulu survivre a la honte d'une faillite. Je me suis tenu sur le bord du gouffre jusqu'au dernier moment, esperant surnager toujours. Il faut y tomber. Les banqueroutes reunies de mon agent de change et de Roguin, mon notaire, m'emportent mes dernieres ressources et ne me laissent rien. J'ai la douleur de devoir pres de quatre millions sans pouvoir offrir plus de vingt-cinq pour cent d'actif. Mes vins emmagasines eprouvent en ce moment la baisse ruineuse que causent l'abondance et la qualite de vos recoltes. Dans trois jours Paris dira: "Monsieur Grandet etait un fripon!" Je me coucherai, moi probe, dans un linceul d'infamie. Je ravis a mon fils et son nom que j'entache et la fortune de sa mere. Il ne sait rien de cela, ce malheureux enfant que j'idolatre. Nous nous sommes dit adieu tendrement. Il ignorait, par bonheur, que les derniers flots de ma vie s'epanchaient dans cet adieu. Ne me maudira-t-il pas un jour? Mon frere, mon frere, la malediction de nos enfants est epouvantable; ils peuvent appeler de la notre, mais la leur est irrevocable.

"Grandet, tu es mon aine, tu me dois ta protection: fais que Charles ne jette aucune parole amere sur ma tombe! Mon frere, si je t'ecrivais avec mon sang et mes larmes, il n'y aurait pas autant de douleurs que j'en mets dans cette lettre; car je pleurerais, je saignerais, je serais mort, je ne souffrirais plus; mais je souffre et vois la mort d'un oeil sec. Te voila donc le pere de Charles! il n'a point de parents du cote maternel, tu sais pourquoi. Pourquoi n'ai-je pas obei aux prejuges sociaux? Pourquoi ai-je cede a l'amour? Pourquoi ai-je epouse la fille naturelle d'un grand seigneur? Charles n'a plus de famille. O mon malheureux fils! mon fils! Ecoute, Grandet, je ne suis pas venu t'implorer pour moi; d'ailleurs tes biens ne sont peut-etre pas assez considerables pour supporter une hypothecque de trois millions; mais pour mon fils! Sache-le bien, mon frere, mes mains suppliantes se sont jointes en pensant a toi. Grandet, je te confie Charles en mourant. Enfin je regarde mes pistolets sans douleur en pensant que tu lui serviras de pere. Il m'aimait bien, Charles; j'etais si bon pour lui, je ne le contrariais jamais: il ne me maudira pas. D'ailleurs, tu verras, il est doux, il tient de sa mere, il ne te donnera jamais de chagrin. Pauvre enfant! accoutume aux jouissances du luxe, il ne connait aucune des privations auxquelles nous a condamnes l'un et l'autre notre premiere misere ... Et le voila ruine, seul. Oui, tous ses amis le fuiront, et c'est moi qui serai la cause de ses humiliations. Ah! je voudrais avoir le bras assez fort pour l'envoyer d'un seul coup dans les cieux pres de sa mere. Folie! Je reviens a mon malheur, a celui de Charles. Je te l'ai donc envoye pour que tu lui apprennes convenablement et ma mort et son sort a venir. Sois un pere pour lui, mais un bon pere.

"Ne l'arrache pas tout a coup a sa vie oisive, tu le tuerais. Je lui demande a genoux de renoncer aux creances qu'en qualite d'heritier de sa mere il pourrait exercer contre moi. Mais c'est une priere superflue; il a de l'honneur, et sentira bien qu'il ne doit pas se joindre a mes creanciers. Fais-le renoncer a ma succession en temps utile. Revele-lui les dures conditions de la vie que je lui fais; et s'il me conserve sa tendresse, dis-lui bien en mon nom que tout n'est pas perdu pour lui. Oui, le travail, qui nous a sauves tous deux, peut lui rendre la fortune que je lui emporte; et, s'il veut ecouter la voix de son pere, qui pour lui voudrait sortir un moment du tombeau, qu'il parte, qu'il aille aux Indes! Mon frere, Charles est un jeune homme probe et courageux: tu lui feras une pacotille, il mourrait plutot que de ne pas te rendre les premiers fonds que tu lui preteras; car tu lui en preteras, Grandet! sinon tu te creerais des remords. Ah! si mon enfant ne trouvait ni secours ni tendresse en toi, je demanderais eternellement vengeance a Dieu de ta durete. Si j'avais pu sauver quelques valeurs, j'avais bien le droit de lui remettre une somme sur le bien de sa mere; mais les

payements de ma fin du mois avaient absorbe toutes mes ressources. Je n'aurais pas voulu mourir dans le doute sur le sort de mon enfant; j'aurais voulu sentir de saintes promesses dans la chaleur de ta main, qui m'eut rechauffe; mais le temps me manque. Pendant que Charles voyage, je suis obligé de dresser mon bilan. Je tache de prouver par la bonne foi qui preside a mes affaires qu'il n'y a dans mes desastres ni faute ni improbite. N'est-ce pas m'occuper de Charles? Adieu, mon frere. Que toutes les benedictions de Dieu te soient acquises pour la genereuse tutelle que je te confie, et que tu acceptes, je n'en doute pas. Il y aura sans cesse une voix qui priera pour toi dans le monde ou nous devons aller tous un jour, et ou je suis deja.

Victor-Ange-Guillaume Grandet. "

--Vous causez donc? dit le pere Grandet en pliant avec exactitude la lettre dans les memes plis et la mettant dans la poche de son gilet. Il regarda son neveu d'un air humble et craintif sous lequel il cacha ses emotions et ses calculs.

--Vous etes-vous rechauffe?

--Tres bien, mon cher oncle.

--He! bien, ou sont donc nos femmes? dit l'oncle oubliant deja que son neveu couchait chez lui. En ce moment Eugenie et ma dame Grandet rentrent.

--Tout est-il arrange la-haut? leur demanda le bonhomme en retrouvant son calme.

--Oui, mon pere.

--He! bien, mon neveu, si vous etes fatigue, Nanon va vous conduire a votre chambre. Dame, ce ne sera pas un appartement de _mirliflor_! mais vous excuserez de pauvres vigneron qui n'ont jamais le sou. Les impots nous avalent tout.

--Nous ne voulons pas etre indiscrets, Grandet, dit le banquier. Vous pouvez avoir a jaser avec votre neveu, nous vous souhaitons le bonsoir. A demain.

A ces mots, l'assemblee se leva, et chacun fit la reverence suivant son caractere. Le vieux notaire alla chercher sous la porte sa lanterne, et vint l'allumer en offrant aux des Grassins de les reconduire. Madame des Grassins n'avait pas prevu l'incident qui devait faire finir prematurement la soiree, et son domestique n'etait pas arrive.

--Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter mon bras, madame? dit l'abbe Cruchot a madame des Grassins.

--Merci, monsieur l'abbe. J'ai mon fils, repondit-elle sechement.

--Les dames ne sauraient se compromettre avec moi, dit l'abbe.

--Donne donc le bras a monsieur Cruchot, lui dit son mari.

L'abbe emmena la jolie dame assez lestement pour se trouver a quelques pas en avant de la caravane.

--Il est tres bien, ce jeune homme, madame, lui dit-il en lui serrant le bras. _Adieu, paniers, vendanges sont faites_! Il vous faut dire adieu a mademoiselle Grandet, Eugenie sera pour le Parisien. A moins que ce cousin ne soit amourache d'une Parisienne, votre fils Adolphe va rencontrer en lui le rival le plus ...

--Laissez donc, monsieur l'abbé. Ce jeune homme ne tardera pas à s'apercevoir qu'Eugénie est une niaise, une fille sans fraîcheur. L'avez-vous examinée? elle était, ce soir, jaune comme un coing.

--Vous l'avez peut-être déjà fait remarquer au cousin.

--Et je ne m'en suis pas gênée ...

--Mettez-vous toujours auprès d'Eugénie, madame, et vous n'aurez pas grand-chose à dire à ce jeune homme contre sa cousine, il fera de lui-même une comparaison qui ...

--D'abord, il m'a promis de venir dîner après-demain chez moi.

--Ah! si vous vouliez, madame, dit l'abbé.

--Et que voulez-vous que je veuille, monsieur l'abbé? Entendez-vous ainsi me donner de mauvais conseils? Je ne suis pas arrivée à l'âge de trente-neuf ans, avec une réputation sans tache, Dieu merci, pour la compromettre, même quand il s'agirait de l'empire du Grand-Mogol. Nous sommes à un âge, l'un et l'autre, auquel on sait ce que parler veut dire. Pour un ecclésiastique, vous avez en vérité des idées bien incongrues. Fi! cela est digne de Faublas.

--Vous avez donc lu Faublas?

--Non, monsieur l'abbé, je voulais dire les Liaisons Dangereuses.

--Ah! ce livre est infiniment plus moral, dit en riant l'abbé. Mais vous me faites aussi pervers que l'est un jeune homme d'aujourd'hui! Je voulais simplement vous ...

--Osez me dire que vous ne songiez pas à me conseiller de vilaines choses. Cela n'est-il pas clair? Si ce jeune homme, qui est très bien, j'en conviens, me faisait la cour, il ne penserait pas à sa cousine. À Paris, je le sais, quelques bonnes mères se dévouent ainsi pour le bonheur et la fortune de leurs enfants; mais nous sommes en province, monsieur l'abbé.

--Oui, madame.

--Et, reprit-elle, je ne voudrais pas, ni Adolphe lui-même ne voudrait pas de cent millions achetés à ce prix ...

--Madame, je n'ai point parlé de cent millions. La tentation eût été peut-être au-dessus de nos forces à l'un et à l'autre. Seulement je crois qu'une honnête femme peut se permettre, en tout bien tout honneur, de petites coquetteries sans conséquence, qui font partie de ses devoirs en société, et qui ...

--Vous croyez?

--Ne devons-nous pas, madame, tâcher de nous être agréables les uns aux autres ... Permettez que je me mouche.

--Je vous assure, madame, reprit-il, qu'il vous lorgnait d'un air un peu plus flatteur que celui qu'il avait en me regardant; mais je lui pardonne d'honorer préférentiellement la vieillesse la beauté ...

--Il est clair, disait le président de sa grosse voix, que monsieur Grandet de Paris envoie son fils à Saumur dans des intentions extrêmement matrimoniales ...

--Mais, alors, le cousin ne serait pas tombé comme une bombe, répondait le notaire.

--Cela ne dirait rien, dit monsieur des Grassins, le bonhomme est _cachottier_.

--Des Grassins, mon ami, je l'ai invite a diner, ce jeune homme. Il faudra que tu ailles prier monsieur et madame de Larsonniere, et les du Hautoy, avec la belle demoiselle du Hautoy, bien entendu; pourvu qu'elle se mette bien ce jour-la! Par jalousie, sa mere la fagote si mal! J'espere, messieurs, que vous nous ferez l'honneur de venir, ajouta-t-elle en arretant le cortege pour se retourner vers les deux Cruchot.

--Vous voila chez vous, madame, dit le notaire.

Apres avoir salue les trois des Grassins, les trois Cruchot s'en retournerent chez eux, en se servant de ce genie d'analyse que possedent les provinciaux pour etudier sous toutes ses faces le grand evenement de cette soiree, qui changeait les positions respectives des Cruchotins et des Grassinistes. L'admirable bon sens qui dirigeait les actions de ces grands calculateurs leur fit sentir aux uns et aux autres la necessite d'une alliance momentanee contre l'ennemi commun. Ne devaient-ils pas mutuellement empecher Eugenie d'aimer son cousin, et Charles de penser a sa cousine? Le Parisien pourrait-il resister aux insinuations perfides, aux calomnies doucereuses, aux medisances pleines d'eloges, aux denegations naives qui allaient constamment tourner autour de lui et l'engluer, comme les abeilles enveloppent de cire le colimacon tombe dans leur ruche?

Lorsque les quatre parents se trouverent seuls dans la salle, monsieur Grandet dit a son neveu:

--Il faut se coucher. Il est trop tard pour causer des affaires qui vous amenant ici, nous prendrons demain un moment convenable. Ici, nous dejeunons a huit heures. A midi, nous mangeons un fruit, un rien de pain sur le pouce, et nous buvons un verre de vin blanc; puis nous dinons, comme les Parisiens, a cinq heures. Voila l'ordre. Si vous voulez voir la ville ou les environs, vous serez libre comme l'air. Vous m'excuserez si mes affaires ne me permettent pas toujours de vous accompagner. Vous les entendrez peut-etre tous ici vous disant que je suis riche: monsieur Grandet par-ci, monsieur Grandet par la! Je les laisse dire, leurs bavardages ne nuisent point a mon credit. Mais je n'ai pas le sou, et je travaille a mon age comme un jeune compagnon, qui n'a pour tout bien qu'une mauvaise plaine et deux bons bras. Vous verrez peut-etre bientot par vous-meme ce que coute un ecu quand il faut le suer. Allons, Nanon, les chandelles?

--J'espere, mon neveu, que vous trouverez tout ce dont vous aurez besoin, dit madame Grandet; mais s'il vous manquait quelque chose, vous pourrez appeler Nanon.

--Ma chere tante, ce serait difficile, j'ai, je crois, emporte toutes mes affaires! Permettez-moi de vous souhaiter une bonne nuit, ainsi qu'a ma jeune cousine.

Charles prit des mains de Nanon une bougie allumee, une bougie d'Anjou, bien jaune de ton, vieillie en boutique et si pareille a de la chandelle, que monsieur Grandet, incapable d'en soupconner l'existence au logis, ne s'apercut pas de cette magnificence.

--Je vais vous montrer le chemin, dit le bonhomme.

Au lieu de sortir par la porte de la salle qui donnait sous la voute, Grandet fit la ceremonie de passer par le couloir qui separait la salle de la cuisine. Une porte battante garnie d'un grand carreau de verre ovale fermait ce couloir du cote de l'escalier afin de temperer le froid

qui s'y engouffrait. Mais en hiver la brise n'en sifflait pas moins par la tres rudement, et, malgre les bourrelets mis aux portes de la salle, a peine la chaleur s'y maintenait-elle a un degre convenable. Nanon alla verrouiller la grande porte, ferma la salle, et detacha dans l'ecurie un chien-loup dont la voix etait cassee comme s'il avait une laryngite. Cet animal d'une notable ferocite ne connaissait que Nanon. Ces deux creatures champetres s'entendaient. Quand Charles vit les murs jaunatres et enfumes de la cage ou l'escalier a rampe vermoulue tremblait sous le pas pesant de son oncle, son degrisement alla *_rinforzando_*. Il se croyait dans un juchoir a poules. Sa tante et sa cousine, vers lesquelles il se retourna pour interroger leurs figures, etaient si bien faconnees a cet escalier, que, ne devinant pas la cause de son etonnement, elles le prirent pour une expression amicale, et y repondirent par un sourire agreable qui le desespera.

--Que diable mon pere m'envoie-t-il faire ici? se disait-il.

Arrive sur le premier palier, il apercut trois portes peintes en rouge etrusque et sans chambranles, des portes perdues dans la muraille poudreuse et garnies de bandes en fer boulonnees, apparentes, terminees en facon de flammes comme l'etait a chaque bout la longue entree de la serrure. Celle de ces portes qui se trouvait en haut de l'escalier et qui donnait entree dans la piece situee au-dessus de la cuisine, etait evidemment muree. On n'y penetrerait en effet que par la chambre de Grandet, a qui cette piece servait de cabinet. L'unique croisee d'ou elle tirait son jour etait defendue sur la cour par d'enormes barreaux en fer grillages. Personne, pas meme madame Grandet, n'avait la permission d'y venir, le bonhomme voulait y rester seul comme un alchimiste a son fourneau. La, sans doute, quelque cachette avait ete tres habilement pratiquee, la s'emmagasinaient les titres de propriete, la pendaient les balances a peser les louis, la se faisaient nuitamment et en secret les quittances, les recus, les calculs; de maniere que les gens d'affaires, voyant toujours Grandet pret a tout, pouvaient imaginer qu'il avait a ses ordres une fee ou un demon. La, sans doute, quand Nanon ronflait a ebranler les planchers, quand le chien-loup veillait et baillait dans la cour, quand madame et mademoiselle Grandet etaient bien endormies, venait le vieux tonnelier choyer, caresser, couvrir, cuver, cercler son or. Les murs etaient epais, les contrevents discrets. Lui seul avait la clef de ce laboratoire, ou, dit-on, il consultait des plans sur lesquels ses arbres a fruits etaient designes et ou il chiffrait ses produits a un provin, a une bourree pres. L'entree de la chambre d'Eugenie faisait face a cette porte muree. Puis, au bout du palier, etait l'appartement des deux epoux qui occupaient tout le devant de la maison. Madame Grandet avait une chambre contigue a celle d'Eugenie, chez qui l'on entrait par une porte vitree. La chambre du maitre etait separee de celle de sa femme par une cloison, et du mysterieux cabinet par un gros mur. Le pere Grandet avait loge son neveu au second etage, dans la haute mansarde situee au-dessus de sa chambre, de maniere a pouvoir l'entendre, s'il lui prenait fantaisie d'aller et de venir. Quand Eugenie et sa mere arriverent au milieu du palier, elles se donnerent le baiser du soir; puis, apres avoir dit a Charles quelques mots d'adieu, froids sur les levres, mais certes chaleureux au coeur de la fille, elles rentrerent dans leurs chambres.

--Vous voila chez vous, mon neveu, dit le pere Grandet a Charles en lui ouvrant sa porte. Si vous aviez besoin de sortir, vous appelleriez Nanon. Sans elle, votre serviteur! le chien vous mangerait sans vous dire un seul mot. Dormez bien. Bonsoir. Ha! ha! ces dames vous ont fait du feu, reprit-il. En ce moment la grande Nanon apparut, armee d'une bassinoire.

--En voila bien d'une autre! dit monsieur Grandet. Prenez-vous mon neveu pour une femme en couches? Veux-tu bien remporter ta braise, Nanon.

--Mais, monsieur, les draps sont humides, et ce monsieur est vraiment mignon comme une femme.

--Allons, va, puisque tu l'as dans la tete, dit Grandet en la poussant par les epaules, mais prends garde de mettre le feu. Puis l'avare descendit en grommelant de vagues paroles.

Charles demeura pantois au milieu de ses malles. Apres avoir jete les yeux sur les murs d'une chambre en mansarde tendue de ce papier jaune a bouquets de fleurs qui tapisse les guinguettes, sur une cheminee en pierre de liais cannelee dont le seul aspect donnait froid, sur des chaises de bois jaune garnies en canne vernissee et qui semblaient avoir plus de quatre angles, sur une table de nuit ouverte dans laquelle aurait pu tenir un petit sergent de voltigeurs, sur le maigre tapis de lisiere place au bas d'un lit a ciel dont les pentes en drap tremblaient comme si elles allaient tomber, achevees par les vers, il regarda serieusement la grande Nanon et lui dit:

--Ah ca! ma chere enfant, suis-je bien chez monsieur Grandet, l'ancien maire de Saumur, frere de monsieur Grandet de Paris?

--Oui, monsieur, chez un ben aimable, un ben doux, un ben parfait monsieur. Faut-il que je vous aide a defaire vos malles?

--Ma foi, je le veux bien, mon vieux troupiere! N'avez-vous pas servi dans les marins de la garde imperiale?

--Oh! oh! oh! oh! dit Nanon, quoi que c'est que ca, les marins de la garde? C'est-y sale? Ca va-t-il sur l'eau?

--Tenez, cherchez ma robe de chambre qui est dans cette valise. En voici la clef.

Nanon fut tout emerveillee de voir une robe de chambre en soie verte a fleurs d'or et a dessins antiques.

--Vous allez mettre ca pour vous coucher, dit-elle.

--Oui.

--Sainte-Vierge! le beau devant d'autel pour la paroisse. Mais, mon cher mignon monsieur, donnez donc ca a l'eglise, vous sauverez votre ame, tandis que ca vous la fera perdre. Oh! que vous etes donc gentil comme ca. Je vais appeler mademoiselle pour qu'elle vous regarde.

--Allons, Nanon, puisque Nanon y a, voulez-vous vous taire! Laissez-moi coucher, j'arrangerai mes affaires demain; et si ma robe vous plait tant, vous sauverez votre ame. Je suis trop bon chretien pour vous la refuser en m'en allant, et vous pourrez en faire ce que vous voudrez.

Nanon resta plantee sur ses pieds, contemplant Charles, sans pouvoir ajouter foi a ses paroles.

--Me donner ce bel atour! dit-elle en s'en allant. Il reve deja, ce monsieur. Bonsoir.

--Bonsoir, Nanon.

--Qu'est-ce que je suis venu faire ici? se dit Charles en s'endormant. Mon pere n'est pas un niais, mon voyage doit avoir un but. Psch! a demain les affaires serieuses, disait je ne sais quelle ganache grecque.

--Sainte-Vierge! qu'il est gentil, mon cousin, se dit Eugenie en interrompant ses prieres qui ce soir-la ne furent pas finies.

Madame Grandet n'eut aucune pensee en se couchant. Elle entendait, par la porte de communication qui se trouvait au milieu de la cloison, l'avare se promenant de long en long dans sa chambre. Semblable a toutes les femmes timides, elle avait etudie le caractere de son seigneur. De meme que la mouette prevoit l'orage, elle avait, a d'imperceptibles signes, pressenti la tempete interieure qui agitait Grandet, et, pour employer l'expression dont elle se servait, elle faisait alors la morte. Grandet regardait la porte interieurement doublee en tole qu'il avait fait mettre a son cabinet, et se disait:

--Quelle idee bizarre a eue mon frere de me leguer son enfant? Jolie succession! Je n'ai pas vingt ecus a donner. Mais qu'est-ce que vingt ecus pour ce miriflor qui lorgnait mon barometre comme s'il avait voulu en faire du feu?

En songeant aux consequences de ce testament de douleur, Grandet etait peut-etre plus agite que ne l'etait son frere au moment ou il le traca.

--J'aurais cette robe d'or?... disait Nanon qui s'endormit habillee de son devant d'autel, revant de fleurs, de tabis, de damas, pour la premiere fois de sa vie, comme Eugenie reva d'amour.

Dans la pure et monotone vie des jeunes filles, il vient une heure delicieuse ou le soleil leur epanche ses rayons dans l'ame, ou la fleur leur exprime des pensees, ou les palpitations du coeur communiquent au cerveau leur chaude fecondance, et fondent les idees en un vague desir; jour d'innocente melancolie et de suaves joyeusetes! Quand les enfants commencent a voir, ils sourient; quand une fille entrevoit le sentiment dans la nature, elle sourit comme elle souriait enfant. Si la lumiere est le premier amour de la vie, l'amour n'est-il pas la lumiere du coeur? Le moment de voir clair aux choses d'ici-bas etait arrive pour Eugenie. Matinale comme toutes les filles de province, elle se leva de bonne heure, fit sa priere, et commença l'oeuvre de sa toilette, occupation qui desormais allait avoir un sens. Elle lissa d'abord ses cheveux chatains, tordit leurs grosses nattes au-dessus de sa tete avec le plus grand soin, en evitant que les cheveux ne s'echappassent de leurs tresses, et introduisit dans sa coiffure une symetrie qui rehaussa la timide candeur de son visage, en accordant la simplicité des accessoires a la naivete des lignes. En se lavant plusieurs fois les mains dans de l'eau pure qui lui durcissait et rougissait la peau, elle regarda ses beaux bras ronds, et se demanda ce que faisait son cousin pour avoir les mains si mollement blanches, les ongles si bien faconnes. Elle mit des bas neufs et ses plus jolis souliers. Elle se laca droit, sans passer d'oeillets. Enfin souhaitant, pour la premiere fois de sa vie, de paraitre a son avantage, elle connut le bonheur d'avoir une robe fraiche, bien faite, et qui la rendait attrayante. Quand sa toilette fut achevee, elle entendit sonner l'horloge de la paroisse, et s'etonna de ne compter que sept heures. Le desir d'avoir tout le temps necessaire pour se bien habiller l'avait fait lever trop tot. Ignorant l'art de remanier dix fois une boucle de cheveux et d'en etudier l'effet, Eugenie se croisa bonnement les bras, s'assit a sa fenetre, contempla la cour, le jardin etroit et les hautes terrasses qui le dominaient; vue melancolique, bomee, mais qui n'etait pas depourvue des mysterieuses beautés particulieres aux endroits solitaires ou a la nature inculte. Aupres de la cuisine se trouvait un puits entoure d'une margelle, et a poulie maintenue dans une branche de fer courbee, qu'embrassait une vigne aux pampres fletris, rougis, brouis par la saison. De la, le tortueux sarment gagnait le mur, s'y attachait, courait le long de la maison et finissait sur un bucher ou le bois etait range avec autant d'exactitude que peuvnt l'etre les livres d'un bibliophile. Le pave de la cour offrait ces teintes noiratres produites avec le temps par les mousses, par les herbes, par le defaut de mouvement. Les murs epais presentaient leur chemise verte, ondee de longues traces brunes. Enfin les huit marches qui regnaient au fond de la cour et menaient a la porte du jardin, etaient disjointes et ensevelies sous de hautes plantes comme

le tombeau d'un chevalier enterre par sa veuve au temps des croisades. Au-dessus d'une assise de pierres toutes rongees s'elevait une grille de bois pourri, a moitie tombee de vetuste, mais a laquelle se mariaient a leur gre des plantes grimpantes. De chaque cote de la porte a claire-voie s'avancaient les rameaux tortus de deux pommiers rabougris. Trois allees paralleles, sablees et separees par des carres dont les terres etaient maintenues au moyen d'une bordure en buis, composaient ce jardin que terminait, au bas de la terrasse, un couvert de tilleuls. A un bout, des framboisiers; a l'autre, un immense noyer qui inclinait ses branches jusque sur le cabinet du tonnelier. Un jour pur et le beau soleil des automnes naturels aux rives de la Loire commencent a dissiper le glaciis imprime par la nuit aux pittoresques objets, aux murs, aux plantes qui meublaient ce jardin et la cour. Eugenie trouva des charmes tout nouveaux dans l'aspect de ces choses, auparavant si ordinaires pour elle. Mille pensees confuses naissaient dans son ame, et y croissaient a mesure que croissaient au dehors les rayons du soleil. Elle eut enfin ce mouvement de plaisir vague, inexplicable, qui enveloppe l'etre moral, comme un nuage envelopperait l'etre physique. Ses reflexions s'accordaient avec les details de ce singulier paysage, et les harmonies de son coeur firent alliance avec les harmonies de la nature. Quand le soleil atteignit un pan de mur, d'ou tombaient des Cheveux de Venus aux feuilles epaisses a couleurs changeantes comme la gorge des pigeons, de celestes rayons d'esperance illuminerent l'avenir pour Eugenie, qui desormais se plut a regarder ce pan de mur, ses fleurs pales, ses clochettes bleues et ses herbes fanees, auxquelles se mela un souvenir gracieux comme ceux de l'enfance. Le bruit que chaque feuille produisait dans cette cour sonore, en se detachant de son rameau, donnait une reponse aux secretes interrogations de la jeune fille, qui serait restee la, pendant toute la journee, sans s'apercevoir de la fuite des heures. Puis vinrent de tumultueux mouvements d'ame. Elle se leva frequemment, se mit devant son miroir, et s'y regarda comme un auteur de bonne foi contemple son oeuvre pour se critiquer, et se dire des injures a lui-meme.

--Je ne suis pas assez belle pour lui. Telle etait la pensee d'Eugenie, pensee humble et fertile en souffrances. La pauvre fille ne se rendait pas justice; mais la modestie, ou mieux la crainte, est une des premieres vertus de l'amour. Eugenie appartenait bien a ce type d'enfants fortement constitues, comme ils le sont dans la petite bourgeoisie, et dont les beautes paraissent vulgaires; mais si elle ressemblait a Venus de Milo, ses formes etaient ennoblies par cette suavite du sentiment chretien qui purifie la femme et lui donne une distinction inconnue aux sculpteurs anciens. Elle avait une tete enorme, le front masculin mais delicat du Jupiter de Phidias, et des yeux gris auxquels sa chaste vie, en s'y portant tout entiere, imprimait une lumiere jaillissante. Les traits de son visage rond, jadis frais et rose, avaient ete grossis par une petite verole assez clemente pour n'y point laisser de traces, mais qui avait detruit le veloute de la peau, neanmoins si douce et si fine encore que le pur baiser de sa mere y traçait passagerement une marque rouge. Son nez etait un peu trop fort, mais il s'harmoniait avec une bouche d'un rouge de minium, dont les levres a mille raies etaient pleines d'amour et de bonte. Le col avait une rondeur parfaite. Le corsage bombe, soigneusement voile, attirait le regard et faisait rever; il manquait sans doute un peu de la grace due a la toilette; mais, pour les connaisseurs, la non-flexibilite de cette haute taille devait etre un charme. Eugenie, grande et forte, n'avait donc rien du joli qui plait aux masses; mais elle etait belle de cette beaute si facile a reconnaitre, et dont s'eprennent seulement les artistes. Le peintre qui cherche ici-bas un type a la celeste purete de Marie, qui demande a toute la nature feminine ces yeux modestement fiers devines par Raphael, ces lignes vierges que donne parfois la nature, mais qu'une vie chretienne et pudique peut seule conserver ou faire acquerir; ce peintre, amoureux d'un si rare modele, eut trouve tout a coup dans le visage d'Eugenie la noblesse innee qui s'ignore; il eut vu sous un front calme un monde d'amour; et, dans la coupe des yeux, dans

l'habitude des paupieres, le je ne sais quoi divin. Ses traits, les contours de sa tete que l'expression du plaisir n'avait jamais ni alteres ni fatigues, ressemblaient aux lignes d'horizon si doucement tranchees dans le lointain des lacs tranquilles. Cette physionomie calme, coloree, bordee de lueur comme une jolie fleur eclose, reposait l'ame, communiquait le charme de la conscience qui s'y refletait, et commandait le regard. Eugenie etait encore sur la rive de la vie ou fleurissent les illusions enfantines, ou se cueillent les marguerites avec des delices plus tard inconnues. Aussi se dit-elle en se mirant, sans savoir encore ce qu'etait l'amour:

--Je suis trop laide, il ne fera pas attention a moi.

Puis elle ouvrit la porte de sa chambre qui donnait sur l'escalier, et tendit le cou pour ecouter les bruits de la maison.

--Il ne se leve pas, pensa-t-elle en entendant la tousserie matinale de Nanon, et la bonne fille allant, venant, balayant la salle, allumant son feu, enchainant le chien et parlant a ses betes dans l'ecurie. Aussitot Eugenie descendit et courut a Nanon qui trayait la vache.

--Nanon, ma bonne Nanon, fais donc de la creme pour le cafe de mon cousin.

--Mais, mademoiselle, il aurait fallu s'y prendre hier, dit Nanon qui partit d'un gros eclat de rire. Je ne peux pas faire de la creme. Votre cousin est mignon, mignon, mais vraiment mignon. Vous ne l'avez pas vu dans sa chambrelouque de soie et d'or. Je l'ai vu, moi. Il porte du linge fin comme celui du surplis a monsieur le cure.

--Nanon, fais-nous donc de la galette.

--Et qui me donnera du bois pour le four, et de la farine, et du beurre? dit Nanon laquelle en sa qualite de premier ministre de Grandet prenait parfois une importance enorme aux yeux d'Eugenie et de sa mere. Faut-il pas le voler, cet homme, pour feter votre cousin? Demandez-lui du beurre, de la farine, du bois, il est votre pere, il peut vous en donner. Tenez, le voila qui descend pour voir aux provisions ...

Eugenie se sauva dans le jardin, tout epouvantee en entendant trembler l'escalier sous le pas de son pere. Elle eprouvait deja les effets de cette profonde pudeur et de cette conscience particuliere de notre bonheur qui nous fait croire, non sans raison peut-etre, que nos pensees sont gravees sur notre front et sautent aux yeux d'autrui. En s'apercevant enfin du froid denuement de la maison paternelle, la pauvre fille concevait une sorte de depot de ne pouvoir la mettre en harmonie avec l'elegance de son cousin. Elle eprouva un besoin passionne de faire quelque chose pour lui; quoi? elle n'en savait rien. Naive et vraie, elle se laissait aller a sa nature angelique sans se defier ni de ses impressions, ni de ses sentiments. Le seul aspect de son cousin avait eveille chez elle les penchants naturels de la femme, et ils durent se deployer d'autant plus vivement, qu'ayant atteint sa vingt-troisieme annee, elle se trouvait dans la plenitude de son intelligence et de ses desirs. Pour la premiere fois, elle eut dans le coeur de la terreur a l'aspect de son pere, vit en lui le maitre de son sort, et se crut coupable d'une faute en lui taisant quelques pensees. Elle se mit a marcher a pas precipites en s'etonnant de respirer un air plus pur, de sentir les rayons du soleil plus vivifiants, et d'y puiser une chaleur morale, une vie nouvelle. Pendant qu'elle cherchait un artifice pour obtenir la galette, il s'elevait entre la Grande Nanon et Grandet une de ces querelles aussi rares entre eux que le sont les hirondelles en hiver. Muni de ses clefs, le bonhomme etait venu pour mesurer les vivres necessaires a la consommation de la journee.

--Reste-t-il du pain d'hier? dit-il a Nanon.

--Pas une miette, monsieur.

Grandet prit un gros pain rond, bien enfariné, moule dans un de ces paniers plats qui servent à boulanger en Anjou, et il allait le couper, quand Nanon lui dit:

--Nous sommes cinq, aujourd'hui, monsieur.

--C'est vrai, répondit Grandet, mais ton pain pèse six livres, il en restera. D'ailleurs, ces jeunes gens de Paris, tu verras que ça ne mange point de pain.

--Ca mangera donc de la _frippe_, dit Nanon.

En Anjou, la frippe, mot du lexique populaire, exprime l'accompagnement du pain, depuis le beurre étendu sur la tartine, frippe vulgaire, jusqu'aux confitures d'alleberge, la plus distinguée des frippes; et tous ceux qui, dans leur enfance, ont léché la frippe et laissé le pain, comprendront la portée de cette locution.

--Non, répondit Grandet, ça ne mange ni frippe, ni pain. Ils sont quasiment comme des filles à marier.

Enfin, après avoir parcimonieusement ordonné le menu quotidien, le bonhomme allait se diriger vers son fruitier, en fermant néanmoins les armoires de sa _Dépense_, lorsque Nanon l'arrêta pour lui dire:

--Monsieur, donnez-moi donc alors de la farine et du beurre, je ferai une galette aux enfants.

--Ne vas-tu pas mettre la maison au pillage à cause de mon neveu?

--Je ne pensais pas plus à votre neveu qu'à votre chien, pas plus que vous n'y pensez vous-même. Ne voilà-t-il pas que vous ne m'avez _aveint_ que six morceaux de sucre, m'en faut huit.

--Ha! ça, Nanon, je ne t'ai jamais vue comme ça. Qu'est-ce qui te passe donc par la tête? Es-tu la maîtresse ici? Tu n'auras que six morceaux de sucre.

--Eh! bien, votre neveu, avec quoi donc qu'il sucrera son café?

--Avec deux morceaux, je m'en passerai, moi.

--Vous vous passerez de sucre, à votre âge! J'aimerais mieux vous en acheter de ma poche.

--Mele-toi de ce qui te regarde.

Malgré la baisse du prix, le sucre était toujours, aux yeux du tonnelier, la plus précieuse des denrées coloniales, il valait toujours six francs la livre, pour lui. L'obligation de le ménager, prise sous l'Empire, était devenue la plus indélébile de ses habitudes. Toutes les femmes, même la plus naïve, savent ruser pour arriver à leurs fins, Nanon abandonna la question du sucre pour obtenir la galette.

--Mademoiselle, cria-t-elle par la croisée, est-ce pas que vous voulez de la galette?

--Non, non, répondit Eugénie.

--Allons, Nanon, dit Grandet en entendant la voix de sa fille, tiens. Il ouvrit la _mette_ où était la farine, lui en donna une mesure, et ajouta quelques onces de beurre au morceau qu'il avait déjà coupé.

--Il faudra du bois pour chauffer le four, dit l'implacable Nanon.

--Eh! bien, tu en prendras a ta suffisance, repondit-il melancoliquement, mais alors tu nous feras une tarte aux fruits, et tu nous cuiras au four tout le diner; par ainsi, tu n'allumeras pas deux feux.

--Quien! s'ecria Nanon, vous n'avez pas besoin de me le dire. Grandet jeta sur son fidele ministre un coup d'oeil presque paternel.

--Mademoiselle, cria la cuisiniere, nous aurons une galette. Le pere Grandet revint charge de ses fruits, et en rangea une premiere assiette sur la table de la cuisine.

--Voyez donc, monsieur, lui dit Nanon, les jolies bottes qu'a votre neveu. Quel cuir, et qui sent bon. Avec quoi que ca se nettoie donc? Faut-il y mettre de votre cirage a l'oeuf?

--Nanon, je crois que l'oeuf gaterait ce cuir-la. D'ailleurs, dis-lui que tu ne connais point la maniere de cirer le maroquin, oui, c'est du maroquin, il achetera lui-meme a Saumur et t'apportera de quoi illustrer ses bottes. J'ai entendu dire qu'on fourre du sucre dans leur cirage pour le rendre brillant.

--C'est donc bon a manger, dit la servante en portant les bottes a son nez. Tiens, tiens, elles sentent l'eau de Cologne de madame. Ah! c'est-il drôle.

--Drole! dit le maitre, tu trouves drôle de mettre a des bottes plus d'argent que n'en vaut celui qui les porte.

--Monsieur, dit-elle au second voyage de son maitre qui avait ferme le fruitier, est-ce que vous ne mettez pas une ou deux fois le pot-au-feu par semaine a cause de votre ...?

--Oui.

--Faudra que j'aille a la boucherie.

--Pas du tout; tu nous feras du bouillon de volaille, les fermiers ne t'en laisseront pas chomer. Mais je vais dire a Cornoiller de me tuer des corbeaux. Ce gibier-la donne le meilleur bouillon de la terre.

--C'est-y vrai, monsieur, que ca mange les morts?

--Tu es bete, Nanon! ils mangent, comme tout le monde, ce qu'ils trouvent. Est-ce que nous ne vivons pas des morts? Qu'est-ce donc que les successions? Le pere Grandet n'ayant plus d'ordre a donner, tira sa montre; et voyant qu'il pouvait encore disposer d'une demi-heure avant le dejeuner, il prit son chapeau, vint embrasser sa fille, et lui dit:

--Veux-tu te promener au bord de la Loire sur mes prairies? j'ai quelque chose a y faire.

Eugenie alla mettre son chapeau de paille cousue, double de taffetas rose; puis, le pere et la fille descendirent la rue tortueuse jusqu'a la place.

--Ou devalez-vous donc si matin? dit le notaire Cruchot qui rencontra Grandet.

--Voir quelque chose, repondit le bonhomme sans etre la dupe de la promenade matinale de son ami.

Quand le pere Grandet allait voir quelque chose, le notaire savait par experience qu'il y avait toujours quelque chose a gagner avec lui. Donc il l'accompagna.

--Venez, Cruchot? dit Grandet au notaire. Vous etes de mes amis, je vais vous demontrer comme quoi c'est une betise de planter des peupliers dans de bonnes terres ...

--Vous comptez donc pour rien les soixante mille francs que vous avez palpes pour ceux qui etaient dans vos prairies de la Loire, dit maitre Cruchot en ouvrant des yeux hebetes. Avez-vous eu du bonheur?... Couper vos arbres au moment ou l'on manquait de bois blanc a Nantes, et les vendre trente francs!

Eugenie ecoutait sans savoir qu'elle touchait au moment le plus solennel de sa vie, et que le notaire allait faire prononcer sur elle un arret paternel et souverain. Grandet etait arrive aux magnifiques prairies qu'il possedait au bord de la Loire, et ou trente ouvriers s'occupaient a deblayer, combler, niveler les emplacements autrefois pris par les peupliers.

--Maitre Cruchot, voyez ce qu'un peuplier prend de terrain, dit-il au notaire. Jean, cria-t-il a un ouvrier, me ... me ... mesure avec ta toise dans tou ... t ou ... tous les sens?

--Quatre fois huit pieds, repondit l'ouvrier apres avoir fini.

--Trente-deux pieds de perte, dit Grandet a Cruchot. J'avais sur cette ligne trois cents peupliers, pas vrai? Or ... trois ce ... ce ... ce ... cent fois trente-d ... eux pie ... pieds me man ... man ... man ... mangeaient cinq ... inq cents de foin; ajoutez deux fois autant sur les cotes, quinze cents; les rangees du milieu autant. Alors, me ... me ... mettons mille bottes de foin.

--Eh! bien, dit Cruchot pour aider son ami, mille bottes de ce foin-la valent environ six cents francs.

--Di ... di ... dites dou ... ou ... onze cents a cause des trois a quatre cents francs de regain. Eh! bien, ca ... ca ... ca ... calculez ce que que que dou ... Onze cents francs par an ... pen ... pendant quarante ans do ... donnent a ... a ... avec les in ... in ... interets com ... com ... composes que que que vouous saavez.

--Va pour soixante mille francs, dit le notaire.

--Je le veux bien! ca ne ne ne fera que que que soixante mille francs. Eh! bien, reprit le vigneron sans begayer, deux mille peupliers de quarante ans ne me donneraient pas cinquante mille francs. Il y a perte. J'ai trouve ca, moi, dit Grandet en se dressant sur ses ergots. Jean, reprit-il, tu combleras les trous, excepte du cote de la Loire, ou tu planteras les peupliers que j'ai achetes. En les mettant dans la riviere, ils se nourriront aux frais du gouvernement, ajouta-t-il en se tournant vers Cruchot et imprimant a la loupe de son nez un leger mouvement qui valait le plus ironique des sourires.

--Cela est clair: les peupliers ne doivent se planter que sur les terres maigres, dit Cruchot stupefait par les calculs de Grandet.

--_O-u-i, monsieur_, repondit ironiquement le tonnelier.

Eugenie, qui regardait le sublime paysage de la Loire sans ecouter les calculs de son pere, preta bientot l'oreille aux discours de Cruchot en l'entendant dire a son client:

--He! bien, vous avez fait venir un gendre de Paris, il n'est question

que de votre neveu dans tout Saumur. Je vais bientôt avoir un contrat à dresser, père Grandet.

--Vous ... ou ... vous êtes si ... si ... orti de bon ... bonne heure pour me dire ça, reprit Grandet en accompagnant cette réflexion d'un mouvement de sa loupe. Hé! bien, mon vieux camarade, je serai franc, et je vous dirai ce que vous voulez savoir. J'aimerais mieux, voyez-vous, je ... jeter ma fille dans la Loire que de la donner à son cousin: vous pouvez ... pouvez ... annoncer ça. Mais non, laissez parler le monsieur ... oncle.

Cette réponse causa des éblouissements à Eugénie. Les lointaines espérances qui pour elle commençaient à poindre dans son cœur fleurirent soudain, se réalisèrent et formèrent un faisceau de fleurs qu'elle vit coupées et gisant à terre. Depuis la veille, elle s'attachait à Charles par tous les liens de bonheur qui unissent les âmes; désormais la souffrance allait donc les corroborer. N'est-il pas dans la noble destinée de la femme d'être plus touchée des pompes de la misère que des splendeurs de la fortune? Comment le sentiment paternel avait-il pu s'éteindre au fond du cœur de son père? de quel crime Charles était-il donc coupable? Questions mystérieuses! Déjà son amour naissant, mystère si profond, s'enveloppait de mystères. Elle revint tremblant sur ses jambes, et en arrivant à la vieille rue sombre, si joyeuse pour elle, elle la trouva d'un aspect triste, elle y respira la mélancolie que les temps et les choses y avaient imprimée. Aucun des enseignements de l'amour ne lui manquait. À quelques pas du logis, elle devança son père et l'attendit à la porte après y avoir frappé. Mais Grandet, qui voyait dans la main du notaire un journal encore sous bande, lui avait dit:

--Où en sont les fonds?

--Vous ne voulez pas m'écouter, Grandet, lui répondit Cruchot. Achetez-en vite, il y a encore vingt pour cent à gagner en deux ans, outre les intérêts à un excellent taux, cinq mille livres de rente pour quatre-vingt mille francs. Les fonds sont à quatre-vingts francs cinquante centimes.

--Nous verrons cela, répondit Grandet en se frottant le menton.

--Mon Dieu! dit le notaire.

--Hé! bien, quoi? s'écria Grandet au moment où Cruchot lui mettait le journal sous les yeux en lui disant:

--Lisez cet article.

__Monsieur Grandet, l'un des négociants les plus estimés de Paris, s'est brûlé la cervelle hier après avoir fait son apparition accoutumée à la Bourse. Il avait envoyé au président de la Chambre des Députés sa démission, et s'était également démis de ses fonctions de juge au tribunal de commerce. La faillite de Messieurs Roguin et Souchet, son agent de change et son notaire, l'ont ruiné. La considération dont jouissait Monsieur Grandet et son crédit étaient néanmoins tels qu'il eût sans doute trouvé des secours sur la place de Paris. Il est à regretter que cet homme honorable ait cédé à un premier moment de désespoir, etc__.

--Je le savais, dit le vieux vigneron au notaire.

Ce mot glaça maître Cruchot, qui, malgré son impassibilité de notaire, se sentit froid dans le dos en pensant que le Grandet de Paris avait peut-être imploré vainement les millions du Grandet de Saumur.

--Et son fils, si joyeux hier ...

--Il ne sait rien encore, repondit Grandet avec le meme calme.

--Adieu, monsieur Grandet, dit Cruchot qui comprit tout et alla rassurer le president de Bonfons.

En entrant, Grandet trouva le dejeuner pret. Madame Grandet, au cou de laquelle Eugenie sauta pour l'embrasser avec cette vive effusion de coeur que nous cause un chagrin secret, etait deja sur son siege a patins, et se tricotait des manches pour l'hiver.

--Vous pouvez manger, dit Nanon qui descendit les escaliers quatre a quatre, l'enfant dort comme un cherubin. Qu'il est gentil les yeux fermes! Je suis entree, je l'ai appele. Ah bien oui! personne.

--Laisse-le dormir, dit Grandet, il s'eveillera toujours assez tot aujourd'hui pour apprendre de mauvaises nouvelles.

--Qu'y a-t-il donc? demanda Eugenie en mettant dans son cafe les deux petits morceaux de sucre pesant on ne sait combien de grammes que le bonhomme s'amusait a couper lui-meme a ses heures perdues. Madame Grandet, qui n'avait pas ose faire cette question, regarda son mari.

--Son pere s'est brule la cervelle.

--Mon oncle?... dit Eugenie.

--Le pauvre jeune homme! s'ecria madame Grandet.

--Oui, pauvre, reprit Grandet, il ne possede pas un sou.

--He! ben, il dort comme s'il etait le roi de la terre, dit Nanon d'un accent doux.

Eugenie cessa de manger. Son coeur se serra, comme il se serre quand, pour la premiere fois, la compassion, excitee par le malheur de celui qu'elle aime, s'epanche dans le corps entier d'une femme. La pauvre fille pleura.

--Tu ne connaissais pas ton oncle, pourquoi pleures-tu? lui dit son pere en lui lançant un de ces regards de tigre affame qu'il jetait sans doute a ses tas d'or.

--Mais, monsieur, dit la servante, qui ne se sentirait pas de pitie pour ce pauvre jeune homme qui dort comme un sabot sans savoir son sort?

--Je ne te parle pas, Nanon! tiens ta langue.

Eugenie apprit en ce moment que la femme qui aime doit toujours dissimuler ses sentiments. Elle ne repondit pas.

--Jusqu'a mon retour, vous ne lui parlerez de rien, j'espere, m'ame Grandet, dit le vieillard en continuant. Je suis oblige d'aller faire aligner le fosse de mes pres sur la route. Je serai revenu a midi pour le second dejeuner, et je causerai avec mon neveu de ses affaires. Quant a toi, mademoiselle Eugenie, si c'est pour ce mirliflor que tu pleures, assez comme cela, mon enfant. Il partira, d'arre d'arre, pour les grandes Indes. Tu ne le verras plus ...

Le pere prit ses gants au bord de son chapeau, les mit avec son calme habituel, les assujettit en s'emmortaisant les doigts les uns dans les autres, et sortit.

--Ah! maman, j'etouffe, s'ecria Eugenie quand elle fut seule avec sa mere. Je n'ai jamais souffert ainsi. Madame Grandet, voyant sa fille

palir, ouvrit la croisee et lui fit respirer le grand air.

--Je suis mieux, dit Eugenie apres un moment.

Cette emotion nerveuse chez une nature jusqu'alors en apparence calme et froide reagit sur madame Grandet, qui regarda sa fille avec cette intuition sympathique dont sont douees les meres pour l'objet de leur tendresse, et devina tout. Mais, a la verite, la vie des celebres soeurs hongroises, attachees l'une a l'autre par une erreur de la nature, n'avait pas ete plus intime que ne l'etait celle d'Eugenie et de sa mere, toujours ensemble dans cette embrasure de croisee, ensemble a l'eglise, et dormant ensemble dans le meme air.

--Ma pauvre enfant! dit madame Grandet en prenant la tete d'Eugenie pour l'appuyer contre son sein.

A ces mots, la jeune fille releva la tete, interrogea sa mere par un regard, en scruta les secretes pensees, et lui dit:

--Pourquoi l'envoyer aux Indes? S'il est malheureux, ne doit-il pas rester ici, n'est-il pas notre plus proche parent?

--Oui, mon enfant, ce serait bien naturel; mais ton pere a ses raisons, nous devons les respecter.

La mere et la fille s'assirent en silence, l'une sur sa chaise a patins, l'autre sur son petit fauteuil; et, toutes deux, elles reprirent leur ouvrage. Oppressee de reconnaissance pour l'admirable entente de coeur que lui avait temoignee sa mere, Eugenie lui baisa la main en disant:

--Combien tu es bonne, ma chere maman!

Ces paroles firent rayonner le vieux visage maternel, fletri par de longues douleurs.

--Le trouves-tu bien? demanda Eugenie.

Madame Grandet ne repondit que par un sourire; puis, apres un moment de silence, elle dit a voix basse:

--L'aimerais-tu donc deja? ce serait mal.

--Mal, reprit Eugenie, pourquoi? Il te plait, il plait a Nanon, pourquoi ne me plairait-il pas? Tiens, maman, mettons la table pour son dejeuner. Elle jeta son ouvrage, la mere en fit autant en lui disant:

--Tu es folle! Mais elle se plut a justifier la folie de sa fille en la partageant. Eugenie appela Nanon.

--Quoi que vous voulez encore, mademoiselle?

--Nanon, tu auras bien de la creme pour midi.

--Ah! pour midi, oui, repondit la vieille servante.

--He! bien, donne-lui du cafe bien fort, j'ai entendu dire a monsieur des Grassins que le cafe se faisait bien fort a Paris. Mets-en beaucoup.

--Et ou voulez-vous que j'en prenne?

--Achetes-en.

--Et si monsieur me rencontre?

--Il est a ses pres.

--Je cours. Mais monsieur Fessard m'a déjà demandé si les trois Mages étaient chez nous, en me donnant de la bougie. Toute la ville va savoir nos déplacements.

--Si ton père s'aperçoit de quelque chose, dit madame Grandet, il est capable de nous battre.

--Eh! bien, il nous battra, nous recevrons ses coups à genoux.

Madame Grandet leva les yeux au ciel, pour toute réponse. Nanon prit sa coiffe et sortit. Eugénie donna du linge blanc, elle alla chercher quelques-unes des grappes de raisin qu'elle s'était amusée à étendre sur des cordes dans le grenier; elle marcha légèrement le long du corridor pour ne point éveiller son cousin, et ne put s'empêcher d'écouter à sa porte la respiration qui s'échappait en temps égaux de ses lèvres.

--Le malheur veille pendant qu'il dort, se dit-elle. Elle prit les plus vertes feuilles de la vigne, arrangea son raisin aussi coquettement que l'aurait pu dresser un vieux chef d'office, et l'apporta triomphalement sur la table. Elle fit main basse, dans la cuisine, sur les poires comptées par son père, et les disposa en pyramide parmi des feuilles. Elle allait, venait, trottait, sautait. Elle aurait bien voulu mettre à sac toute la maison de son père; mais il avait les clés de tout. Nanon revint avec deux œufs frais. En voyant les œufs, Eugénie eut l'envie de lui sauter au cou.

--Le fermier de la Lande en avait dans son panier, je les lui ai demandés, et il me les a donnés pour m'être agréable, le mignon.

Après deux heures de soins, pendant lesquelles Eugénie quitta vingt fois son ouvrage pour aller voir bouillir le café, pour aller écouter le bruit que faisait son cousin en se levant, elle réussit à préparer un déjeuner très simple, peu coûteux, mais qui dérogeait terriblement aux habitudes invétérées de la maison. Le déjeuner de midi s'y faisait debout. Chacun prenait un peu de pain, un fruit ou du beurre, et un verre de vin. En voyant la table placée auprès du feu, l'un des fauteuils mis devant le couvert de son cousin, en voyant les deux assiettes de fruits, le coquetier, la bouteille de vin blanc, le pain, et le sucre amoncelé dans une soucoupe, Eugénie trembla de tous ses membres en songeant seulement alors aux regards que lui lancerait son père, s'il venait à entrer en ce moment. Aussi regardait-elle souvent la pendule, afin de calculer si son cousin pourrait déjeuner avant le retour du bonhomme.

--Sois tranquille, Eugénie, si ton père vient, je prendrai tout sur moi, dit madame Grandet.

Eugénie ne put retenir une larme.

--Oh! ma bonne mère, s'écria-t-elle, je ne t'ai pas assez aimée!

Charles, après avoir fait mille tours dans sa chambre en chanteronnant, descendit enfin. Heureusement, il n'était encore que onze heures. Le parisien! il avait mis autant de coquetterie à sa toilette que s'il se fut trouvé au château de la noble dame qui voyageait en Écosse. Il entra de cet air affable et riant qui sied si bien à la jeunesse, et qui causa une joie triste à Eugénie. Il avait pris en plaisanterie le désastre de ses châteaux en Anjou, et aborda sa tante fort gaiement.

--Avez-vous bien passé la nuit, ma chère tante? Et vous, ma cousine?

--Bien, monsieur, mais vous? dit madame Grandet.

--Moi, parfaitement.

--Vous devez avoir faim, mon cousin, dit Eugenie; mettez-vous a table.

--Mais je ne dejeune jamais avant midi, le moment ou je me leve. Cependant, j'ai si mal vecu en route, que je me laisserai faire. D'ailleurs ... Il tira la plus delicieuse montre plate que Breguet ait faite. Tiens, mais il est onze heures, j'ai ete matinal.

--Matinal?... dit madame Grandet.

--Oui, mais je voulais ranger mes affaires. Eh! bien, je mangerais volontiers quelque chose, un rien, une volaille, un perdreau.

--Sainte Vierge! cria Nanon en entendant ces paroles.

--Un perdreau, se disait Eugenie qui aurai voulu payer un perdreau de tout son pecule.

--Venez vous asseoir, lui dit sa tante.

Le dandy se laissa aller sur le fauteuil comme une jolie femme qui se pose sur son divan. Eugenie et sa mere prirent des chaises et se mirent pres de lui devant le feu.

--Vous vivez toujours ici? leur dit Charles en trouvant la salle encore plus laide au jour qu'elle ne l'etait aux lumieres.

--Toujours, repondit Eugenie en le regardant, excepte pendant les vendanges. Nous allons alors aider Nanon, et logeons tous a l'abbaye de Noyers.

--Vous ne vous promenez jamais?

--Quelquefois le dimanche apres vepres, quand il fait beau, dit madame Grandet, nous allons sur le pont, ou voir les foins quand on les fauche.

--Avez-vous un theatre?

--Aller au spectacle, s'ecria madame Grandet, voir des comediens! Mais, monsieur, ne savez-vous pas que c'est un peche mortel?

--Tenez, mon cher monsieur, dit Nanon en apportant les oeufs, nous vous donnerons les poulets a la coque.

--Oh! des oeufs frais, dit Charles qui semblable aux gens habitues au luxe ne pensait deja plus a son perdreau. Mais c'est delicieux, si vous aviez du beurre? Hein, ma chere enfant.

--Ah! du beurre! Vous n'aurez donc pas de galette, dit la servante.

--Mais donne du beurre, Nanon! s'ecria Eugenie.

La jeune fille examinait son cousin coupant ses mouillettes et y prenait plaisir, autant que la plus sensible grisette de Paris en prend a voir jouer un melodrame ou triomphe l'innocence. Il est vrai que Charles, eleve par une mere gracieuse, perfectionne par une femme a la mode, avait des mouvements coquets, elegants, menus, comme le sont ceux d'une petite maitresse. La compatissance et la tendresse d'une jeune fille possedent une influence vraiment magnetique. Aussi Charles, en se voyant l'objet des attentions de sa cousine et de sa tante, ne put-il se soustraire a l'influence des sentiments qui se dirigeaient vers lui en l'inondant pour ainsi dire. Il jeta sur Eugenie un de ces regards brillants de bonte, de caresses, un regard qui semblait sourire. Il s'apercut, en contemplant Eugenie, de l'exquise harmonie des traits de ce pur visage, de son innocente attitude, de la clarte magique de ses

yeux ou scintillaient de jeunes pensees d'amour, et ou le desir ignorait la volupte.

--Ma foi, ma chere cousine, si vous etiez en grande loge et en grande toilette a l'Opera, je vous garantis que ma tante aurait bien raison, vous y feriez faire bien des peches d'envie aux hommes et de jalousie aux femmes.

Ce compliment etreignit le coeur d'Eugenie, et le fit palpiter de joie, quoiqu'elle n'y comprit rien.

--Oh! mon cousin, vous voulez vous moquer d'une pauvre petite provinciale.

--Si vous me connaissiez, ma cousine, vous sauriez que j'abhorre la raillerie, elle fletrit le coeur, froisse tous les sentiments ... Et il goba fort agreablement sa mouillette beuree. Non, je n'ai probablement pas assez d'esprit pour me moquer des autres, et ce defaut me fait beaucoup de tort. A Paris, on trouve moyen de vous assassiner un homme en disant: Il a bon coeur. Cette phrase veut dire: Le pauvre garcon est bete comme un rhinoceros. Mais comme je suis riche et connu pour abattre une poupee du premier coup a trente pas avec toute espece de pistolet et en plein champ, la raillerie me respecte.

--Ce que vous dites, mon neveu, annonce un bon coeur.

--Vous avez une bien jolie bague, dit Eugenie, est-ce mal de vous demander a la voir?

Charles tendit la main en defaisant son anneau, et Eugenie rougit en effleurant du bout de ses doigts les ongles roses de son cousin.

--Voyez, ma mere, le beau travail.

--Oh! il y a gros d'or, dit Nanon en apportant le cafe.

--Qu'est-ce que c'est que cela? demanda Charles en riant.

Et il montrait un pot oblong, en terre brune, verni, faience a l'interieur, borde d'une frange de cendre, et au fond duquel tombait le cafe en revenant a la surface du liquide bouillonnant.

--C'est du cafe boullu, dit Nanon.

--Ah! ma chere tante, je laisserai du moins quelque trace bienfaisante de mon passage ici. Vous etes bien arrieres! Je vous apprendrai a faire du bon cafe dans une cafetiere a la Chaptal.

Il tenta d'expliquer le systeme de la cafetiere a la Chaptal.

--Ah! bien, s'il y a tant d'affaires que ca, dit Manon, il faudrait bien y passer sa vie. Jamais je ne ferai de cafe comme ca. Ah! bien, oui. Et qui est-ce qui ferait de l'herbe pour notre vache pendant que je ferais le cafe?

--C'est moi qui le ferai, dit Eugenie.

--Enfant, dit madame Grandet en regardant sa fille.

A ce mot, qui rappelait le chagrin pres de fondre sur ce malheureux jeune homme, les trois femmes se turent et le contemplerent d'un air de commiseration qui le frappa.

--Qu'avez-vous donc, ma cousine?

--Chut! dit madame Grandet a Eugenie qui allait parler. Tu sais, ma fille, que ton pere s'est charge de parler a monsieur ...

--Dites Charles, dit le jeune Grandet.

--Ah! vous vous nommez Charles? C'est un beau nom, s'ecria Eugenie.

Les malheurs pressentis arrivent presque toujours. La, Nanon, madame Grandet et Eugenie, qui ne pensaient pas sans frisson au retour du vieux tonnelier, entendirent un coup de marteau dont le retentissement leur etait bien connu.

--Voila papa, dit Eugenie.

Elle ota la soucoupe au sucre, en en laissant quelques morceaux sur la nappe. Nanon emporta l'assiette aux oeufs. Madame Grandet se dressa comme une biche effrayee. C'etait une peur panique de laquelle Charles dut s'etonner.

--Eh! bien, qu'avez-vous donc? leur demanda-t-il.

--Mais voila mon pere, dit Eugenie.

--Eh! bien?...

Monsieur Grandet entra, jeta son regard clair sur la table, sur Charles, il vit tout.

--Ah! ah! vous avez fait fete a votre neveu, c'est bien, tres bien, c'est fort bien! dit-il sans begayer. Quand le chat court sur les toits, les souris dansent sur les planchers.

--Fete?... se dit Charles incapable de soupconner le regime et les moeurs de cette maison.

--Donne-moi mon verre, Nanon? dit le bonhomme.

Eugenie apporta le verre. Grandet tira de son gousset un couteau de corne a grosse lame, coupa une tartine, prit un peu de beurre, l'etendit soigneusement et se mit a manger debout. En ce moment, Charles sucrait son cafe. Le pere Grandet apercut les morceaux de sucre, examina sa femme qui palit, et fit trois pas; il se pencha vers l'oreille de la pauvre vieille, et lui dit:

--Ou donc avez-vous pris tout ce sucre?

--Nanon est allee en chercher chez Fessard, il n'y en avait pas.

Il est impossible de se figurer l'interet profond que cette scene muette offrait a ces trois femmes: Nanon avait quitte sa cuisine et regardait dans la salle pour voir comment les choses s'y passeraient. Charles ayant goute son cafe, le trouva trop amer et chercha le sucre que Grandet avait deja serre.

--Que voulez-vous, mon neveu? lui dit le bonhomme.

--Le sucre.

--Mettez du lait, repondit le maitre de la maison, votre cafe s'adoucira.

Eugenie reprit la soucoupe au sucre que Grandet avait deja serree, et la mit sur la table en contemplant son pere d'un air calme. Certes, la Parisienne qui, pour faciliter la fuite de son amant, soutient de ses faibles bras une echelle de soie, ne montre pas plus de courage que n'en

deployait Eugenie en remettant le sucre sur la table. L'amant recompensera sa Parisienne qui lui fera voir orgueilleusement un beau bras meurtri dont chaque veine fletrie sera baignee de larmes, de baisers, et guerie par le plaisir, tandis que Charles ne devait jamais etre dans le secret des profondes agitations qui brisaient le coeur de sa cousine, alors foudroyee par le regard du vieux tonnelier.

--Tu ne manges pas, ma femme?

La pauvre ilote s'avanca, coupa piteusement un morceau de pain, et prit une poire. Eugenie offrit audacieusement a son pere du raisin, en lui disant:

--Goute donc a ma conserve, papa! Mon cousin, vous en mangerez, n'est-ce pas? Je suisallee chercher ces jolies grappes-la pour vous.

--Oh! si on ne les arrete, elles mettront Saumur au pillage pour vous, mon neveu. Quand vous aurez fini, nous irons ensemble dans le jardin, j'ai a vous dire des choses qui ne sont pas sucrees.

Eugenie et sa mere lancerent un regard sur Charles a l'expression duquel le jeune homme ne put se tromper.

--Qu'est-ce que ces mots signifient, mon oncle? Depuis la mort de ma pauvre mere ... (a ces deux mots, sa voix mollit) il n'y a pas de malheur possible pour moi ...

--Mon neveu, qui peut connaitre les afflictions par lesquelles Dieu veut nous eprouver? lui dit sa tante.

--Ta! ta! ta! ta! dit Grandet, voila les betises qui commencent. Je vois avec peine, mon neveu, vos jolies mains blanches. Il lui montra les especes d'epaules de mouton que la nature lui avait mises au bout des bras. Voila des mains faites pour ramasser des ecus! Vous avez ete eleve a mettre vos pieds dans la peau avec laquelle se fabriquent les portefeuilles ou nous serrons les billets de banque. Mauvais! mauvais!

--Que voulez-vous dire, mon oncle, je veux etre pendu si je comprends un seul mot.

--Venez, dit Grandet. L'avare fit claquer la lame de son couteau, but le reste de son vin blanc et ouvrit la porte.

--Mon cousin, ayez du courage!

L'accent de la jeune fille avait glace Charles, qui suivit son terrible parent en proie a de mortelles inquietudes. Eugenie, sa mere et Nanon vinrent dans la cuisine, excitees par une invincible curiosite a epier les deux acteurs de la scene qui allait se passer dans le petit jardin humide ou l'oncle marcha d'abord silencieusement avec le neveu. Grandet n'etait pas embarrasse pour apprendre a Charles la mort de son pere, mais il eprouvait une sorte de compassion en le sachant sans un sou, et il cherchait des formules pour adoucir l'expression de cette cruelle verite. Vous avez perdu votre pere! ce n'etait rien a dire. Les peres meurent avant les enfants. Mais: Vous etes sans aucune espece de fortune! tous les malheurs de la terre etaient reunis dans ces paroles. Et le bonhomme de faire, pour la troisieme fois, le tour de l'allee du milieu dont le sable craquait sous les pieds. Dans les grandes circonstances de la vie, notre ame s'attache fortement aux lieux ou les plaisirs et les chagrins fondent sur nous. Aussi Charles examinait-il avec une attention particuliere les buis de ce petit jardin, les feuilles pales qui tombaient, les degradations des murs, les bizarreries des arbres fruitiers, details pittoresques qui devaient rester graves dans son souvenir, eternellement meles a cette heure supreme, par une mnemotechnie particuliere aux passions.

--Il fait bien chaud, bien beau, dit Grandet en aspirant une forte partie d'air.

--Oui, mon oncle, mais pourquoi ...

--Eh! bien, mon garçon, reprit l'oncle, j'ai de mauvaises nouvelles a t'apprendre. Ton pere est bien mal ...

--Pourquoi suis-je ici? dit Charles. Nanon! cria-t-il, des chevaux de poste. Je trouverai bien une voiture dans le pays, ajouta-t-il en se tournant vers son oncle qui demeurait immobile.

--Les chevaux et la voiture sont inutiles, repondit Grandet. Charles resta muet, palit et les yeux devinrent fixes.

--Oui, mon pauvre garçon, tu devines. Il est mort. Mais ce n'est rien. Il y a quelque chose de plus grave. Il s'est brule la cervelle ...

--Mon pere?...

--Oui. Mais ce n'est rien. Les journaux glosent de cela comme s'ils en avaient le droit. Tiens, lis.

Grandet, qui avait emprunte le journal de Cruchot, mit le fatal article sous les yeux de Charles. En ce moment le pauvre jeune homme, encore enfant, encore dans l'age ou les sentiments se produisent avec naivete, fondit en larmes.

--Allons, bien, se dit Grandet. Ses yeux m'effrayaient ... Il pleure, le voila sauve. Ce n'est encore rien, mon pauvre neveu, reprit Grandet a haute voix sans savoir si Charles l'ecoutait, ce n'est rien, tu te consoleras; mais ...

--Jamais! jamais! mon pere! mon pere!

--Il t'a ruine, tu es sans argent.

--Qu'est-ce que cela me fait! Ou est mon pere, mon pere?

Les pleurs et les sanglots retentissaient entre ces murailles d'une horrible facon et se repercutaient dans les echos. Les trois femmes, saisies de pitie, pleuraient: les larmes sont aussi contagieuses que peut l'etre le rire. Charles, sans ecouter son oncle, se sauva dans la cour, trouva l'escalier, monta dans sa chambre, et se jeta en travers sur son lit en se mettant la face dans les draps pour pleurer a son aise loin de ses parents.

--Il faut laisser passer la premiere averse, dit Grandet en rentrant dans la salle ou Eugenie et sa mere avaient brusquement repris leurs places et travaillaient d'une main tremblante apres s'etre essuye les yeux. Mais ce jeune homme n'est bon a rien, il s'occupe plus des morts que de l'argent.

Eugenie frissonna en entendant son pere s'exprimant ainsi sur la plus sainte des douleurs. Des ce moment, elle commença a juger son pere. Quoique assourdis, les sanglots de Charles retentissaient dans cette sonore maison; et sa plainte profonde, qui semblait sortir de dessous terre, ne cessa que vers le soir, apres s'etre graduellement affaiblie.

--Pauvre jeune homme! dit madame Grandet.

Fatale exclamation! Le pere Grandet regarda sa femme, Eugenie et le sucrier; il se souvint du dejeuner extraordinaire apprete pour le parent malheureux, et se posa au milieu de la salle.

--Ah! ca, j'espere, dit-il avec son calme habituel, que vous n'allez pas continuer vos prodigalites, madame Grandet. Je ne vous donne pas _mon_ argent pour embucquer de sucre ce jeune drole.

--Ma mere n'y est pour rien, dit Eugenie. C'est moi qui ...

--Est-ce parce que tu es majeure, reprit Grandet en interrompant sa fille, que tu voudrais me contrarier? Songe, Eugenie ...

--Mon pere, le fils de votre frere ne devait pas manquer chez vous de ...

--Ta, ta, ta, ta, dit le tonnelier sur quatre tons chromatiques, le fils de mon frere par-ci, mon neveu par la. Charles ne nous est de rien, il n'a ni sou ni maille; son pere a fait faillite; et, quand ce mirliflor aura pleure son soul, il decamera d'ici; je ne veux pas qu'il revolutionne ma maison.

--Qu'est-ce que c'est, mon pere, que de faire faillite? demanda Eugenie.

--Faire faillite, reprit le pere, c'est commettre l'action la plus deshonorante entre toutes celles qui peuvent deshonorer l'homme.

--Ce doit etre un bien grand peche, dit madame Grandet, et notre frere serait damne.

--Allons, voila tes litanies, dit-il a sa femme en haussant les epaules. Faire faillite, Eugenie, reprit-il, est un vol que la loi prend malheureusement sous sa protection. Des gens ont donne leurs denrees a Guillaume Grandet sur sa reputation d'honneur et de probite, puis il a tout pris, et ne leur laisse que les yeux pour pleurer. Le voleur de grand chemin est preferable au banqueroutier: celui-la vous attaque, vous pouvez vous defendre, il risque sa tete; mais l'autre ... Enfin Charles est deshonore.

Ces mots retentirent dans le coeur de la pauvre fille et y peserent de tout leur poids. Probe autant qu'une fleur nee au fond d'une foret est delicate, elle ne connaissait ni les maximes du monde, ni ses raisonnements captieux, ni ses sophismes: elle accepta donc l'atroce explication que son pere lui donnait a dessein de la faillite, sans lui faire connaitre la distinction qui existe entre une faillite involontaire et une faillite calculee.

--Eh! bien, mon pere, vous n'avez donc pu empecher ce malheur?

--Mon frere ne m'a pas consulte. D'ailleurs, il doit quatre millions.

--Qu'est-ce que c'est donc qu'un million, mon pere? demanda-t-elle avec la naivete d'un enfant qui croit pouvoir trouver promptement ce qu'il desire.

--Deux millions? dit Grandet, mais c'est deux millions de pieces de vingt sous, et il faut cinq pieces de vingt sous pour faire cinq francs.

--Mon Dieu! mon Dieu! s'ecria Eugenie, comment mon oncle avait-il eu a lui quatre millions? Y a-t-il quelque autre personne en France qui puisse avoir autant de millions? (Le pere Grandet se caressait le menton, souriait, et sa loupe semblait se dilater.)--Mais que va devenir mon cousin Charles?

--Il va partir pour les Grandes-Indes, ou, selon le voeu de son pere, il tachera de faire fortune.

--Mais a-t-il de l'argent pour aller la?

--Je lui payerai son voyage ... jusqu'a ... Oui, jusqu'a Nantes.

Eugenie sauta d'un bond au cou de son pere.

--Ah! mon pere, vous etes bon, vous!

Elle l'embrassait de maniere a rendre presque honteux Grandet, que sa conscience harcelait un peu.

--Faut-il beaucoup de temps pour amasser un million? lui demanda-t-elle.

--Dame! dit le tonnelier, tu sais ce que c'est qu'un napoleon.

Eh! bien, il en faut cinquante mille pour faire un million.

--Maman, nous dirons des neuvaines pour lui.

--J'y pensais, repondit la mere.

--C'est cela! toujours depenser de l'argent, s'ecria le pere. Ah! ca, croyez-vous donc qu'il y ait des mille et des cent ici?

En ce moment une plainte sourde, plus lugubre que toutes les autres, retentit dans les greniers et glaca de terreur Eugenie et sa mere.

--Nanon, va voir la-haut s'il ne se tue pas, dit Grandet.

--Ha! ca, reprit-il en se tournant vers sa femme et sa fille que son mot avait rendues pales, pas de betises, vous deux. Je vous laisse. Je vais tourner autour de nos Hollandais, qui s'en vont aujourd'hui. Puis j'irai voir Cruchot et causer avec lui de tout ca.

Il partit. Quand Grandet eut tire la porte, Eugenie et sa mere respirerent a leur aise. Avant cette matinee, jamais la fille n'avait senti de contrainte en presence de son pere; mais, depuis quelques heures, elle changeait a tous moments et de sentiments et d'idees.

--Maman, pour combien de louis vend-on une piece de vin?

--Ton pere vend les siennes entre cent et cent cinquante francs, quelquefois deux cents, a ce que j'ai entendu dire.

--Quand il recolte quatorze cents pieces de vin ...

--Ma foi, mon enfant, je ne sais pas ce que cela fait; ton pere ne me dit jamais ses affaires.

--Mais alors papa doit etre riche.

--Peut-etre. Mais monsieur Cruchot m'a dit qu'il avait achete Froidfond il y a deux ans. Ca l'aura gene.

Eugenie, ne comprenant plus rien a la fortune de son pere, en resta la de ses calculs.

--Il ne m'a tant seulement point vue, le mignon! dit Nanon en revenant. Il est etendu comme un veau sur son lit et pleure comme une Madeleine, que c'est une vraie benediction! Quel chagrin a donc ce pauvre gentil jeune homme?

--Allons donc le consoler bien vite, maman; et, si l'on frappe, nous descendrons.

Madame Grandet fut sans defense contre les harmonies de la voix de sa fille. Eugenie etait sublime, elle etait femme. Toutes deux, le coeur palpitant, monterent a la chambre de Charles. La porte etait ouverte. Le jeune homme ne voyait ni n'entendait rien. Plonge dans les larmes, il poussait des plaintes inarticulees.

--Comme il aime son pere? dit Eugenie a voix basse.

Il etait impossible de meconnaitre dans l'accent de ces paroles les esperances d'un coeur a son insu passionne. Aussi madame Grandet jeta-t-elle a sa fille un regard empreint de maternite, puis tout bas a l'oreille:

--Prends garde, tu l'aimerais, dit-elle.

--L'aimer! reprit Eugenie. Ah! si tu savais ce que mon pere a dit!

Charles se retourna, apercut sa tante et sa cousine.

--J'ai perdu mon pere, mon pauvre pere! S'il m'avait confie le secret de son malheur, nous aurions travaille tous deux a le reparer. Mon Dieu, mon bon pere! je comptais si bien le revoir que je l'ai, je crois, froidement embrasse.

Les sanglots lui couperent la parole.

--Nous prions bien pour lui, dit madame Grandet. Resignez-vous a la volonte de Dieu.

--Mon cousin, dit Eugenie, prenez courage! Votre perte est irreparable; ainsi songez maintenant a sauver votre honneur ...

Avec cet instinct, cette finesse de la femme qui a de l'esprit en toute chose, meme quand elle console, Eugenie voulait tromper la douleur de son cousin en l'occupant de lui-meme.

--Mon honneur?... cria le jeune homme en chassant ses cheveux par un mouvement brusque, et il s'assit sur son lit en se croisant les bras.

--Ah! c'est vrai. Mon pere, disait mon oncle, a fait faillite. Il poussa un cri déchirant et se cacha le visage dans ses mains.

--Laissez-moi, ma cousine, laissez-moi! Mon Dieu! mon Dieu! pardonnez a mon pere, il a du bien souffrir.

Il y avait quelque chose d'horriblement attachant a voir l'expression de cette douleur jeune, vraie, sans calcul, sans arriere-pensee. C'etait une pudique douleur que les coeurs simples d'Eugenie et de sa mere comprirent quand Charles fit un geste pour leur demander de l'abandonner a lui-meme. Elles descendirent, reprirent en silence leurs places pres de la croisee, et travaillerent pendant une heure environ sans se dire un mot. Eugenie avait apercu, par le regard furtif qu'elle jeta sur le menage du jeune homme, ce regard des jeunes filles qui voient tout en un clin d'oeil, les jolies bagatelles de sa toilette, ses ciseaux, ses rasoirs enrichis d'or. Cette echappee d'un luxe vu a travers la douleur lui rendit Charles encore plus interessant, par contraste peut-etre. Jamais un evenement si grave, jamais un spectacle si dramatique n'avait frappe l'imagination de ces deux creatures incessamment plongeées dans le calme et la solitude.

--Maman, dit Eugenie, nous porterons le deuil de mon oncle.

--Ton pere decidera de cela, repondit madame Grandet.

Elles resterent de nouveau silencieuses. Eugenie tirait ses points avec

une regularite de mouvement qui eut devoile a un observateur les fecondes pensees de sa meditation. Le premier desir de cette adorable fille etait de partager le deuil de son cousin. Vers quatre heures, un coup de marteau brusque retentit au coeur de madame Grandet.

--Qu'a donc ton pere? dit-elle a sa fille.

Le vigneron entra joyeux. Apres avoir ote ses gants, il se frotta les mains a s'en emporter la peau, si l'epiderme n'en eut pas ete tanne comme du cuir de Russie, sauf l'odeur des melezes et de l'encens. Il se promenait, il regardait le temps. Enfin son secret lui echappa.

--Ma femme, dit-il sans begayer, je les ai tous attrapes. Notre vin est vendu! Les Hollandais et les Belges partaient ce matin, je me suis promene sur la place, devant le auberge, en ayant l'air de betiser. Chose, que tu connais, est venu a moi. Les proprietaires de tous les bons vignobles gardent leur recolte et veulent attendre, je ne les en ai pas empaches. Notre Belge etait desespere. J'ai vu cela. Affaire faite, il prend notre recolte a deux cents francs la piece, moitie comptant. Je suis paye en or. Les billets sont faits, voila six louis pour toi. Dans trois mois, les vins baisseront.

Ces derniers mots furent prononces d'un ton calme, mais si profondement ironique, que les gens de Saumur, groupes en ce moment sur la place et aneantis par la nouvelle de la vente que venait de faire Grandet, en auraient fremi s'ils les eussent entendus. Une peur panique eut fait tomber les vins de cinquante pour cent.

--Vous avez mille pieces cette annee, mon pere? dit Eugenie.

--Oui, _fille_.

Ce mot etait l'expression superlative de la joie du vieux tonnelier.

--Cela fait deux cent mille pieces de vingt sous.

--Oui, mademoiselle Grandet.

--Eh! bien, mon pere, vous pouvez facilement secourir Charles.

L'etonnement, la colere, la stupefaction de Balthazar en apercevant le Mane-Tekel-Phares ne sauraient se comparer au froid courroux de Grandet qui, ne pensant plus a son neveu, le retrouvait loge au coeur et dans les calculs de sa fille.

--Ah! ca, depuis que ce mirliflor a mis le pied dans ma maison, tout y va de travers. Vous vous donnez des airs d'acheter des dragees, de faire des noces et des festins. Je ne veux pas de ces choses-la. Je sais, a mon age, comment je dois me conduire, peut-etre! D'ailleurs je n'ai de lecons a prendre ni de ma fille ni de personne. Je ferai pour mon neveu ce qu'il sera convenable de faire, vous n'avez pas a y fourrer le nez. Quant a toi, Eugenie, ajouta-t-il en se tournant vers elle, ne m'en parle plus, sinon je t'envoie a l'abbaye de Noyers avec Nanon voir si j'y suis; et pas plus tard que demain, si tu bronches. Ou est-il donc, ce garcon, est-il descendu?

--Non, mon ami, repondit madame Grandet.

--Eh! bien, que fait-il donc?

--Il pleure son pere, repondit Eugenie.

Grandet regarda sa fille sans trouver un mot a dire. Il etait un peu pere, lui. Apres avoir fait un ou deux tours dans la salle, il monta promptement a son cabinet pour y mediter un placement dans les fonds

publics. Ses deux mille arpents de forêt coupés à blanc lui avaient donné six cent mille francs; en joignant à cette somme l'argent de ses peupliers, ses revenus de l'année dernière et de l'année courante, outre les deux cent mille francs du marché qu'il venait de conclure, il pouvait faire une masse de neuf cent mille francs. Les vingt pour cent à gagner en peu de temps sur les rentes, qui étaient à 80 francs, le tentaient. Il chiffra sa spéculation sur le journal ou la mort de son frère était annoncée, en entendant, sans les écouter, les gémissements de son neveu. Nanon vint cogner au mur pour inviter son maître à descendre: le dîner était servi. Sous la voûte et à la dernière marche de l'escalier, Grandet disait en lui-même:

--Puisque je toucherai mes intérêts à huit, je ferai cette affaire. En deux ans, j'aurai quinze cent mille francs que je retirerai de Paris en bon or.

--Eh! bien, où donc est mon neveu?

--Il dit qu'il ne veut pas manger, répondit Nanon. Ça n'est pas sain.

--Autant d'économiser, lui répliqua son maître.

--Dame, _voui_, dit-elle.

--Bah! il ne pleurera pas toujours. La faim chasse le loup hors du bois.

Le dîner fut étrangement silencieux.

--Mon bon ami, dit madame Grandet lorsque la nappe fut ôtée, il faut que nous prenions le deuil.

--En vérité, madame Grandet, vous ne savez quoi vous inventer pour dépenser de l'argent. Le deuil est dans le cœur et non dans les habits.

--Mais le deuil d'un frère est indispensable, et l'Eglise nous ordonne de ...

--Achetez votre deuil sur vos six louis. Vous me donnerez un crepe, cela me suffira.

Eugénie leva les yeux au ciel sans mot dire. Pour la première fois dans sa vie, ses généreux penchants endormis, comprimés, mais subitement éveillés, étaient à tout moment froissés. Cette soirée fut semblable en apparence à mille soirées de leur existence monotone, mais ce fut certes la plus horrible. Eugénie travailla sans lever la tête, et ne se servit point du nécessaire que Charles avait dédaigné la veille. Madame Grandet tricota ses manches. Grandet tourna ses pouces pendant quatre heures, abîmé dans des calculs dont les résultats devaient, le lendemain, étonner Saumur. Personne ne vint, ce jour-là, visiter la famille. En ce moment, la ville entière retentissait du tour de force de Grandet, de la faillite de son frère et de l'arrivée de son neveu. Pour obéir au besoin de bavarder sur leurs intérêts communs, tous les propriétaires de vignobles des hautes et moyennes sociétés de Saumur étaient chez monsieur des Grassins, où se fulminèrent de terribles imprécations contre l'ancien maire. Nanon filait, et le bruit de son rouet fut la seule voix qui se fit entendre sous les planchers grisâtres de la salle.

--Nous n'usons point nos langues, dit-elle en montrant ses dents blanches et grosses comme des amandes pechées.

--Ne faut rien user, répondit Grandet en se réveillant de ses méditations. Il se voyait en perspective huit millions dans trois ans, voguait sur cette longue nappe d'or.

--Couchons-nous. J'irai dire bonsoir a mon neveu pour tout le monde, et voir s'il veut prendre quelque chose.

Madame Grandet resta sur le palier du premier etage pour entendre la conversation qui allait avoir lieu entre Charles et le bonhomme. Eugenie, plus hardie que sa mere, monta deux marches.

--He! bien, mon neveu, vous avez du chagrin. Oui, pleurez, c'est naturel. Un pere est un pere. Mais faut prendre notre mal en patience. Je m'occupe de vous pendant que vous pleurez. Je suis un bon parent, voyez-vous. Allons, du courage. Voulez-vous boire un petit verre de vin? Le vin ne coute rien a Saumur, on y offre du vin comme dans les Indes une tasse de the.

--Mais, dit Grandet en continuant, vous etes sans lumiere. Mauvais, mauvais! faut voir clair a ce que l'on fait. Grandet marcha vers la cheminee.

--Tiens! s'ecria-t-il, voila de la bougie. Ou diable a-t-on peche de la bougie? Les garces demoliraient le plancher de ma maison pour cuire des oeufs a ce garcon-la.

En entendant ces mots, la mere et la fille rentrerent dans leurs chambres et se fourrerent dans leurs lits avec la celerite de souris effrayees qui rentrent dans leurs trous.

--Madame Grandet, vous avez donc un tresor? dit l'homme en entrant dans la chambre de sa femme.

--Mon ami, je fais mes prieres, attendez, repondit d'une voix alteree la pauvre mere.

--Que le diable emporte ton bon Dieu! repliqua Grandet en grommelant.

Les avares ne croient point a une vie a venir, le present est tout pour eux. Cette reflexion jette une horrible clarte sur l'epoque actuelle, ou, plus qu'en aucun autre temps, l'argent domine les lois, la politique et les moeurs. Institutions, livres, hommes et doctrines, tout conspire a miner la croyance d'une vie future sur laquelle l'edifice social est appuye depuis dix-huit cents ans. Maintenant le cercueil est une transition peu redoutee. L'avenir, qui nous attendait par dela le requiem, a ete transpose dans le present. Arriver _per fas et nefas_ au paradis terrestre du luxe et des jouissances vaniteuses, petrifier son coeur et se macerer le corps en vue de possessions passageres, comme on souffrait jadis le martyr de la vie en vue de biens eternels, est la pensee generale! pensee d'ailleurs ecrite partout, jusque dans les lois, qui demandent au legislateur: Que payes-tu? au lieu de lui dire: Que penses-tu? Quand cette doctrine aura passe de la bourgeoisie au peuple, que deviendra le pays?

--Madame Grandet, as-tu fini? dit le vieux tonnelier.

--Mon ami, je prie pour toi.

--Tres bien! bonsoir. Demain matin, nous causerons.

La pauvre femme s'endormit comme l'ecolier qui, n'ayant pas appris ses lecons, craint de trouver a son reveil le visage irrite du maitre. Au moment ou, par frayeur, elle se roulait dans ses draps pour ne rien entendre, Eugenie se coula pres d'elle, en chemise, pieds nus, et vint la baiser au front.

--Oh! bonne mere, dit-elle, demain, je lui dirai que c'est moi.

--Non, il t'enverrait a Noyers. Laisse-moi faire, il ne me mangera pas.

--Entends-tu, maman?

--Quoi?

--He! bien, _il_ pleure toujours.

--Va donc te coucher, ma fille. Tu gagneras froid aux pieds. Le carreau est humide.

Ainsi se passa la journée solennelle qui devait peser sur toute la vie de la riche et pauvre héritière dont le sommeil ne fut plus aussi complet ni aussi pur qu'il l'avait été jusqu'alors. Assez souvent certaines actions de la vie humaine paraissent, littéralement parlant, invraisemblables, quoique vraies. Mais ne serait-ce pas qu'on omet presque toujours de répandre sur nos déterminations spontanées une sorte de lumière psychologique, en n'expliquant pas les raisons mystérieusement conçues qui les ont nécessitées? Peut-être la profonde passion d'Eugénie devrait-elle être analysée dans ses fibrilles les plus délicates; car elle devint, diraient quelques railleurs, une maladie, et influença toute son existence. Beaucoup de gens aiment mieux nier les dénouements, que de mesurer la force des liens, des noeuds, des attaches qui soudent secrètement un fait à un autre dans l'ordre moral. Ici donc le passé d'Eugénie servira, pour les observateurs de la nature humaine, de garantie à la naïveté de son irreflexion et à la soudaineté des effusions de son âme. Plus sa vie avait été tranquille, plus vivement la pitié féminine, le plus ingénieux des sentiments, se déploya dans son âme. Aussi, troublée par les événements de la journée, s'éveilla-t-elle, à plusieurs reprises, pour écouter son cousin, croyant en avoir entendu les soupirs qui depuis la veille lui retentissaient au cœur. Tantôt elle le voyait expirant de chagrin, tantôt elle le revait mourant de faim. Vers le matin, elle entendit certainement une terrible exclamation. Aussitôt elle se vêtit, et accourut au petit jour, d'un pied léger, auprès de son cousin qui avait laissé sa porte ouverte. La bougie avait brûlé dans la bobèche du flambeau. Charles, vaincu par la nature, dormait habillé, assis dans un fauteuil, la tête renversée sur le lit; il revait comme revent les gens qui ont l'estomac vide. Eugénie put pleurer à son aise; elle put admirer ce jeune et beau visage, marbré par la douleur, ces yeux gonflés par les larmes, et qui tout endormis semblaient encore verser des pleurs. Charles devina sympathiquement la présence d'Eugénie, il ouvrit les yeux, et la vit attendrie.

--Pardonnez-moi, ma cousine, dit-il, ne sachant évidemment ni l'heure qu'il était ni le lieu où il se trouvait.

--Il y a des cœurs qui vous entendent ici, mon cousin, et nous avons cru que vous aviez besoin de quelque chose. Vous devriez vous coucher, vous vous fatiguez en restant ainsi.

--Cela est vrai.

--He! bien, adieu.

Elle se sauva, honteuse et heureuse d'être venue. L'innocence ose seule de telles hardiesses. Instruite, la Vertu calcule aussi bien que le Vice. Eugénie, qui, près de son cousin, n'avait pas tremblé, put à peine se tenir sur ses jambes quand elle fut dans sa chambre. Son ignorance de la vie avait cessé tout à coup, elle raisonna, se fit mille reproches. Quelle idée va-t-il prendre de moi? Il croira que je l'aime. C'était précisément ce qu'elle désirait le plus de lui voir croire. L'amour franc à sa prescience et sait que l'amour excite l'amour. Quel événement pour cette jeune fille solitaire, d'être ainsi entrée furtivement chez un jeune homme! N'y a-t-il pas des pensées, des actions qui, en amour, équivalent, pour certaines âmes, à de saintes fiançailles! Une heure après, elle entra chez sa mère, et l'habilla suivant son habitude. Puis

elles vinrent s'asseoir a leurs places devant la fenetre et attendirent Grandet avec cette anxiété qui glace le coeur ou l'échauffe, le serre ou le dilate suivant les caracteres, alors que l'on redoute une scene, une punition; sentiment d'ailleurs si naturel, que les animaux domestiques l'éprouvent au point de crier pour le faible mal d'une correction, eux qui se taisent quand ils se blessent par inadvertance. Le bonhomme descendit, mais il parla d'un air distrait a sa femme, embrassa Eugénie, et se mit a table sans paraitre penser a ses menaces de la veille.

--Que devient mon neveu? l'enfant n'est pas genant.

--Monsieur, il dort, repondit Nanon.

--Tant mieux, il n'a pas besoin de bougie, dit Grandet d'un ton goguenard.

Cette clemence insolite, cette amere gaiete frapperent madame Grandet qui regarda son mari fort attentivement. Le bonhomme ... Ici peut-etre est-il convenable de faire observer qu'en Touraine, en Anjou, en Poitou, dans la Bretagne, le mot bonhomme, deja souvent employe pour designer Grandet, est decerne aux hommes les plus cruels comme aux plus bonasses, aussitot qu'ils sont arrives a un certain age. Ce titre ne prejuge rien sur la mansuetude individuelle. Le bonhomme, donc, prit son chapeau, ses gants, et dit:

--Je vais muser sur la place pour rencontrer nos Cruchot.

--Eugénie, ton pere a decidement quelque chose.

En effet, peu dormeur, Grandet employait la moitie de ses nuits aux calculs preliminaires qui donnaient a ses vues, a ses observations, a ses plans, leur etonnante justesse et leur assuraient cette constante reussite de laquelle s'emeveillaient les Saumurois. Tout pouvoir humain est un compose de patience et de temps. Les gens puissants veulent et veillent. La vie de l'avare est un constant exercice de la puissance humaine mise au service de la personnalite. Il ne s'appuie que sur deux sentiments: l'amour-propre et l'interet; mais l'interet etant en quelque sorte l'amour-propre solide et bien entendu, l'attestation continue d'une superiorite reelle, l'amour-propre et l'interet sont deux parties d'un meme tout, l'egoisme. De la vient peut-etre la prodigieuse curiosite qu'excitent les avarés habilement mis en scene. Chacun tient par un fil a ces personnages qui s'attaquent a tous les sentiments humains, en les resumant tous. Ou est l'homme sans desir, et quel desir social se resoudra sans argent? Grandet avait bien reellement quelque chose, suivant l'expression de sa femme. Il se rencontrait en lui, comme chez tous les avarés, un persistant besoin de jouer une partie avec les autres hommes, de leur gagner legalement leurs ecus. Imposer autrui, n'est-ce pas faire acte de pouvoir, se donner perpetuellement le droit de mepriser ceux qui, trop faibles, se laissent ici-bas devorer? Oh! qui a bien compris l'agneau paisiblement couche aux pieds de Dieu, le plus touchant embleme de toutes les victimes terrestres, celui de leur avenir, enfin la Souffrance et la Faiblesse glorifiees? Cet agneau, l'avare le laisse s'engraisser, il le parque, le tue, le cuit, le mange et le meprise. La pature des avarés se compose d'argent et de dedain. Pendant la nuit, les idees du bonhomme avaient pris un autre cours: de la, sa clemence. Il avait ourdi une trame pour se moquer des Parisiens, pour les tordre, les rouler, les petrir, les faire aller, venir, suer, esperer, palir; pour s'amuser d'eux, lui, ancien tonnelier au fond de sa salle grise, en montant l'escalier vermoulu de sa maison de Saumur. Son neveu l'avait occupe. Il voulait sauver l'honneur de son frere mort sans qu'il en coutat un sou ni a son neveu ni a lui. Ses fonds allaient etre places pour trois ans, il n'avait plus qu'a gerer ses biens, il fallait donc un aliment a son activite malicieuse et il l'avait trouve dans la faillite de son frere. Ne se sentant rien entre les pattes a pressurer, il voulait concasser les Parisiens au profit de Charles, et

se montrer excellent frere a bon marche. L'honneur de la famille entrait pour si peu de chose dans son projet, que sa bonne volonte doit etre comparee au besoin qu'eprouvent les joueurs de voir bien jouer une partie dans laquelle ils n'ont pas d'enjeu. Et les Cruchot lui etaient necessaires, et il ne voulait pas les aller chercher, et il avait decide de les faire arriver chez lui, et d'y commencer ce soir meme la comedie dont le plan venait d'etre concu, afin d'etre le lendemain, sans qu'il lui en coutat un denier, l'objet de l'admiration de sa ville. *Promesses d'avare, serments d'amour* En l'absence de son pere, Eugenie eut le bonheur de pouvoir s'occuper ouvertement de son bien-aime cousin, d'epancher sur lui sans crainte les tresors de sa pitie, l'une des sublimes superiorites de la femme, la seule qu'elle veuille faire sentir, la seule qu'elle pardonne a l'homme de lui laisser prendre sur lui. Trois ou quatre fois, Eugenie alla ecouter la respiration de son cousin; savoir s'il dormait, s'il se reveillait; puis, quand il se leva, la creme, le cafe, les oeufs, les fruits, les assiettes, le verre, tout ce qui faisait partie du dejeuner, fut pour elle l'objet de quelque soin. Elle grimpa lestement dans le vieil escalier pour ecouter le bruit que faisait son cousin. S'habillait-il? pleurait-il encore? Elle vint jusqu'a la porte.

--Mon cousin?

--Ma cousine.

--Voulez-vous dejeuner dans la salle ou dans votre chambre?

--Ou vous voudrez.

--Comment vous trouvez-vous?

--Ma chere cousine, j'ai honte d'avoir faim.

Cette conversation a travers la porte etait pour Eugenie tout un episode de roman.

--Eh! bien, nous vous apporterons a dejeuner dans votre chambre, afin de ne pas contrarier mon pere. Elle descendit dans la cuisine avec la legerete d'un oiseau.

--Nanon, va donc faire sa chambre.

Cet escalier si souvent monte, descendu, ou retentissait le moindre bruit, semblait a Eugenie avoir perdu son caractere de vetuste; elle le voyait lumineux, il parlait, il etait jeune comme elle, jeune comme son amour auquel il servait. Enfin sa mere, sa bonne et indulgente mere, voulut bien se preter aux fantaisies de son amour, et lorsque la chambre de Charles fut faite, elles allerent toutes deux tenir compagnie au malheureux: la charite chretienne n'ordonnait-elle pas de le consoler? Ces deux femmes puiserent dans la religion bon nombre de petits sophismes pour se justifier leurs deportements. Charles Grandet se vit donc l'objet des soins les plus affectueux et les plus tendres. Son coeur endolori sentit vivement la douceur de cette amitie veloutee, de cette exquise sympathie, que ces deux ames toujours contraintes surent deployer en se trouvant libres un moment dans la region des souffrances, leur sphere naturelle. Autorisee par la parente, Eugenie se mit a ranger le linge, les objets de toilette que son cousin avait apportees, et put s'emeveiller a son aise de chaque luxueuse babiole, des colifichets d'argent, d'or travaille qui lui tombaient sous la main, et qu'elle tenait longtemps sous pretexte de les examiner. Charles ne vit pas sans un attendrissement profond l'interet genereux que lui portaient sa tante et sa cousine; il connaissait assez la societe de Paris pour savoir que dans sa position il n'y eut trouve que des coeurs indifferents ou froids. Eugenie lui apparut dans toute la splendeur de sa beaute speciale.

Il admira des lors l'innocence de ces moeurs dont il se moquait la veille. Aussi, quand Eugenie prit des mains de Nanon le bol de faïence plein de café à la crème pour le lui servir avec toute l'ingénuité du sentiment, et en lui jetant un bon regard, ses yeux se mouillerent-ils de larmes, il lui prit la main et la baisa.

--He! bien, qu'avez-vous encore? demanda-t-elle.

--C'est des larmes de reconnaissance, répondit-il. Eugenie se tourna brusquement vers la cheminée pour prendre les flambeaux.

--Nanon, tenez, emportez, dit-elle.

Quand elle regarda son cousin, elle était bien rouge encore, mais au moins ses regards purent mentir et ne pas peindre la joie excessive qui lui inondait le cœur; mais leurs yeux exprimèrent un même sentiment, comme leurs âmes se fondirent dans une même pensée: l'avenir était à eux. Cette douce émotion fut d'autant plus délicieuse pour Charles au milieu de son immense chagrin, qu'elle était moins attendue. Un coup de marteau rappela les deux femmes à leurs places. Par bonheur, elles purent redescendre assez rapidement l'escalier pour se trouver à l'ouvrage quand Grandet entra; s'il les eut rencontrées sous la voûte, il n'en aurait pas fallu davantage pour exciter ses soupçons. Après le déjeuner, que le bonhomme fit sur le pouce, le garde, auquel l'indemnité promise n'avait pas encore été donnée, arriva de Froidfond, d'où il apportait un lièvre, des perdreaux tués dans le parc, des anguilles et deux brochets dus par les meuniers.

--Eh! eh! ce pauvre Cornoiller, il vient comme marée en carême. Est-ce bon à manger, ça?

--Oui, mon cher généreux monsieur, c'est tué depuis deux jours.

--Allons, Nanon, haut le pied, dit le bonhomme. Prends-moi cela, ce sera pour le dîner, je régale deux Cruchot.

Nanon ouvrit des yeux bêtes et regarda tout le monde.

--Eh! bien, dit-elle, où que je trouverai du lard et des épices?

--Ma femme, dit Grandet, donne six francs à Nanon, et fais-moi souvenir d'aller à la cave chercher du bon vin.

--Eh! bien, donc, monsieur Grandet, reprit le garde qui avait préparé sa harangue afin de faire décider la question de ses appointements, monsieur Grandet ...

--Ta, ta, ta, ta, dit Grandet, je sais ce que tu veux dire, tu es un bon diable, nous verrons cela demain, je suis trop pressé aujourd'hui.

--Ma femme, donne-lui cent sous, dit-il à madame Grandet.

Il decampa. La pauvre femme fut trop heureuse d'acheter la paix pour onze francs. Elle savait que Grandet se taisait pendant quinze jours, après avoir ainsi repris, pièce à pièce, l'argent qu'il lui donnait.

--Tiens, Cornoiller, dit-elle en lui glissant dix francs dans la main, quelque jour nous reconnaitrons tes services.

Cornoiller n'eut rien à dire. Il partit.

--Madame, dit Nanon, qui avait mis sa coiffe noire et pris son panier, je n'ai besoin que de trois francs, gardez le reste. Allez, ça ira tout de même.

--Fais un bon diner, Nanon, mon cousin descendra, dit Eugenie.

--Decidement, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire, dit madame Grandet. Voici la troisieme fois que, depuis notre mariage, ton pere donne a diner.

Vers quatre heures, au moment ou Eugenie et sa mere avaient fini de mettre un couvert pour six personnes, et ou le maitre du logis avait monte quelques bouteilles de ces vins exquis que conservent les provinciaux avec amour, Charles vint dans la salle. Le jeune homme etait pale. Ses gestes, sa contenance, ses regards et le son de sa voix eurent une tristesse pleine de grace. Il ne jouait pas la douleur, il souffrait veritablement, et le voile etendu sur ses traits par la peine lui donnait cet air interessant qui plait tant aux femmes. Eugenie l'en aima bien davantage. Peut-etre aussi le malheur l'avait-il rapproche d'elle. Charles n'etait plus ce riche et beau jeune homme place dans une sphere inabordable pour elle; mais un parent plonge dans une effroyable misere. La misere enfante l'egalite. La femme a cela de commun avec l'ange que les etres souffrants lui appartiennent. Charles et Eugenie s'entendirent et se parlerent des yeux seulement; car le pauvre dandy dechu, l'orphelin se mit dans un coin, s'y tint muet, calme et fier; mais, de moment en moment, le regard doux et caressant de sa cousine venait luire sur lui, le contraignait a quitter ses tristes pensees, a s'elancer avec elle dans les champs de l'Esperance et de l'Avenir ou elle aimait a s'engager avec lui. En ce moment, la ville de Saumur etait plus emue du diner offert par Grandet aux Cruchot qu'elle ne l'avait ete la veille par la vente de sa recolte qui constituait un crime de haute trahison envers le vignoble. Si le politique vigneron eut donne son diner dans la meme pensee qui coula la queue au chien d'Alcibiade, il aurait ete peut-etre un grand homme; mais trop superieur a une ville de laquelle il se jouait sans cesse, il ne faisait aucun cas de Saumur. Les des Grassins apprirent bientot la mort violente et la faillite probable du pere de Charles, ils resolurent d'aller des le soir meme chez leur client afin de prendre part a son malheur et lui donner des signes d'amitie, tout en s'informant des motifs qui pouvaient l'avoir determine a inviter, en semblable occurrence, les Cruchot a diner. A cinq heures precises, le president G. de Bonfons et son oncle le notaire arriverent endimanches jusqu'aux dents. Les convives se mirent a table et commencerent par manger notablement bien. Grandet etait grave, Charles silencieux, Eugenie muette, madame Grandet ne parla pas plus que de coutume, en sorte que ce diner fut un veritable repas de condoleance. Quand on se leva de table, Charles dit a sa tante et a son oncle:

--Permettez-moi de me retirer. Je suis oblige de m'occuper d'une longue et triste correspondance.

--Faites, mon neveu.

Lorsque apres son depart le bonhomme put presumer que Charles ne pouvait rien entendre, et devait etre plonge dans ses ecritures, il regarda sournoisement sa femme.

--Madame Grandet, ce que nous avons a dire serait du latin pour vous, il est sept heures et demie, vous devriez allez vous serrer dans votre portefeuille. Bonne nuit, ma fille.

Il embrassa Eugenie, et les deux femmes sortirent. La commença la scene ou le pere Grandet, plus qu'en aucun autre moment de sa vie, employa l'adresse qu'il avait acquise dans le commerce des hommes, et qui lui valait souvent, de la part de ceux dont il mordait un peu trop rudement la peau, le surnom de _vieux chien_. Si le maire de Saumur eut porte son ambition plus haut, si d'heureuses circonstances, en le faisant arriver vers les spheres superieures de la Societe, l'eussent envoye dans les congres ou se traitaient les affaires des nations, et qu'il s'y fut servi du genie dont l'avait dote son interet personnel, nul doute qu'il

n'y eut été glorieusement utile à la France. Néanmoins, peut-être aussi serait-il également probable que, sorti de Saumur, le bonhomme n'aurait fait qu'une pauvre figure. Peut-être en est-il des esprits comme de certains animaux, qui n'engendrent plus transplantés hors des climats où ils naissent.

--Mon ... on ... on ... on ... sieur le pre ... pre ... pre ... president, vouououous di ... di ... di ... disiiiiieez que la faaaaillite ...

Le bredouillement affecte depuis si longtemps par le bonhomme et qui passait pour naturel, aussi bien que la surdité dont il se plaignait par les temps de pluie, devint, en cette conjoncture, si fatigant pour les deux Cruchot, qu'en écoutant le vigneron ils grimacaient à leur insu, en faisant des efforts comme s'ils voulaient achever les mots dans lesquels il s'empêtrait à plaisir. Ici, peut-être, devient-il nécessaire de donner l'histoire du begayement et de la surdité de Grandet. Personne, dans l'Anjou, n'entendait mieux et ne pouvait prononcer plus nettement le français angevin que le ruse vigneron. Jadis, malgré toute sa finesse, il avait été dupe par un Israélite qui, dans la discussion, appliquait sa main à son oreille en guise de cornet, sous prétexte de mieux entendre, et baragouinait si bien en cherchant ses mots, que Grandet, victime de son humanité, se crut obligé de suggérer à ce malin Juif les mots et les idées que paraissait chercher le Juif, d'achever lui-même les raisonnements dudit Juif, de parler comme devait parler le damné Juif, d'être enfin le Juif et non Grandet. Le tonnelier sortit de ce combat bizarre, ayant conclu le seul marché dont il ait eu à se plaindre pendant le cours de sa vie commerciale. Mais s'il y perdit pécuniairement parlant, il y gagna moralement une bonne leçon, et, plus tard, il en recueillit les fruits. Aussi le bonhomme finit-il par benir le Juif qui lui avait appris l'art d'impatiser son adversaire commercial; et, en l'occupant à exprimer sa pensée, de lui faire constamment perdre de vue la sienne. Or, aucune affaire n'exigea, plus que celle dont il s'agissait, l'emploi de la surdité, du bredouillement, et des ambages incompréhensibles dans lesquels Grandet enveloppait ses idées. D'abord, il ne voulait pas endosser la responsabilité de ses idées; puis, il voulait rester maître de sa parole, et laisser en doute ses véritables intentions.

--Monsieur de Bon ... Bon ... Bonfons ... Pour la seconde fois, depuis trois ans, Grandet nommait Cruchot neveu monsieur de Bonfons. Le président put se croire choisi pour gendre par l'artificieux bonhomme.

--Vouououous di ... di ... di ... disiez donc que les faiiiiillites peu ... peu ... peu ... peuvent, dandans ce ... ertains cas, être empe ... pe ... pe ... chees pa ... par ...

--Par les tribunaux de commerce eux-mêmes. Cela se voit tous les jours, dit monsieur C. de Bonfons enfourchant l'idée du père Grandet ou croyant la deviner et voulant affectueusement la lui expliquer. Écoutez?

--J'écoucoute, répondit humblement le bonhomme en prenant la malicieuse contenance d'un enfant qui rit intérieurement de son professeur tout en paraissant lui prêter la plus grande attention.

--Quand un homme considérable et considère, comme l'était, par exemple, défunt monsieur votre frère à Paris ...

--Mon ... on frère, oui.

--Est menacé d'une déconfiture ...

--Caaaa s'appelle de, de, déconfiture?

--Oui. Que sa faillite devient imminente, le tribunal de commerce, dont il est justiciable (suivez bien), à la faculté, par un jugement, de

nommer, a sa maison de commerce, des liquidateurs. Liquidier n'est pas faire faillite, comprenez-vous? En faisant faillite, un homme est deshonoré; mais en liquidant, il reste honnête homme.

--C'est bien dit, dit, différent, si ça ne cou, ou, ou, ou, oute pas, pas, pas plus cher, dit Grandet.

--Mais une liquidation peut encore se faire, même sans le secours du tribunal de commerce. Car, dit le président en humant sa prise de tabac, comment se déclare une faillite?

--Oui, je n'y ai jamais pensé, pensé, pense, répondit Grandet.

--Premièrement, reprit le magistrat, par le dépôt du bilan au greffe du tribunal, que fait le négociant lui-même, ou son fondé de pouvoirs, dûment enregistré. Deuxièmement, à la requête des créanciers. Or, si le négociant ne dépose pas de bilan, si aucun créancier ne requiert du tribunal un jugement qui déclare le susdit négociant en faillite, qu'arriverait-il?

--Oui, i, i, voy, voy ... ons.

--Alors la famille du défédé, ses représentants, son hoirie; ou le négociant, s'il n'est pas mort; ou ses amis, s'il est caché, liquident. Peut-être voulez-vous liquider les affaires de votre frère? demanda le président.

--Ah! Grandet, s'écria le notaire, ce serait bien. Il y a de l'honneur au fond de nos provinces. Si vous saviez votre nom, car c'est votre nom, vous seriez un homme ...

--Sublime, dit le président en interrompant son oncle.

--Certainement, répliqua le vieux vigneron mon, mon frère, frère se no, no, ne nommait Grandet toi ... Out comme moi. Ce, ce, c'est, c'est sur et certain. Je, je, je ne ne dis pas non. Et, et, et, cette li, li, li, liquidation pour, pour, pourrait dans tous les cas, être bientôt tous les rapports très avantageuse aux intérêts de mon neveu, que j'ai, j'ai, j'aime. Mais faut voir. Je ne connais pas les malins de Paris. Je ... suis à Sau, au, aumour, moi, voyez-vous! Mes provisions! mes foesses, et, en, enfin j'ai mes affaires. Je n'ai jamais fait de bi, bi, billets. Qu'est-ce qu'un billet? J'en, j'en, j'en ai beau, beaucoup reçu, je n'en ai jamais si, si, signe ... C, a, ça se touche, ça s'essuie. Voilà tout ce que, que je sais. J'ai en, en, en, entendu dit, dit, dire qu'ooooon pour, ou, ouvrait rachecheter les bi, bi, bi ...

--Oui, dit le président. L'on peut acquérir les billets sur la place, moyennant tant pour cent. Comprenez-vous?

Grandet se fit un comble de sa main, l'appliqua sur son oreille, et le président lui répéta sa phrase.

--Mais, répondit le vigneron, il y a donc à boire et à manger dans tout cela. Je, je, je ne sais rien, à mon âge, de toutes ces choses-là. Je dois, dois rester ici, ici pour veiller au grain. Le grain, s'ama, masse, et c'est avec le grain qu'on paie, paye. Avant, tout, faut, ve, ve, veiller aux, aux récoltes. J'ai des affaires ma, ma, majeures à Froidfond et des intéressantes. Je ne puis pas, a, abandonner ma, ma, maison pour des em, em, embarras de gens de tous les diables, ou je ne comprends rien. Vous dites que, que je devrais, pour li, li, li, liquider, pour arrêter la déclaration de faillite, être à Paris. On ne peut pas se trouver, ouvrir à la fois en, en, en deux endroits, à moins d'être petit oiseau ... Et ...

--Et, je vous entends, s'ecria le notaire. Eh! bien, mon vieil, ami, vous avez des amis, de vieux amis, capables de devouement pour vous.

--Allons donc, pensait en lui-meme le vigneron, decidez-vous donc!

--Et si quelqu'un partait pour Paris, y cherchait le plus fort creancier de votre frere Guillaume, lui disait ...

--Mi, min, minute, ici, reprit le bonhomme, lui disait. Quoi? Quelque, que cho, chooo, chose ce, ce, comme ca:

--Monsieur Grandet de Saumur pa, pa, par ci, monsieur Grandet, det, det de Saumur par la. Il aime son frere, il aime son ne, ne, neveu. Grandet est un bon pa, pa, parent, et il a de tres bonnes intentions. Il a bien vendu sa re, re, recolte. Ne declarez pas la fa, fa, fa, fa, faillite, aassemblez-vous, no, no, nommez des li, li, liquidateurs. Aalors Grandet ve, ee, erra. Voous au, au, aurez ez bien davantage en liquidant qu'en lai, lai, laissant les gens de justice y mettre le ne, ne, nez ... Hein! pas vrai?

--Juste! dit le president.

--Parce que, voyez-vous, monsieur de Bon, Bon, Bon, fons, faut voir, avant de se de, decider. Qui ne, ne, ne, peut, ne, ne peut. En toute af, af, affaire oonenerieuse, pour ne pas se ru, ru, rui, ruiner, il faut connaitre les ressources et les charges. Hein! pas vrai?

--Certainement, dit le president. Je suis d'avis, moi, qu'en quelques mois de temps l'on pourra racheter les creances pour une somme de, et payer integralement par arrangement. Ha! ha! l'on mene les chiens bien loin en leur montrant un morceau de lard. Quand il n'y a pas eu de declaration de faillite et que vous tenez les titres de creances, vous devenez blanc comme neige.

--Comme ne, ne, neige, repeta Grandet en refaisant un cornet de sa main. Je ne comprends pas la ne, ne, neige.

--Mais, cria le president, eoutez-moi donc, alors.

--J'e, j'e, j'ecoute.

--Un effet est une marchandise qui peut avoir sa hausse et sa baisse. Ceci est une deduction du principe de Jeremie Bentham sur l'usure. Ce publiciste a prouve que le prejugé qui frappait de reprobation les usuriers etait une sottise.

--Ouais! fit le bonhomme.

--Attendu qu'en principe, selon Bentham, l'argent est une marchandise, et que ce qui represente l'argent devient egalement marchandise, reprit le president; attendu qu'il est notoire que, soumise aux variations habituelles qui regissent les choses commerciales, la marchandise-billet, portant telle ou telle signature, comme tel ou tel article, abonde ou manque sur la place, qu'elle est chere ou tombe a rien, le tribunal ordonne ... (tiens! que je suis bete, pardon), je suis d'avis que vous pourrez racheter votre frere pour vingt-cinq du cent.

--Vooous le no, no, no, nommez Je, Je, Je, Jeremie Ben ...

--Bentham, un Anglais.

--Ce Jeremie-la nous fera eviter bien des lamentations dans les affaires, dit le notaire en riant.

--Ces Anglais ont que, que, quelquefois du bon, bon sens, dit Grandet. Ainsi, se, se, se, selon Ben, Ben, Ben, Bentham, si les effets de mon frere ... va, va, va, va, valent ... ne valent pas. Si. Je, je, je, dis bien, n'est-ce pas? Cela me paraît clair ... Les creanciers seraient ... Non, ne seraient pas. Je m'een, entends.

--Laissez-moi vous expliquer tout ceci, dit le president. En Droit, si vous possédez les titres de toutes les creances dues par la maison Grandet, votre frere ou ses hoirs ne doivent rien a personne. Bien.

--Bien, repeta le bonhomme.

--En equite, si les effets de votre frere se negocient (negocient, entendez-vous bien ce terme?) sur la place a tant pour cent de perte; si l'un de vos amis a passe par la; s'il les a rachetes, les creanciers n'ayant ete contraints par aucune violence a les donner, la succession de feu Grandet de Paris se trouve loyalement quitte.

--C'est vrai, les a, a, a, affaires sont les affaires, dit le tonnelier. Cela pooooose ... Mais, neanmoins, vous comprenez, ne, ne, ne, nez, que c'est di, di, di, difficile ... Je, je, je n'ai pas d'aaargent, ni, ni, ni le temps, ni le temps, ni ...

--Oui, vous ne pouvez pas vous deranger. He! bien, je vous offre d'aller a Paris (vous me tiendriez compte du voyage, c'est une misere). J'y vois les creanciers, je leur parle, j'atermoie, et tout s'arrange avec un supplement de payement que vous ajoutez aux valeurs de la liquidation, afin de rentrer dans les titres de creances.

--Mais nooonous verrons cela, je ne, ne, ne peux pas, je, je, je ne veux pas m'en, en, en, engager sans, sans, que ... Qui, qui, qui, ne, ne peut, ne peut. Vooooous comprenez?

--Cela est juste.

--J'ai la tete ca, ca, cassee de ce que, que voous, vous m'a, a, a, avez de, de, declique la. Voila la, la, premiere fois de ma vie que je, je suis foorce de son, songer a de ...

--Oui, vous n'etes pas jurisconsulte.

--Je, je suis un pau, pau, pauvre vigneron, et ne sais rien de ce que vou, vou, vous venez de dire; il fau, fau, faut que j'e, j'e, j'etudie ccca.

--He! bien, reprit le president en se posant comme pour resumer la discussion.

--Mon neveu?... fit le notaire d'un ton de reproche en l'interrompant.

--He! bien, mon oncle, repondit le president.

--Laisse donc monsieur Grandet t'expliquer ses intentions. Il s'agit en ce moment d'un mandat important. Notre cher ami doit le definir congrum ...

Un coup de marteau qui annonca l'arrivee de la famille des Grassins, leur entree et leurs salutations empecherent Cruchot d'achever sa phrase. Le notaire fut content de cette interruption; deja Grandet le regardait de travers, et sa loupe indiquait un orage interieur; mais d'abord le prudent notaire ne trouvait pas convenable a un president de tribunal de premiere instance d'aller a Paris pour y faire capituler des creanciers et y preter les mains a un tripotage qui froissait les lois de la stricte probite; puis, n'ayant pas encore entendu le pere Grandet exprimant la moindre velleite de payer quoi que ce fut, il tremblait instinctivement de voir son neveu engage dans cette affaire. Il profita

donc du moment où les des Grassins entraient pour prendre le président par le bras et l'attirer dans l'embrasure de la fenêtre.

--Tu t'es bien suffisamment montré mon neveu; mais assez de dévouement comme ça. L'envie d'avoir la fille t'aveugle. Diable! il n'y faut pas aller comme une corneille qui abat des noix. Laisse-moi maintenant conduire la barque, aide seulement à la manoeuvre. Est-ce bien ton rôle de compromettre ta dignité de magistrat dans une pareille ...

Il n'acheva pas; il entendait monsieur des Grassins disant au vieux tonnelier en lui tendant la main:

--Grandet nous avons appris l'affreux malheur arrivé dans votre famille, le désastre de la maison Guillaume Grandet et la mort de votre frère; nous venons vous exprimer toute la part que nous prenons à ce triste événement.

--Il n'y a d'autre malheur, dit le notaire en interrompant le banquier, que la mort de monsieur Grandet junior. Encore ne se serait-il pas tué s'il avait eu l'idée d'appeler son frère à son secours. Notre vieil ami qui a de l'honneur jusqu'au bout des ongles compte liquider les dettes de la maison Grandet de Paris. Mon neveu le président pour lui éviter les tracasseries d'une affaire tout judiciaire lui offre de partir sur-le-champ pour Paris afin de transiger avec les créanciers et les satisfaire convenablement.

Ces paroles confirmées par l'attitude du vigneron qui se caressait le menton surpris étrangement les trois des Grassins qui pendant le chemin avaient médité tout à loisir de l'avarice de Grandet en l'accusant presque d'un fratricide.

--Ah! je le savais bien s'écria le banquier en regardant sa femme. Que je disais-je en route, madame des Grassins? Grandet a de l'honneur jusqu'au bout des cheveux, et ne souffrira pas que son nom reçoive la plus légère atteinte! L'argent sans l'honneur est une maladie. Il y a de l'honneur dans nos provinces! Cela est bien, très bien Grandet. Je suis un vieux militaire, je ne sais pas déguiser ma pensée; je la dis rudement: cela est, mille tonnerres! sublime.

--Aalors il le su ... su ... sub ... sublime est bi ... bi ... bien cher, répondit le bonhomme pendant que le banquier lui secouait chaleureusement la main.

--Mais ceci, mon brave Grandet, n'en déplaise à monsieur le président, repris des Grassins, est une affaire purement commerciale, et veut un négociant consommé. Ne faut-il pas se connaître aux comptes de retour, débours, calculs d'intérêts? Je dois aller à Paris pour mes affaires, et je pourrais alors me charger de ...

--Nous verrions donc à ta ... ta ... tâcher de nous aaaarranger toi ... tous deux dans les po ... po ... po ... possibilités relatives et sans m'en ... m'en ... m'engager à quelque chose que je ... je ... je ne vooooou ...oudrais pas faire, dit Grandet en begayant. Parce que, voyez-vous, monsieur le président me demandait naturellement les frais du voyage.

Le bonhomme ne bredouilla plus ces derniers mots.

--Eh! dit madame des Grassins, mais c'est un plaisir que d'être à Paris. Je payerais volontiers pour y aller, moi.

Et elle fit un signe à son mari comme pour l'encourager à souffler cette commission à leurs adversaires coûte que coûte; puis elle regarda fort ironiquement les deux Cruchoy, qui prirent une mine piteuse. Grandet saisit alors le banquier par un des boutons de son habit et l'attira

dans un coin.

--J'aurais bien plus de confiance en vous que dans le president, lui dit-il. Puis il y a des anguilles sous roche, ajouta-t-il en remuant sa loupe. Je veux me mettre dans la rente; j'ai quelques milliers de francs de rente a faire acheter, et je ne veux placer qu'a quatre-vingts francs. Cette mecanique baisse, dit-on, a la fin des mois. Vous vous connaissez a ca, pas vrai?

--Pardieu! Eh! bien, j'aurais donc quelques mille livres de rente a lever pour vous?

--Pas grand'chose pour commencer. _Motus_! Je veux jouer ce jeu-la sans qu'on n'en sache rien. Vous me concluriez un marche pour la fin du mois; mais n'en dites rien aux Cruchot, ca les taquinerait. Puisque vous allez a Paris, nous y verrons en meme temps, pour mon pauvre neveu, de quelle couleur sont les atouts.

--Voila qui est entendu. Je partirai demain en poste, dit a haute voix des Grassins, et je viendrai prendre vos dernieres instructions a ... a quelle heure?

--A cinq heures, avant le diner, dit le vigneron en se frottant les mains.

Les deux partis resterent encore quelques instants en presence.

Des Grassins dit apres une pause en frappant sur l'epaule de Grandet:

--Il fait bon avoir de bons parents comme ca ...

--Oui, oui, sans que ca paraisse, repondit Grandet, je suis un bon pa ... parent. J'aimais mon frere, et je le prouverai bien si si ca ne ne coute pas ...

--Nous allons vous quitter, Grandet, lui dit le banquier en l'interrompant heureusement avant qu'il n'achevat sa phrase. Si j'avance mon depart, il faut mettre en ordre quelques affaires.

--Bien, bien. Moi-meme, raa ... apport a ce que vovous savez je je vais me rereretirer dans ma cham ... ambre des dedeliberations, comme dit le president Cruchot.

--Peste! je ne suis plus monsieur de Bonfons, pensa tristement le magistrat dont la figure prit l'expression de celle d'un juge ennuye par une plaidoirie.

Les chefs des deux familles rivales s'en allerent ensemble. Ni les uns ni les autres ne songeaient plus a la trahison dont s'etait rendu coupable Grandet le matin envers le pays vignoble, et se sonderent mutuellement, mais en vain, pour connaitre ce qu'ils pensaient sur les intentions reelles du bonhomme en cette nouvelle affaire.

--Venez-vous chez madame Dorsonval avec nous? dit des Grassins au notaire.

--Nous irons plus tard, repondit le president. Si mon oncle le permet, j'ai promis a mademoiselle de Gribeaucourt de lui dire un petit bonsoir, et nous nous y rendrons d'abord.

--Au revoir donc, messieurs, dit madame des Grassins. Et, quand les des Grassins furent a quelques pas des deux Cruchot, Adolphe dit a son pere:

--Ils fument joliment, hein?

--Tais-toi donc, mon fils, lui repliqua sa mere, ils peuvent encore nous entendre. D'ailleurs ce que tu dis n'est pas de bon gout et sent l'Ecole de Droit.

--Eh! bien, mon oncle, s'ecria le magistrat quand il vit les des Grassins eloignes, j'ai commence par etre le president de Bonfons, et j'ai fini par etre tout simplement un Cruchoy.

--J'ai bien vu que ca te contrariait; mais le vent etait aux des Grassins. Es-tu bete, avec tout ton esprit?... Laisse-les s'embarquer sur un _nous verrons_ du pere Grandet, et tiens-toi tranquille, mon petit: Eugenie n'en sera pas moins ta femme.

En quelques instants la nouvelle de la magnanime resolution de Grandet se repandit dans trois maisons a la fois, et il ne fut plus question dans toute la ville que de ce devouement fraternel. Chacun pardonnait a Grandet sa vente faite au mepris de la foi juree entre les proprietaires, en admirant son honneur, en vantant une generosite dont on ne le croyait pas capable. Il est dans le caractere francais de s'enthousiasmer, de se colerer, de se passionner pour le meteoire du moment, pour les batons flottants de l'actualite. Les etres collectifs, les peuples, seraient-ils donc sans memoire?

Quand le pere Grandet eut ferme sa porte, il appela Nanon.

--Ne lache pas le chien et ne dors pas, nous avons a travailler ensemble. A onze heures Cornoiller doit se trouver a ma porte avec le berlingot de Froidfond. Ecoute-le venir afin de l'empecher de cogner, et dis-lui d'entrer tout bellement. Les lois de police defendent le tapage nocturne. D'ailleurs le quartier n'a pas besoin de savoir que je vais me mettre en route.

Ayant dit, Grandet remonta dans son laboratoire, ou Nanon l'entendit remuant, fouillant, allant, venant, mais avec precaution. Il ne voulait evidemment reveiller ni sa femme ni sa fille, et surtout ne point exciter l'attention de son neveu, qu'il avait commence par maudire en apercevant de la lumiere dans sa chambre. Au milieu de la nuit, Eugenie, preoccupee de son cousin, crut avoir entendu la plainte d'un mourant, et pour elle ce mourant etait Charles: elle l'avait quitte si pale, si desespere! peut-etre s'etait-il tue. Soudain elle s'enveloppa d'une coiffe, espece de pelisse a capuchon, et voulut sortir. D'abord une vive lumiere qui passait par les fentes de sa porte lui donna peur du feu; puis elle se rassura bientot en entendant les pas pesants de Nanon et sa voix melee au hennissement de plusieurs chevaux.

--Mon pere enleverait-il mon cousin? se dit-elle en entr'ouvrant sa porte avec assez de precaution pour l'empecher de crier, mais de maniere a voir ce qui se passait dans le corridor.

Tout a coup son oeil rencontra celui de son pere, dont le regard, quelque vague et insouciant qu'il fut, la glaca de terreur. Le bonhomme et Nanon etaient accouples par un gros gourdin dont chaque bout reposait sur leur epaule droite et soutenait un cable auquel etait attache un barillet semblable a ceux que le pere Grandet s'amusait a faire dans son fournil a ses moments perdus.

--Sainte Vierge! monsieur, ca pese-t-il?... dit a voix basse la Nanon.

--Quel malheur que ce ne soit que des gros sous! repondit le bonhomme. Prends garde de heurter le chandelier.

Cette scene etait eclairee par une seule chandelle placee entre deux barreaux de la rampe.

--Cornoiller, dit Grandet a son garde _in partibus_, as-tu pris tes

pistolets?

--Non, monsieur. Parde! quoi qu'il y a donc a craindre pour vos gros sous?...

--Oh! rien, dit le pere Grandet.

--D'ailleurs nous irons vite, reprit le garde, vos fermiers ont choisi pour vous leurs meilleurs chevaux.

--Bien, bien. Tu ne leur as pas dit ou j'allais?

--Je ne le savais point.

--Bien. La voiture est solide?

--Ca, notre maitre? ha! ben, ca porterait trois mille. Qu'est-ce que ca pese donc vos mechants barils?

--Tiens, dit Nanon, je le savons bien! Y a ben pres de dix-huit cents.

--Veux-tu te taire, Nanon! Tu diras a ma femme que je suis alle a la campagne. Je serai revenu pour diner. Va bon train, Cornoiller, faut etre a Angers avant neuf heures.

La voiture partit. Nanon verrouilla la grande porte, lacha le chien, se coucha l'epaule meurtrie, et personne dans le quartier ne soupconna ni le depart de Grandet ni l'objet de son voyage. La discretion du bonhomme etait complete. Personne ne voyait jamais un sou dans cette maison pleine d'or. Apres avoir appris dans la matinee par les causeries du port que l'or avait double de prix par suite de nombreux armements entrepris a Nantes, et que des speculateurs etaient arrives a Angers pour en acheter, le vieux vigneron par un simple emprunt de chevaux fait a ses fermiers, se mit en mesure d'aller y vendre le sien et d'en rapporter en valeurs du receveur-general sur le tresor la somme necessaire a l'achat de ses rentes apres l'avoir grossie de l'agio.

--Mon pere s'en va, dit Eugenie qui du haut de l'escalier avait tout entendu. Le silence etait retabli dans la maison, et le lointain roulement de la voiture, qui cessa par degres, ne retentissait deja plus dans Saumur endormi. En ce moment, Eugenie entendit en son coeur, avant de l'ecouter par l'oreille, une plainte qui perca les cloisons, et qui venait de la chambre de son cousin. Une bande lumineuse, fine autant que le tranchant d'un sabre, passait par la fente de la porte et coupait horizontalement les balustres du vieil escalier.

--Il souffre, dit-elle en grim pant deux marches. Un second gemissement la fit arriver sur le palier de la chambre. La porte etait entr'ouverte, elle la poussa. Charles dormait la tete penchee en dehors du vieux fauteuil, sa main avait laisse tomber la plume et touchait presque a terre. La respiration saccadee que necessitait la posture du jeune homme effraya soudain Eugenie, qui entra promptement.

--Il doit etre bien fatigue, se dit-elle en regardant une dizaine de lettres cachetees, elle en lut les adresses: A messieurs Farry, Breilman et Cie, carrossiers.

--A monsieur Buisson, tailleur, etc.

--Il a sans doute arrange toutes ses affaires pour pouvoir bientot quitter la France, pensa-t-elle. Ses yeux tomberent sur deux lettres ouvertes. Ces mots qui en commencaient une: "Ma chere Annette ..."lui causerent un eblouissement. Son coeur palpita, ses pieds se clouèrent sur le carreau. Sa chere Annette, il aime, il est aime! Plus d'espoir! Que lui dit-il? Ces idees lui traverserent la tete et le coeur. Elle lisait

ces mots partout, meme sur les carreaux, en traits de flammes.

--Deja renoncer a lui! Non, je ne lirai pas cette lettre. Je dois m'en aller. Si je la lisais, cependant? Elle regarda Charles, lui prit doucement la tete, la posa sur le dos du fauteuil, et il se laissa faire comme un enfant qui, meme en dormant, connait encore sa mere et recoit, sans s'veiller, ses soins et ses baisers. Comme une mere, Eugenie releva la main pendante, et, comme une mere, elle baisa doucement les cheveux. Chere Annette! Un demon lui criait ces deux mots aux oreilles.

--Je sais que je fais peut-etre mal, mais je lirai la lettre, dit-elle. Eugenie detourna la tete, car sa noble probite gronda. Pour la premiere fois de sa vie, le bien et le mal etaient en presence dans son coeur. Jusque-la elle n'avait eu a rougir d'aucune action. La passion, la curiosite l'emporterent. A chaque phrase, son coeur se gonfla davantage, et l'ardeur piquante qui anima sa vie pendant cette lecture lui rendit encore plus friands les plaisirs du premier amour.

"Ma chere Annette, rien ne devait nous separer, si ce n'est le malheur qui m'accable et qu'aucune prudence humaine n'aurait su prevoir. Mon pere s'est tue, sa fortune et la mienne sont entierement perdues. Je suis orphelin a un age ou, par la nature de mon education, je puis passer pour un enfant; et je dois neanmoins me relever homme de l'abime ou je suis tombe. Je viens d'employer une partie de cette nuit a faire mes calculs. Si je veux quitter la France en honnete homme, et ce n'est pas un doute, je n'ai pas cent francs a moi pour aller tenter le sort aux Indes ou en Amerique. Oui, ma pauvre Anna, j'irai chercher la fortune sous les climats les plus meurtriers. Sous de tels cieux, elle est sure et prompte, m'a-t-on dit. Quant a rester a Paris, je ne saurais. Ni mon ame ni mon visage ne sont faits a supporter les affronts, la froideur, le dedain qui attendent l'homme ruine, le fils du failli! Bon Dieu! devoir deux millions?... J'y serais tue en duel dans la premiere semaine. Aussi n'y retournerai-je point. Ton amour, le plus tendre et le plus devoue qui jamais ait ennobli le coeur d'un homme, ne saurait m'y attirer. Helas! ma bien-aimee, je n'ai point assez d'argent pour aller la ou tu es, donner, recevoir un dernier baiser, un baiser ou je puiserais la force necessaire a mon entreprise. "

--Pauvre Charles, j'ai bien fait de lire! J'ai de l'or, je le lui donnerai, dit Eugenie.

Elle reprit sa lecture apres avoir essuye ses pleurs.

"Je n'avais point encore songe aux malheurs de la misere. Si j'ai les cent louis indispensables au passage, je n'aurai pas un sou pour me faire une pacotille. Mais non, je n'aurai ni cent louis ni un louis, je ne connaîtrai ce qui me restera d'argent qu'apres le reglement de mes dettes a Paris. Si je n'ai rien, j'irai tranquillement a Nantes, je m'y embarquerai simple matelot, et je commencerai la-bas comme ont commence les hommes d'energie qui, jeunes, n'avaient pas un sou, et sont revenus, riches, des Indes. Depuis ce matin, j'ai froidement envisage mon avenir. Il est plus horrible pour moi que pour tout autre, moi choye par une mere qui m'adorait, cheri par le meilleur des peres, et qui, a mon debut dans le monde, ai rencontre l'amour d'une Anna! Je n'ai connu que les fleurs de la vie: ce bonheur ne pouvait pas durer. J'ai neanmoins, ma chere Annette, plus de courage qu'il n'etait permis a un insouciant jeune homme d'en avoir, surtout a un jeune homme habitue aux cajoleries de la plus delicieuse femme de Paris, berce dans les joies de la famille, a qui tout souriait au logis, et dont les desirs etaient des loix pour un pere ... Oh! mon pere, Annette, il est mort ... Eh! bien, j'ai reflechi a ma position, j'ai reflechi a la tienne aussi. J'ai bien vieilli en vingt-quatre heures. Chere Anna, si, pour me garder pres de toi, dans Paris, tu sacrifiais toutes les jouissances de ton luxe, ta toilette, ta loge a l'Opera, nous n'arriverions pas encore au chiffre des depenses necessaires a ma vie dissipee; puis je ne saurais accepter

tant de sacrifices. Nous nous quittons donc aujourd'hui pour toujours. "

--Il la quitte, Sainte Vierge! Oh! bonheur!

Eugenie sauta de joie. Charles fit un mouvement, elle en eut froid de terreur; mais, heureusement pour elle, il ne s'éveilla pas. Elle reprit:

"Quand reviendrai-je? je ne sais. Le climat des Indes vieillit promptement un Européen, et surtout un Européen qui travaille. Mettons-nous à dix ans d'ici. Dans dix ans, ta fille aura dix-huit ans, elle sera ta compagne, ton espion. Pour toi, le monde sera bien cruel, ta fille le sera peut-être davantage. Nous avons vu des exemples de ces jugements mondains et de ces ingratitude de jeunes filles; sachons en profiter. Garde au fond de ton âme comme je le garderai moi-même le souvenir de ces quatre années de bonheur, et sois fidèle, si tu peux, à ton pauvre ami. Je ne saurais toutefois l'exiger, parce que, vois-tu, ma chère Annette, je dois me conformer à ma position, voir bourgeoisement la vie, et la chiffrer au plus vrai. Donc je dois penser au mariage, qui devient une des nécessités de ma nouvelle existence; et je t'avouerai que j'ai trouvé ici, à Saumur, chez mon oncle, une cousine dont les manières, la figure, l'esprit et le cœur te plairaient, et qui, en outre, me paraît avoir ... "

--Il devait être bien fatigué, pour avoir cessé de lui écrire, se dit Eugenie en voyant la lettre arrêtée au milieu de cette phrase.

Elle le justifiait! N'était-il pas impossible alors que cette innocente fille s'aperçut de la froideur empreinte dans cette lettre? Aux jeunes filles religieusement élevées, ignorantes et pures, tout est amour des qu'elles mettent le pied dans les régions enchantées de l'amour. Elles y marchent entourées de la céleste lumière que leur âme projette, et qui rejaille en rayons sur leur amant; elles le colorent des feux de leur propre sentiment et lui pretent leurs belles pensées. Les erreurs de la femme viennent presque toujours de sa croyance au bien, ou de sa confiance dans le vrai. Pour Eugenie, ces mots: Ma chère Annette, ma bien-aimée, lui ressonnaient au cœur comme le plus joli langage de l'amour, et lui caressaient l'âme comme, dans son enfance, les notes divines du *Venite adoremus*, redites par l'orgue, lui caressaient l'oreille. D'ailleurs, les larmes qui baignaient encore les yeux de Charles lui accusaient toutes les noblesses de cœur par lesquelles une jeune fille doit être séduite. Pouvait-elle savoir que si Charles aimait tant son père et le pleurerait si véritablement, cette tendresse venait moins de la bonté de son cœur que des bontés paternelles? Monsieur et madame Guillaume Grandet, en satisfaisant toujours les fantaisies de leur fils, en lui donnant tous les plaisirs de la fortune, l'avaient empêché de faire les horribles calculs dont sont plus ou moins coupables, à Paris, la plupart des enfants quand, en présence des jouissances parisiennes, ils forment des desirs et conçoivent des plans qu'ils voient avec chagrin incessamment ajournés et retardés par la vie de leurs parents. La prodigalité du père alla donc jusqu'à semer dans le cœur de son fils un amour filial vrai, sans arrière-pensée. Néanmoins, Charles était un enfant de Paris, habitué par les mœurs de Paris, par Annette elle-même, à tout calculer, déjà vieillard sous le masque du jeune homme. Il avait reçu l'épouvantable éducation de ce monde, où, dans une soirée, il se commet en pensées, en paroles, plus de crimes que la Justice n'en punit aux Cours d'assises, où les bons mots assassinent les plus grandes idées, où l'on ne passe pour fort qu'autant que l'on voit juste; et la, voir juste, c'est ne croire à rien, ni aux sentiments, ni aux hommes, ni même aux événements: on y fait de faux événements. Là, pour voir juste, il faut peser, chaque matin, la bourse d'un ami, savoir se mettre politiquement au-dessus de tout ce qui arrive; provisoirement, ne rien admirer, ni les œuvres d'art, ni les nobles actions, et donner pour mobile à toute chose l'intérêt personnel. Après mille folies, la grande dame, la belle Annette, forçait Charles à penser gravement; elle lui parlait de sa position future, en lui passant dans

les cheveux une main parfumée; en lui refaisant une boucle, elle lui faisait calculer la vie: elle le féminisait et le matérialisait. Double corruption, mais corruption élégante et fine, de bon goût.

--Vous êtes niais, Charles, lui disait-elle. J'aurai bien de la peine à vous apprendre le monde. Vous avez été très mal pour monsieur des Lupeaulx. Je sais bien que c'est un homme peu honorable; mais attendez qu'il soit sans pouvoir, alors vous le mépriserez à votre aise. Savez-vous ce que madame Campan nous disait?

--Mes enfants, tant qu'un homme est au Ministère, adorez-le; tombe-t-il, aidez à le traîner à la voirie. Puissant, il est une espèce de dieu; détruit, il est au-dessous de Marat dans son égout, parce qu'il vit et que Marat était mort. La vie est une suite de combinaisons, et il faut les étudier, les suivre, pour arriver à se maintenir toujours en bonne position.

Charles était un homme trop à la mode, il avait été trop constamment heureux par ses parents, trop adule par le monde pour avoir de grands sentiments. Le grain d'or que sa mère lui avait jeté au cœur s'était étendu dans la filière parisienne, il l'avait employé en superficie et devait l'user par le frottement. Mais Charles n'avait encore que vingt et un ans. À cet âge, la fraîcheur de la vie semble inséparable de la candeur de l'âme. La voix, le regard, la figure paraissent en harmonie avec les sentiments. Aussi le juge le plus dur, l'avoue le plus incrédule, l'usurier le moins facile hésitent-ils toujours à croire à la vieillesse du cœur, à la corruption des calculs, quand les yeux nagent encore dans un fluide pur, et qu'il n'y a point de rides sur le front. Charles n'avait jamais eu l'occasion d'appliquer les maximes de la morale parisienne, et jusqu'à ce jour il était beau d'inexpérience. Mais, à son insu, l'égoïsme lui avait été inoculé. Les germes de l'économie politique à l'usage du Parisien, latents en son cœur, ne devaient pas tarder à y fleurir, aussitôt que de spectateur oisif il deviendrait acteur dans le drame de la vie réelle. Presque toutes les jeunes filles s'abandonnent aux douces promesses de ces dehors; mais Eugénie eut-elle été prudente et observatrice autant que le sont certaines filles en province, aurait-elle pu se défier de son cousin, quand, chez lui, les manières, les paroles et les actions s'accordaient encore avec les inspirations du cœur? Un hasard, fatal pour elle, lui fit essuyer les dernières effusions de sensibilité vraie qui fut en ce jeune cœur, et entendre, pour ainsi dire, les derniers soupirs de la conscience. Elle laissa donc cette lettre pour elle pleine d'amour, et se mit complaisamment à contempler son cousin endormi: les fraîches illusions de la vie jouaient encore pour elle sur ce visage, elle se jura d'abord à elle-même de l'aimer toujours. Puis elle jeta les yeux sur l'autre lettre sans attacher beaucoup d'importance à cette indiscretion, et, si elle commença de la lire, ce fut pour acquiescer de nouvelles preuves des nobles qualités que, semblable à toutes les femmes, elle prêtait à celui qu'elle choisissait.

"Mon cher, Alphonse, au moment où tu liras cette lettre je n'aurai plus d'amis; mais je t'avoue qu'en doutant de ces gens du monde habitués à prodiguer ce mot, je n'ai pas douté de ton amitié. Je te charge donc d'arranger mes affaires, et compte sur toi, pour tirer un bon parti de tout ce que je possède. Tu dois maintenant connaître ma position. Je n'ai plus rien, et veux partir pour les Indes. Je viens d'écrire à toutes les personnes auxquelles je crois devoir quelque argent, et tu en trouveras ci-joint la liste aussi exacte qu'il m'est possible de la donner de mémoire. Ma bibliothèque, mes meubles, mes voitures, mes chevaux, etc., suffiront, je crois, à payer mes dettes. Je ne veux me réserver que les babioles sans valeur qui seront susceptibles de me faire un commencement de pacotille. Mon cher Alphonse, je t'envoierai d'ici, pour cette vente, une procuration régulière, en cas de contestations. Tu m'adresseras toutes mes armes. Puis tu garderas pour toi Briton. Personne ne voudrait donner le prix de cette admirable bête,

j'aime mieux te l'offrir, comme la bague d'usage que legue un mourant a son executeur testamentaire. On m'a fait une tres _comfortable_ voiture de voyage chez les Farry, Breilman et Cie, mais ils ne l'ont pas livree, obtiens d'eux qu'ils la gardent sans me demander d'indemnité; s'ils se refusaient a cet arrangement, evite tout ce qui pourrait entacher ma loyauté, dans les circonstances ou je me trouve. Je dois six louis a l'insulaire, perdus au jeu, ne manque pas de les lui ... "

--Cher cousin, dit Eugenie en laissant la lettre, et se sauvant a petits pas chez elle avec une des bougies allumees. La ce ne fut pas sans une vive emotion de plaisir qu'elle ouvrit le tiroir d'un vieux meuble en chene, l'un des plus beaux ouvrages de l'epoque nommee la _Renaissance_, et sur lequel se voyait encore, a demi effacee, la fameuse Salamandre royale. Elle y prit une grosse bourse en velours rouge a glands d'or, et bordee de cannetille usee, provenant de la succession de sa grand'mere. Puis elle pesa fort orgueilleusement cette bourse, et se plut a verifier le compte oublie de son petit pecule. Elle separa d'abord vingt portugaises encore neuves, frappees sous le regne de Jean V, en 1725, valant reellement au change cinq lisbonines ou chacune cent soixante-huit francs soixante-quatre centimes, lui disait son pere, mais dont la valeur conventionnelle etait de cent quatre-vingts francs, attendu la rarete, la beaute desdites pieces qui reluisaient comme des soleils. ITEM, cinq genovines ou pieces de cent livres de Genes, autre monnaie rare et valant quatre-vingt-sept francs au change, mais cent francs pour les amateurs d'or. Elles lui venaient du vieux monsieur La Bertelliere. ITEM, trois quadruples d'or espagnols de Philippe V, frappees en 1729, donnees par madame Gentillet, qui, en les lui offrant, lui disait toujours la meme phrase:

--Ce cher serin-la, ce petit jaunet, vaut quatre-vingt-dix-huit livres! Gardez-le bien, ma mignonne, ce sera la fleur de votre tresor. ITEM, ce que son pere estimait le plus (l'or de ces pieces etait a vingt-trois carats et une fraction), cent ducats de Hollande, fabriques en l'an 1756, et valant pres de treize francs. ITEM, une grande curiosite!... des especes de medailles precieuses aux avars, trois roupies au signe de la Balance, et cinq roupies au signe de Vierge, toutes d'or pur a vingt-quatre carats, la magnifique monnaie du Grand-Mogol, et dont chacune valait trente-sept francs quarante centimes au poids; mais au moins cinquante francs pour les connaisseurs qui aiment a manier l'or. ITEM, le napoleon de quarante francs recu l'avant-veille, et qu'elle avait negligemment mis dans sa bourse rouge. Ce tresor contenait des pieces neuves et vierges, de veritables morceaux d'art desquels le pere Grandet s'informait parfois et qu'il voulait revoir, afin de detailler a sa fille les vertus intrinseques, comme la beaute du cordon, la clarte du plat, la richesse des lettres dont les vives aretes n'etaient pas encore rayees. Mais elle ne pensait ni a ces raretes, ni a la manie de son pere, ni au danger qu'il y avait pour elle de se demunir d'un tresor si cher a son pere; non, elle songeait a son cousin, et parvint enfin a comprendre, apres quelques fautes de calcul, qu'elle possedait environ cinq mille huit cents francs en valeurs reelles, qui, conventionnellement, pouvaient se vendre pres de deux mille ecus. A la vue de ses richesses, elle se mit a applaudir en battant des mains, comme un enfant force de perdre son trop plein de joie dans les naifs mouvements du corps. Ainsi le pere et la fille avaient compte chacun leur fortune: lui, pour aller vendre son or; Eugenie, pour jeter le sien dans un ocean d'affection. Elle remit les pieces dans la vieille bourse, la prit et remonta sans hesitation. La misere secrete de son cousin lui faisait oublier la nuit, les convenances; puis, elle etait forte de sa conscience, de son devouement, de son bonheur. Au moment ou elle se montra sur le seuil de la porte, en tenant d'une main la bougie, de l'autre sa bourse, Charles se reveilla, vit sa cousine et resta beant de surprise. Eugenie s'avanca, posa le flambeau sur la table et dit d'une voix emue:

--Mon cousin, j'ai a vous demander pardon d'une faute grave que j'ai commise envers vous; mais Dieu me le pardonnera, ce peche, si vous

voulez l'effacer.

--Qu'est-ce donc? dit Charles en se frottant les yeux.

--J'ai lu ces deux lettres.

Charles rougit.

--Comment cela s'est-il fait? reprit-elle, pourquoi suis-je montée? En verite, maintenant je ne le sais plus. Mais, je suis tentee de ne pas trop me repentir d'avoir lu ces lettres, puisqu'elles m'ont fait connaître votre coeur, votre ame et ...

--Et quoi? demanda Charles.

--Et vos projets, la necessite ou vous etes d'avoir une somme ...

--Ma chere cousine ...

--Chut, chut, mon cousin, pas si haut, n'éveillons personne. Voici, dit-elle en ouvrant la bourse, les economies d'une pauvre fille qui n'a besoin de rien. Charles, acceptez-les. Ce matin, j'ignorais ce qu'était l'argent, vous me l'avez appris, ce n'est qu'un moyen, voila tout. Un cousin est presque un frere, vous pouvez bien emprunter la bourse de votre soeur.

Eugenie, autant femme que jeune fille, n'avait pas prévu des refus, et son cousin restait muet.

--Eh! bien, vous refuseriez? demanda Eugenie dont les palpitations retentirent au milieu du profond silence.

L'hesitation de son cousin l'humilia; mais la necessite dans laquelle il se trouvait se representa plus vivement a son esprit, et elle plia le genou.

--Je ne me releverai pas que vous n'ayez pris cet or! dit-elle. Mon cousin, de grace, une reponse?... que je sache si vous m'honorez, si vous etes genereux, si ...

En entendant le cri d'un noble desespoir, Charles laissa tomber des larmes sur les mains de sa cousine, qu'il saisit afin de l'empêcher de s'agenouiller. En recevant ces larmes chaudes, Eugenie sauta sur la bourse, la lui versa sur la table.

--Eh! bien, oui, n'est-ce pas? dit-elle en pleurant de joie. Ne craignez rien, mon cousin, vous serez riche. Cet or vous portera bonheur; un jour vous me le rendrez; d'ailleurs, nous nous associerons; enfin je passerai par toutes les conditions que vous m'imposerez. Mais vous devriez ne pas donner tant de prix a ce don.

Charles put enfin exprimer ses sentiments.

--Oui, Eugenie, j'aurais l'ame bien petite, si je n'acceptais pas. Cependant, rien pour rien, confiance pour confiance.

--Que voulez-vous, dit-elle effrayee.

--Ecoutez, ma chere cousine, j'ai la ... Il s'interrompit pour montrer sur la commode une caisse carree enveloppee d'un surtout de cuir.

--La, voyez-vous, une chose qui m'est aussi precieuse que la vie. Cette boite est un present de ma mere. Depuis ce matin je pensais que, si elle pouvait sortir de sa tombe, elle vendrait elle-meme l'or que sa tendresse lui a fait prodiguer dans ce necessaire; mais, accomplie par

moi, cette action me paraîtrait un sacrilège. Eugénie serra convulsivement la main de son cousin en entendant ces derniers mots.

--Non, reprit-il après une légère pause, pendant laquelle tous deux ils se jetèrent un regard humide, non, je ne veux ni le détruire, ni le risquer dans mes voyages. Chère Eugénie, vous en serez dépositaire. Jamais ami n'aura confié quelque chose de plus sacré à son ami. Soyez-en juge. Il alla prendre la boîte, la sortit du fourreau, l'ouvrit et montra tristement à sa cousine émerveillée un nécessaire ou le travail donnait à l'or un prix bien supérieur à celui de son poids.

--Ce que vous admirez n'est rien, dit-il en poussant un ressort qui fit partir un double fond. Voilà ce qui, pour moi, vaut la terre entière. Il tira deux portraits, deux chefs-d'œuvre de madame de Mirbel, richement entourés de perles.

--Oh! la belle personne, n'est-ce pas cette dame à qui vous écrivez ...

--Non, dit-il en souriant. Cette femme est ma mère, et voici mon père, qui sont votre tante et votre oncle. Eugénie, je devrais vous supplier à genoux de me garder ce trésor. Si je périssais en perdant votre petite fortune, cet or vous dédommagerait; et, à vous seule, je puis laisser les deux portraits, vous êtes digne de les conserver; mais détruisez-les, afin qu'après vous ils n'aillent pas en d'autres mains ... Eugénie se taisait.

--He! bien, oui, n'est-ce pas? ajouta-t-il avec grâce.

En entendant les mots qu'elle venait de dire à son cousin, elle lui jeta son premier regard de femme aimante, un de ces regards où il y a presque autant de coquetterie que de profondeur; il lui prit la main et la baisa.

--Ange de pureté! entre nous, n'est-ce pas?... l'argent ne sera jamais rien. Le sentiment, qui en fait quelque chose, sera tout désormais.

--Vous ressemblez à votre mère. Avait-elle la voix aussi douce que la votre?

--Oh! bien plus douce ...

--Oui, pour vous, dit-elle en abaissant ses paupières. Allons, Charles, couchez-vous, je le veux, vous êtes fatigué. À demain.

Elle dégagait doucement sa main d'entre celles de son cousin, qui la reconduisit en l'éclairant. Quand ils furent tous deux sur le seuil de la porte:

--Ah! pourquoi suis-je ruiné, dit-il.

--Bah! mon père est riche, je le crois, répondit-elle.

--Pauvre enfant, reprit Charles en avançant un pied dans la chambre et s'appuyant le dos au mur, il n'aurait pas laissé mourir le mien, il ne vous laisserait pas dans ce dénuelement, enfin il vivrait autrement.

--Mais il a Froidfond.

--Et que vaut Froidfond?

--Je ne sais pas; mais il a Noyers.

--Quelque mauvaise ferme!

--Il a des vignes et des prés ...

--Des miseres, dit Charles d'un air dedaigneux. Si votre pere avait seulement vingt-quatre mille livres de rente, habiteriez-vous cette chambre froide et nue? ajouta-t-il en avancant le pied gauche.

--La seront donc mes tresors, dit-il en montrant le vieux bahut pour voiler sa pensee.

--Allez dormir, dit-elle en l'empechant d'entrer dans une chambre en desordre.

Charles se retira, et ils se dirent bonsoir par un mutuel sourire.

Tous deux ils s'endormirent dans le meme reve, et Charles commença des lors a jeter quelques roses sur son deuil. Le lendemain matin, madame Grandet trouva sa fille se promenant avant le dejeuner en compagnie de Charles. Le jeune homme etait encore triste comme devait l'etre un malheureux descendu pour ainsi dire au fond de ses chagrins, et qui, en mesurant la profondeur de l'abime ou il etait tombe, avait senti tout le poids de sa vie future.

--Mon pere ne reviendra que pour le diner, dit Eugenie en voyant l'inquietude peinte sur le visage de sa mere.

Il etait facile de voir dans les manieres, sur la figure d'Eugenie et dans la singuliere douceur que contracta sa voix, une conformite de pensee entre elle et son cousin. Leurs ames s'etaient ardemment epousees avant peut-etre meme d'avoir bien eprouve la force des sentiments par lesquels ils s'unissaient l'un a l'autre. Charles resta dans la salle, et sa melancolie y fut respectee. Chacune des trois femmes eut a s'occuper. Grandet ayant oublie ses affaires, il vint un assez grand nombre de personnes. Le couvreur, le plombier, le macon, les terrassiers, le charpentier, des closiers, des fermiers, les uns pour conclure des marches relatifs a des reparations, les autres pour payer des fermages ou recevoir de l'argent. Madame Grandet et Eugenie furent donc obligees d'aller et de venir, de repondre aux interminables discours des ouvriers et des gens de la campagne. Nanon encaissait les redevances dans sa cuisine. Elle attendait toujours les ordres de son maitre pour savoir ce qui devait etre garde pour la maison ou vendu au marche. L'habitude du bonhomme etait, comme celle d'un grand nombre de gentilshommes campagnards, de boire son mauvais vin et de manger ses fruits gates. Vers cinq heures du soir, Grandet revint d'Angers ayant eu quatorze mille francs de son or, et tenant dans son portefeuille des bons royaux qui lui portaient interet jusqu'au jour ou il aurait a payer ses rentes. Il avait laisse Cornoiller a Angers, pour y soigner les chevaux a demi fourbus, et les ramener lentement apres les avoir bien fait reposer.

--Je reviens d'Angers, ma femme, dit-il. J'ai faim.

Nanon lui cria de la cuisine:

--Est-ce que vous n'avez rien mange depuis hier?

--Rien, repondit le bonhomme.

Nanon apporta la soupe. Des Grassins vint prendre les ordres de son client au moment ou la famille etait a table. Le pere Grandet n'avait seulement pas vu son neveu.

--Mangez tranquillement, Grandet, dit le banquier. Nous causerons. Savez-vous ce que vaut l'or a Angers ou l'on en est venu chercher pour Nantes? je vais en envoyer.

--N'en envoyez pas, repondit le bonhomme, il y en a deja suffisamment.

Nous sommes trop bons amis pour que je ne vous évite pas une perte de temps.

--Mais l'or y vaut treize francs cinquante centimes.

--Dites donc valait.

--D'où diable en serait-il venu?

--Je suis allé cette nuit à Angers, lui répondit Grandet à voix basse.

Le banquier tressaillit de surprise. Puis une conversation s'établit entre eux d'oreille à oreille, pendant laquelle des Grassins et Grandet regardèrent Charles à plusieurs reprises. Au moment où sans doute l'ancien tonnelier dit au banquier de lui acheter cent mille livres de rente, des Grassins laissa derechef échapper un geste d'étonnement.

--Monsieur Grandet, dit-il à Charles, je pars pour Paris; et, si vous aviez des commissions à me donner ...

--Aucune, monsieur. Je vous remercie, répondit Charles.

--Remerciez-le mieux que ça, mon neveu. Monsieur va pour arranger les affaires de la maison Guillaume Grandet.

--Y aurait-il donc quelque espoir, demanda Charles.

--Mais, s'écria le tonnelier avec un orgueil bien joué, n'êtes-vous pas mon neveu? votre honneur est le notre. Ne vous nommez-vous pas Grandet?

Charles se leva, saisit le père Grandet, l'embrassa, palta et sortit. Eugénie contemplait son père avec admiration.

--Allons, adieu, mon bon des Grassins, tout à vous, et emboisez-moi bien ces gens-là! Les deux diplomates se donnèrent une poignée de main, l'ancien tonnelier reconduisit le banquier jusqu'à la porte; puis, après l'avoir fermée, il revint et dit à Nanon en se plongeant dans son fauteuil:

--Donne-moi du cassis? Mais trop ému pour rester en place, il se leva, regarda le portrait de monsieur de La Bertellière et se mit à chanter, en faisant ce que Nanon appelait des pas de danse:

Dans les gardes françaises

J'avais un bon papa.

Nanon, madame Grandet, Eugénie s'examinèrent mutuellement et en silence. La joie du vigneron les épouvantait toujours quand elle arrivait à son apogée. La soirée fut bientôt finie. D'abord le père Grandet voulut se coucher de bonne heure; et, lorsqu'il se couchait, chez lui tout devait dormir; de même que quand Auguste buvait la Pologne était ivre. Puis Nanon, Charles et Eugénie n'étaient pas moins las que le maître. Quant à madame Grandet, elle dormait, mangeait, buvait, marchait suivant les desirs de son mari. Néanmoins, pendant les deux heures accordées à la digestion, le tonnelier, plus facétieux qu'il ne l'avait jamais été, dit beaucoup de ses apophtegmes particuliers, dont un seul donnera la mesure de son esprit. Quand il eut avalé son cassis, il regarda le verre.

--On n'a pas plutôt mis les lèvres à un verre qu'il est déjà vide! Voilà notre histoire. On ne peut pas être et avoir été. Les écus ne peuvent pas rouler et rester dans votre bourse, autrement la vie serait trop belle.

Il fut jovial et clément. Lorsque Nanon vint avec son rouet:

--Tu dois être lasse, lui dit-il. Laisse ton chanvre.

--Ah! ben!... qu'en, je m'ennuierais, répondit la servante.

--Pauvre Nanon! Veux-tu du cassis?

--Ah! pour du cassis, je ne dis pas non; madame le fait bien mieux que les apothicaires. Celui qu'il vendent est de la drogue.

--Ils y mettent trop de sucre, ça ne sent plus rien, dit le bonhomme.

Le lendemain la famille, réunie à huit heures pour le déjeuner, offrit le tableau de la première scène d'une intimité bien réelle. Le malheur avait promptement mis en rapport madame Grandet, Eugénie et Charles; Nanon elle-même sympathisait avec eux sans le savoir. Tous quatre commencèrent à faire une même famille. Quant au vieux vigneron, son avarice satisfaite et la certitude de voir bientôt partir le miriflor sans avoir à lui payer autre chose que son voyage à Nantes, le rendirent presque indifférent à sa présence au logis. Il laissa les deux enfants, ainsi qu'il nomma Charles et Eugénie, libres de se comporter comme bon leur semblerait sous l'œil de madame Grandet, en laquelle il avait d'ailleurs une entière confiance en ce qui concernait la morale publique et religieuse. L'alignement de ses prés et des fosses jouxtant la route, ses plantations de peupliers en Loire et les travaux d'hiver dans ses clos et à Froidfond l'occupèrent exclusivement. Des lors commença pour Eugénie le printemps de l'amour. Depuis la scène de nuit pendant laquelle la cousine donna son trésor au cousin, son cœur avait suivi le trésor. Complices tous deux du même secret, ils se regardaient en s'exprimant une mutuelle intelligence qui approfondissait leurs sentiments et les leur rendait mieux communs, plus intimes, en les mettant pour ainsi dire, tous deux en dehors de la vie ordinaire. La parente n'autorisait-elle pas une certaine douceur dans l'accent, une tendresse dans les regards: aussi Eugénie se plut-elle à endormir les souffrances de son cousin dans les joies enfantines d'un naissant amour. N'y a-t-il pas de gracieuses similitudes entre les commencements de l'amour et ceux de la vie? Ne berce-t-on pas l'enfant par de doux chants et de gentils regards? Ne lui dit-on pas de merveilleuses histoires qui lui dorment l'avenir? Pour lui l'espérance ne déploie-t-elle pas incessamment ses ailes radieuses? Ne verse-t-il pas tour à tour des larmes de joie et de douleur? Ne se querelle-t-il pas pour des riens, pour des cailloux avec lesquels il essaie de se bâtir un mobile palais, pour des bouquets aussitôt oubliés que coupés? N'est-il pas avide de saisir le temps, d'avancer dans la vie? L'amour est notre seconde transformation. L'enfance et l'amour furent même chose entre Eugénie et Charles: ce fut la passion première avec tous ses enfantillages, d'autant plus caressants pour leurs cœurs qu'ils étaient enveloppés de mélancolie. En se débattant à sa naissance sous les crepes du deuil, cet amour n'en était d'ailleurs que mieux en harmonie avec la simplicité provinciale de cette maison en ruines. En échangeant quelques mots avec sa cousine au bord du puits, dans cette cour muette; en restant dans ce jardinet, assis sur un banc moussu jusqu'à l'heure où le soleil se couchait, occupés à se dire de grands riens ou recueillis dans le calme qui régnait entre le rempart et la maison, comme on l'est sous les arcades d'une église, Charles comprit la sainteté de l'amour; car sa grande dame, sa chère Annette ne lui en avait fait connaître que les troubles orageux. Il quittait en ce moment la passion parisienne, coquette, vaniteuse, éclatante, pour l'amour pur et vrai. Il aimait cette maison, dont les mœurs ne lui semblerent plus si ridicules. Il descendait dès le matin afin de pouvoir causer avec Eugénie quelques moments avant que Grandet ne vint donner les provisions; et, quand les pas du bonhomme retentissaient dans les escaliers, il se sauvait au jardin. La petite criminalité de ce rendez-vous matinal, secret même pour la mère d'Eugénie, et que Nanon faisait semblant de ne pas apercevoir, imprimait à l'amour le plus innocent du monde la vivacité

des plaisirs defendus. Puis, quand, apres le dejeuner, le pere Grandet etait parti pour aller voir ses proprietes et ses exploitations, Charles demeurait entre la mere et la fille, eprouvant des delices inconnues a leur preter les mains pour devider du fil, a les voir travaillant, a les entendre jaser. La simplicité de cette vie presque monastique, qui lui revela les beautes de ces ames auxquelles le monde etait inconnu, le toucha vivement. Il avait cru ces moeurs impossibles en France, et n'avait admis leur existence qu'en Allemagne, encore n'etait-ce que fabuleusement et dans les romans d'Auguste Lafontaine. Bientot pour lui Eugenie fut l'ideal de la Marguerite de Goethe, moins la faute. Enfin de jour en jour ses regards, ses paroles ravirent la pauvre fille, qui s'abandonna delicieusement au courant de l'amour; elle saisissait sa felicite comme un nageur saisit la branche de saule pour se tirer du fleuve et se reposer sur la rive. Les chagrins d'une prochaine absence n'attristaient-ils pas deja les heures les plus joyeuses de ces fuyardes journees? Chaque jour un petit evenement leur rappelait la prochaine separation. Ainsi, trois jours apres le depart de des Grassins, Charles fut emmene par Grandet au Tribunal de Premiere Instance avec la solennite que les gens de province attachent a de tels actes, pour y signer une renonciation a la succession de son pere. Repudiation terrible! espece d'apostasie domestique. Il alla chez maitre Cruchot faire faire deux procurations, l'une pour des Grassins, l'autre pour l'ami charge de vendre son mobilier. Puis il fallut remplir les formalites necessaires pour obtenir un passeport a l'etranger. Enfin, quand arriverent les simples vetements de deuil que Charles avait demandes a Paris, il fit venir un tailleur de Saumur et lui vendit sa garde-robe inutile. Cet acte plut singulierement au pere Grandet.

--Ah! vous voila comme un homme qui doit s'embarquer et qui veut faire fortune, lui dit-il en le voyant vetu d'une redingote de gros drap noir. Bien, tres bien!

--Je vous prie de croire, monsieur, lui repondit Charles, que je saurai bien avoir l'esprit de ma situation.

--Qu'est-ce que c'est que cela? dit le bonhomme dont les yeux s'animerent a la vue d'une poignee d'or que lui montra Charles.

--Monsieur, j'ai reuni mes boutons, mes anneaux, toutes les superfluites que je possede et qui pouvaient avoir quelque valeur; mais, ne connaissant personne a Saumur, je voulais vous prier ce matin de ...

--De vous acheter cela? dit Grandet en l'interrompant.

--Non, mon oncle, de m'indiquer un honnete homme qui ...

--Donnez-moi cela, mon neveu; j'irai vous estimer cela la-haut, et je reviendrai vous dire ce que cela vaut, a un centime pres. Or de bijou, dit-il en examinant une longue chaine, dix-huit a dix-neuf carats.

Le bonhomme tendit sa large main et emporta la masse d'or.

--Ma cousine, dit Charles, permettez-moi de vous offrir ces deux boutons qui pourront vous servir a attacher des rubans a vos poignets. Cela fait un bracelet fort a la mode en ce moment.

--J'accepte sans hesiter, mon cousin, dit-elle en lui jetant un regard d'intelligence.

--Ma tante, voici le de de ma mere, je le gardais precieusement dans ma toilette de voyage, dit Charles en presentant un joli de d'or a madame Grandet qui depuis dix ans en desirait un.

--Il n'y a pas de remerciements possibles, mon neveu, dit la vieille mere dont les yeux se mouillerent de larmes. Soir et matin dans mes prieres

j'ajouterai la plus pressante de toutes pour vous, en disant celle des voyageurs. Si je mourais, Eugenie vous conserverait ce bijou.

--Cela vaut neuf cent quatre-vingt-neuf francs soixante-quinze centimes, mon neveu, dit Grandet en ouvrant la porte. Mais, pour vous éviter la peine de vendre cela, je vous en compterai l'argent ... en livres.

Le mot en livres signifie sur le littoral de la Loire que les ecus de six livres doivent être acceptés pour six francs sans déduction.

--Je n'osais vous le proposer, répondit Charles; mais il me repugnait de brocanter mes bijoux dans la ville que vous habitez. Il faut laver son linge sale en famille, disait Napoléon. Je vous remercie donc de votre complaisance. Grandet se gratta l'oreille, et il y eut un moment de silence.

--Mon cher oncle, reprit Charles en le regardant d'un air inquiet comme s'il eut craint de blesser sa susceptibilité, ma cousine et ma tante ont bien voulu accepter un faible souvenir de moi; veuillez à votre tour agréer des boutons de manche qui me deviennent inutiles: ils vous rappelleront un pauvre garçon qui, loin de vous, pensera certes à ceux qui désormais seront toute sa famille.

--Mon garçon! mon garçon, faut pas te dénuer comme ça ... Qu'as-tu donc, ma femme? dit-il en se tournant avec avidité vers elle, ah! un de d'or. Et toi, fille, tiens, des agrafes de diamants. Allons, je prends tes boutons, mon garçon, reprit-il en serrant la main de Charles. Mais ... tu me permettras de ... te payer ... ton, oui ... ton passage aux Indes. Oui, je veux te payer ton passage. D'autant, vois-tu, garçon, qu'en estimant tes bijoux, je n'en ai compte que l'or brut, il y a peut-être quelque chose à gagner sur les façons. Ainsi, voilà qui est dit. Je te donnerai quinze cents francs ... en livres, que Cruchot me prêtera; car je n'ai pas un rouge liard ici, à moins que Perrottet, qui est en retard de son fermage, ne me le paye. Tiens, tiens, je vais l'aller voir.

Il prit son chapeau, mit ses gants et sortit.

--Vous vous en irez donc, dit Eugenie en lui jetant un regard de tristesse mêlée d'admiration.

--Il le faut, dit-il en baissant la tête.

Depuis quelques jours, le maintien, les manières, les paroles de Charles étaient devenus ceux d'un homme profondément affligé, mais qui, sentant peser sur lui d'immenses obligations, puisait un nouveau courage dans son malheur. Il ne soupirait plus, il s'était fait homme. Aussi jamais Eugenie ne présuma-t-elle mieux du caractère de son cousin, qu'en le voyant descendre dans ses habits de gros drap noir, qui allaient bien à sa figure pâlie et à sa sombre contenance. Ce jour-là le deuil fut pris par les deux femmes, qui assisterent avec Charles à un Requiem célèbre à la paroisse pour l'âme de feu Guillaume Grandet.

Au second déjeuner, Charles recut des lettres de Paris, et les lut.

--He! bien, mon cousin, êtes-vous content de vos affaires? dit Eugenie à voix basse.

--Ne fais donc jamais de ces questions-là, ma fille, répondit Grandet. Que diable, je ne te dis pas les miennes, pourquoi fourres-tu le nez dans celles de ton cousin? Laisse-le donc, ce garçon.

--Oh! je n'ai point de secrets, dit Charles.

--Ta, ta, ta, mon neveu, tu sauras qu'il faut tenir sa langue en bride

dans le commerce.

Quand les deux amants furent seuls dans le jardin, Charles dit a Eugenie en l'attirant sur le vieux banc ou ils s'assirent sous le noyer:

--J'avais bien presume d'Alphonse, il s'est conduit a merveille. Il a fait mes affaires avec prudence et loyauté. Je ne dois rien a Paris, tous mes meubles sont bien vendus, et il m'annonce avoir, d'apres les conseils d'un capitaine au long-cours, employe trois mille francs qui lui restaient en une pacotille composee de curiosites europeennes desquelles on tire un excellent parti aux Indes. Il a dirige mes colis sur Nantes, ou se trouve un navire en charge pour Java. Dans cinq jours, Eugenie, il faudra nous dire adieu pour toujours peut-etre, mais au moins pour longtemps. Ma pacotille et dix mille francs que m'envoient deux de mes amis sont un bien petit commencement. Je ne puis songer a mon retour avant plusieurs annees. Ma chere cousine, ne mettez pas en balance ma vie et la votre, je puis perir, peut-etre se presentera-t-il pour vous un riche etablissement ...

--Vous m'aimez?... dit-elle.

--Oh! oui, bien, repondit-il avec une profondeur d'accent qui revelait une egale profondeur dans le sentiment.

--J'attendrai, Charles. Dieu! mon pere est a sa fenetre, dit-elle en repoussant son cousin qui s'approchait pour l'embrasser.

Elle se sauva sous la voute, Charles l'y suivit; en le voyant, elle se retira au pied de l'escalier et ouvrit la porte battante; puis, sans trop savoir ou elle allait, Eugenie se trouva pres du bouge de Nanon, a l'endroit le moins clair du couloir; la Charles, qui l'avait accompagnee, lui prit la main, l'attira sur son coeur, la saisit par la taille, et l'appuya doucement sur lui. Eugenie ne resista plus; elle recut et donna le plus pur, le plus suave, mais aussi le plus entier de tous les baisers.

--Chere Eugenie, un cousin est mieux qu'un frere, il peut t'epouser, lui dit Charles.

--Ainsi soit-il! cria Nanon en ouvrant la porte de son taudis.

Les deux amants, effrayes, se sauverent dans la salle, ou Eugenie reprit son ouvrage, et ou Charles se mit a lire les litanies de la Vierge dans le paroissien de madame Grandet.

--Quien! dit Nanon, nous faisons tous nos prieres.

Des que Charles eut annonce son depart, Grandet se mit en mouvement pour faire croire qu'il lui portait beaucoup d'interet; il se montra liberal de tout ce qui ne coutait rien, s'occupa de lui trouver un emballer, et dit que cet homme pretendait vendre ses caisses trop cher; il voulut alors a toute force les faire lui-meme, et y employa de vieilles planches; il se leva des le matin pour raboter, ajuster, planer, clouer ses voliges et en confectionner de tres belles caisses dans lesquelles il emballa tous les effets de Charles; il se chargea de les faire descendre par bateau sur la Loire, de les assurer, et de les expedier en temps utile a Nantes.

Depuis le baiser pris dans le couloir, les heures s'enfuyaient pour Eugenie avec une effrayante rapidite. Parfois elle voulait suivre son cousin. Celui qui a connu la plus attachante des passions, celle dont la duree est chaque jour abregee par l'age, par le temps, par une maladie mortelle, par quelques-unes des fatalites humaines, celui-la comprendra les tourments d'Eugenie. Elle pleurait souvent en se promenant dans ce jardin, maintenant trop etroit pour elle, ainsi que la cour, la maison,

la ville: elle s'elancait par avance sur la vaste etendue des mers. Enfin la veille du depart arriva. Le matin, en l'absence de Grandet et de Nanon, le precieux coffret ou se trouvaient les deux portraits fut solennellement installe dans le seul tiroir du bahut qui fermait a clef et ou etait la bourse maintenant vide. Le depot de ce tresor n'alla pas sans bon nombre de baisers et de larmes. Quand Eugenie mit la clef dans son sein, elle n'eut pas le courage de defendre a Charles d'y baiser la place.

--Elle ne sortira pas de la, mon ami.

--Eh! bien, mon coeur y sera toujours aussi.

--Ah! Charles, ce n'est pas bien, dit-elle d'un accent peu grondeur.

--Ne sommes-nous pas maries, repondit-il; j'ai ta parole, prends la mienne.

--A toi, pour jamais! fut dit deux fois de part et d'autre.

Aucune promesse faite sur cette terre ne fut plus pure: la candeur d'Eugenie avait momentanement sanctifie l'amour de Charles. Le lendemain matin le dejeuner fut triste. Malgre la robe d'or et une croix a la Jeannette que lui donna Charles, Nanon elle-meme, libre d'exprimer ses sentiments, eut la larme a l'oeil.

--Ce pauvre mignon, monsieur, qui s'en va sur mer. Que Dieu le conduise.

A dix heures et demie, la famille se mit en route pour accompagner Charles a la diligence de Nantes. Nanon avait lache le chien, ferme la porte, et voulut porter le sac de nuit de Charles. Tous les marchands de la vieille rue etaient sur le seuil de leurs boutiques pour voir passer ce cortege, auquel se joignit sur la place maitre Cruchot.

--Ne va pas pleurer, Eugenie, lui dit sa mere.

--Mon neveu, dit Grandet sous la porte de l'auberge, en embrassant Charles sur les deux joues, partez pauvre, revenez riche, vous trouverez l'honneur de votre pere sauf. Je vous en reponds, moi, Grandet; car, alors, il ne tiendra qu'a vous de ...

--Ah! mon oncle, vous adoucissez l'amertume de mon depart. N'est-ce pas le plus beau present que vous puissiez me faire?

Ne comprenant pas les paroles du vieux tonnelier, qu'il avait interrompu, Charles repandit sur le visage tanne de son oncle des larmes de reconnaissance, tandis qu'Eugenie serrait de toutes ses forces la main de son cousin et celle de son pere. Le notaire seul souriait en admirant la finesse de Grandet, car lui seul avait bien compris le bonhomme. Les quatre Saumurois, environnes de plusieurs personnes, resterent devant la voiture jusqu'a ce qu'elle partit; puis, quand elle disparut sur le pont et ne retentit plus que dans le lointain:

--Bon voyage! dit le vigneron. Heureusement maitre Cruchot fut le seul qui entendit cette exclamation. Eugenie et sa mere etaient allees a un endroit du quai d'ou elles pouvaient encore voir la diligence, et agitaient leurs mouchoirs blancs, signe auquel repondit Charles en deployant le sien.

--Ma mere, je voudrais avoir pour un moment la puissance de Dieu, dit Eugenie au moment ou elle ne vit plus le mouchoir de Charles.

Pour ne point interrompre le cours des evenements qui se passerent au sein de la famille Grandet, il est necessaire de jeter par anticipation un coup d'oeil sur les operations que le bonhomme fit a Paris par

l'entremise de des Grassins. Un mois apres le depart du banquier, Grandet possedait une inscription de cent mille livres de rente achete a quatre-vingts francs net. Les renseignements donnes a sa mort par son inventaire n'ont jamais fourni la moindre lumiere sur les moyens que sa defiance lui suggera pour echanger le prix de l'inscription contre l'inscription elle-meme. Maitre Cruchot pensa que Nanon fut, a son insu, l'instrument fidele du transport des fonds. Vers cette epoque, la servante fit une absence de cinq jours, sous pretexte d'aller ranger quelque chose a Froidfond, comme si le bonhomme etait capable de laisser trainer quelque chose. En ce qui concerne les affaires de la maison Guillaume Grandet, toutes les previsions du tonnelier se realiserent.

A la Banque de France se trouvent, comme chacun sait, les renseignements les plus exacts sur les grandes fortunes de Paris et des departements. Les noms de des Grassins et de Felix Grandet de Saumur y etaient connus et y jouissaient de l'estime accordee aux celebrites financieres qui s'appuient sur d'immenses proprietes territoriales libres d'hypotheques. L'arrivee du banquier de Saumur, charge, disait-on, de liquider par honneur la maison Grandet de Paris, suffit donc pour eviter a l'ombre du negociant la honte des protets. La levee des scelles se fit en presence des creanciers, et le notaire de la famille se mit a proceder regulierement a l'inventaire de la succession. Bientot des Grassins reunit les creanciers, qui, d'une voix unanime, elurent pour liquidateurs le banquier de Saumur, conjointement avec Francois Keller, chef d'une riche maison, l'un des principaux interesses, et leur confierent tous les pouvoirs necessaires pour sauver a la fois l'honneur de la famille et les creances. Le credit du Grandet de Saumur, l'esperance qu'il repandit au coeur des creanciers par l'organe de des Grassins, faciliterent les transactions; il ne se rencontra pas un seul recalitrant parmi les creanciers. Personne ne pensait a passer sa creance au compte de Profits et Pertes, et chacun se disait:

--Grandet de Saumur payera! Six mois s'ecoulerent. Les Parisiens avaient rembourse les effets en circulation et les conservaient au fond de leurs portefeuilles. Premier resultat que voulait obtenir le tonnelier. Neuf mois apres la premiere assemblee, les deux liquidateurs distribuerent quarante-sept pour cent a chaque creancier. Cette somme fut produite par la vente des valeurs, possessions, biens et choses generalement quelconques appartenant a feu Guillaume Grandet, et qui fut faite avec une fidelite scrupuleuse. La plus exacte probite presidait a cette liquidation. Les creanciers se plurent a reconnaitre l'admirable et incontestable honneur des Grandet. Quand ces louanges eurent circule convenablement, les creanciers demanderent le reste de leur argent. Il leur fallut ecrire une lettre collective a Grandet.

--Nous y voila, dit l'ancien tonnelier en jetant la lettre au feu; patience, mes petits amis.

En reponse aux propositions contenues dans cette lettre, Grandet de Saumur demanda le depot chez un notaire de tous les titres de creance existants contre la succession de son frere, en les accompagnant d'une quittance des paiements deja faits, sous pretexte d'apurer les comptes, et de correctement etabli l'etat de la succession. Ce depot souleva mille difficultes. Generalement, le creancier est une sorte de maniaque. Aujourd'hui pret a conclure, demain il veut tout mettre a feu et a sang; plus tard il se fait ultra-debonnaire. Aujourd'hui sa femme est de bonne humeur, son petit dernier a fait ses dents, tout va bien au logis, il ne veut pas perdre un sou; demain il pleut, il ne peut pas sortir, il est melancolique, il dit oui a toutes les propositions qui peuvent terminer une affaire; le surlendemain il lui faut des garanties, a la fin du mois il pretend vous executer, le bourreau! Le creancier ressemble a ce moineau franc a la queue duquel on engage les petits enfants a tacher de poser un grain de sel; mais le creancier retorque cette image contre sa creance, de laquelle il ne peut rien saisir. Grandet avait observe les variations atmospheriques des creanciers, et

ceux de son frere obeirent a tous ses calculs. Les uns se facherent et se refuserent _net_ au depot.

--Bon! ca va bien, disait Grandet en se frottant les mains a la lecture des lettres que lui ecrivait a ce sujet des Grassins. Quelques autres ne consentirent audit depot que sous la condition de faire bien constater leurs droits, ne renoncer a aucuns, et se reserver meme celui de faire declarer la faillite. Nouvelle correspondance, apres laquelle Grandet de Saumur consentit a toutes les reserves demandees. Moyennant cette concession, les creanciers benins firent entendre raison aux creanciers durs. Le depot eut lieu, non sans quelques plaintes.

--Ce bonhomme, dit-on a des Grassins, se moque de vous et de nous. Vingt-trois mois apres la mort de Guillaume Grandet, beaucoup de commercants, entraines par le mouvement des affaires de Paris, avaient oublie leurs recouvrements Grandet, ou n'y pensaient que pour se dire:

--Je commence a croire que les quarante-sept pour cent sont tout ce que je tirerai de cela. Le tonnelier avait calcule sur la puissance du temps, qui, disait-il, est un bon diable. A la fin de la troisieme annee, des Grassins ecrivit a Grandet que, moyennant dix pour cent des deux millions quatre cent mille francs restant dus par la maison Grandet, il avait amene les creanciers a lui rendre leurs titres. Grandet repondit que le notaire et l'agent de change dont les epouvantables faillites avaient cause la mort de son frere, vivaient, _eux_! pouvaient etre devenus bons, et qu'il fallait les actionner afin d'en tirer quelque chose et diminuer le chiffre du deficit. A la fin de la quatrieme annee, le deficit fut bien et dument arrete a la somme de douze cent mille francs. Il y eut des pourparlers qui durerent six mois entre les liquidateurs et les creanciers, entre Grandet et les liquidateurs. Bref, vivement presse de s'executer, Grandet de Saumur repondit aux deux liquidateurs, vers le neuvieme mois de cette annee, que son neveu, qui avait fait fortune aux Indes, lui avait manifeste l'intention de payer integralement les dettes de son pere; il ne pouvait pas prendre sur lui de les solder frauduleusement sans l'avoir consulte; il attendait une reponse. Les creanciers, vers le milieu de la cinquieme annee, etaient encore tenus en echec avec le mot _integralement_, de temps en temps lache par le sublime tonnelier, qui riait dans sa barbe, et ne disait jamais, sans laisser echapper un fin sourire et un juron, le mot:

--Ces PARISIENS! Mais les creanciers furent reserves a un sort inoui dans les fastes du commerce. Ils se retrouveront dans la position ou les avait maintenus Grandet au moment ou les evenements de cette histoire les obligeront a y reparaitre. Quand les rentes atteignirent a 115, le pere Grandet vendit, retira de Paris environ deux millions quatre cent mille francs en or, qui rejoignirent dans ses barillets les six cent mille francs d'interets composes que lui avaient donnees ses inscriptions. Des Grassins demeurait a Paris. Voici pourquoi. D'abord il fut nomme depute; puis il s'amouracha, lui pere de famille, mais ennuye par l'ennuyeuse vie saumuroise, de Florine, une des plus jolies actrices du theatre de Madame, et il y eut recrudescence du quartier-maitre chez le banquier. Il est inutile de parler de sa conduite; elle fut jugee a Saumur profondement immorale. Sa femme se trouva tres heureuse d'etre separee de biens et d'avoir assez de tete pour mener la maison de Saumur, dont les affaires se continuerent sous son nom, afin de reparer les breches faites a sa fortune par les folies de monsieur des Grassins. Les Cruchotins empiraient si bien la situation fausse de la quasi-veuve, qu'elle maria fort mal sa fille, et dut renoncer a l'alliance d'Eugenie Grandet pour son fils. Adolphe rejoignit des Grassins a Paris, et y devint, dit-on, fort mauvais sujet. Les Cruchot triompherent.

--Votre mari n'a pas de bon sens, disait Grandet en pretant une somme a madame des Grassins, moyennant suretes. Je vous plains beaucoup, vous etes une bonne petite femme.

--Ah! monsieur, repondit la pauvre dame, qui pouvait croire que le jour ou il partit de chez vous pour aller a Paris, il courait a sa ruine.

--Le ciel m'est temoin, madame, que j'ai tout fait jusqu'au dernier moment pour l'empêcher d'y aller. Monsieur le president voulait a toute force l'y remplacer; et, s'il tenait tant a s'y rendre, nous savons maintenant pourquoi.

Ainsi Grandet n'avait aucune obligation a des Grassins.

Chagrins de famille En toute situation, les femmes ont plus de causes de douleur que n'en a l'homme, et souffrent plus que lui. L'homme a sa force, et l'exercice de sa puissance: il agit, il va, il s'occupe, il pense, il embrasse l'avenir et y trouve des consolations. Ainsi faisait Charles. Mais la femme demeure, elle reste face a face avec le chagrin dont rien ne la distrait, elle descend jusqu'au fond de l'abime qu'il a ouvert, le mesure et souvent le comble de ses vœux et de ses larmes. Ainsi faisait Eugenie. Elle s'initiait a sa destinee. Sentir, aimer, souffrir, se devouer, sera toujours le texte de la vie des femmes. Eugenie devait etre toute la femme, moins ce qui la console. Son bonheur, amasse comme les clous semes sur la muraille, suivant la sublime expression de Bossuet, ne devait pas un jour lui remplir le creux de la main. Les chagrins ne se font jamais attendre, et pour elle ils arriverent bientot. Le lendemain du depart de Charles, la maison Grandet reprit sa physionomie pour tout le monde, excepte pour Eugenie qui la trouva tout a coup bien vide. A l'insu de son pere, elle voulut que la chambre de Charles restat dans l'etat ou il l'avait laissee. Madame Grandet et Nanon furent volontiers complices de ce _statu quo_.

--Qui sait s'il ne reviendra pas plus tot que nous ne le croyons, dit-elle.

--Ah! je le voudrais voir ici, repondit Nanon. Je m'accoutumais ben a lui! C'etait un ben doux, un ben parfait monsieur, quasiment joli, moutonne comme une fille. Eugenie regarda Nanon.

--Sainte Vierge, mademoiselle, vous avez les yeux a la perdition de votre ame! Ne regardez donc pas le monde comme ca.

Depuis ce jour, la beaute de mademoiselle Grandet prit un nouveau caractere. Les graves pensees d'amour par lesquelles son ame etait lentement envahie, la dignite de la femme aimee donnerent a ses traits cette espece d'eclat que les peintres figurent par l'aureole. Avant la venue de son cousin, Eugenie pouvait etre comparee a la Vierge avant la conception, quand il fut parti elle ressemblait a la Vierge mere: elle avait concu l'amour. Ces deux Maries, si differentes et si bien representees par quelques peintres espagnols, constituent l'une des plus brillantes figures qui abondent dans le christianisme. En revenant de la messe ou elle alla le lendemain du depart de Charles, et ou elle avait fait vœu d'aller tous les jours, elle prit, chez le libraire de la ville, une mappemonde qu'elle cloua pres de son miroir, afin de suivre son cousin dans sa route vers les Indes, afin de pouvoir se mettre un peu, soir et matin, dans le vaisseau qui l'y transportait, de le voir, de lui adresser mille questions, de lui dire:

--Es-tu bien? ne souffres-tu pas? penses-tu bien a moi, en voyant cette etoile dont tu m'as appris a connaitre les beautes et l'usage?

Puis, le matin, elle restait pensive sous le noyer, assise sur le banc de bois rongé par les vers et garni de mousse grise ou ils s'etaient dit tant de bonnes choses, de niaiseries, ou ils avaient bati les chateaux en Espagne de leur joli menage. Elle pensait a l'avenir en regardant le ciel par le petit espace que les murs lui permettaient d'embrasser; puis le vieux pan de muraille, et le toit sous lequel etait la chambre de Charles. Enfin ce fut l'amour solitaire, l'amour vrai qui persiste,

qui se glisse dans toutes les pensees, et devient la substance, ou, comme eussent dit nos peres, l'etoffe de la vie. Quand les soi-disant amis du pere Grandet venaient faire la partie le soir, elle etait gaie, elle dissimulait; mais, pendant toute la matinee, elle causait de Charles avec sa mere et Nanon. Nanon avait compris qu'elle pouvait compatir aux souffrances de sa jeune maitresse sans manquer a ses devoirs envers son vieux patron, elle qui disait a Eugenie:

--Si j'avais eu un homme a moi, je l'aurais ... suivi dans l'enfer. Je l'aurais ... quoi ... Enfin, j'aurais voulu m'exterminer pour lui; mais ... rien. Je mourrai sans savoir ce que c'est que la vie. Croiriez-vous, mademoiselle, que ce vieux Cornoiller, qu'est un bon homme tout de meme, tourne autour de ma jupe, rapport a mes rentes, tout comme ceux qui viennent ici flairer le magot de monsieur, en vous faisant la cour? Je vois ca, parce que je suis encore fine, quoique je sois grosse comme une tour; he! bien, mam'zelle, ca me fait plaisir, quoique ca ne soye pas de l'amour.

Deux mois se passerent ainsi. Cette vie domestique, jadis si monotone, s'etait animee par l'immense interet du secret qui liait plus intimement ces trois femmes. Pour elles, sous les planchers grisatres de cette salle, Charles vivait, allait, venait encore. Soir et matin Eugenie ouvrait la toilette et contemplait le portrait de sa tante. Un dimanche matin elle fut surprise par sa mere au moment ou elle etait occupee a chercher les traits de Charles dans ceux du portrait. Madame Grandet fut alors initiee au terrible secret de l'echange fait par le voyageur contre le tresor d'Eugenie.

--Tu lui as tout donne, dit la mere epouvantee. Que diras-tu donc a ton pere, au jour de l'an, quand il voudra voir ton or?

Les yeux d'Eugenie devinrent fixes, et ces deux femmes demurerent dans un effroi mortel pendant la moitie de la matinee. Elles furent assez troubles pour manquer la grand'messe, et n'allerent qu'a la messe militaire. Dans trois jours l'annee 1819 finissait. Dans trois jours devait commencer une terrible action, une tragedie bourgeoise sans poison, ni poignard, ni sang repandu; mais, relativement aux acteurs, plus cruelle que tous les drames accomplis dans l'illustre famille des Atrides.

--Qu'allons-nous devenir? dit madame Grandet a sa fille en laissant son tricot sur ses genoux.

La pauvre mere subissait de tels troubles depuis deux mois que les manches de laine dont elle avait besoin pour son hiver n'etaient pas encore finies. Ce fait domestique, minime en apparence, eut de tristes resultats pour elle. Faute de manches, le froid la saisit d'une facon facheuse au milieu d'une sueur causee par une epouvantable colere de son mari.

--Je pensais, ma pauvre enfant, que, si tu m'avais confie ton secret, nous aurions eu le temps d'ecrire a Paris a monsieur des Grassins. Il aurait pu nous envoyer des pieces d'or semblables aux tiennes; et, quoique Grandet les connaisse bien, peut-etre ...

--Mais ou donc aurions-nous pris tant d'argent?

--J'aurais engage mes propres. D'ailleurs monsieur des Grassins nous eut bien ...

--Il n'est plus temps, repondit Eugenie d'une voix sourde et alteree en interrompant sa mere. Demain matin ne devons-nous pas aller lui souhaiter la bonne annee dans sa chambre?

--Mais, ma fille, pourquoi n'irais-je donc pas voir les Cruchot?

--Non, non, ce serait me livrer a eux et nous mettre sous leur dependance. D'ailleurs j'ai pris mon parti. J'ai bien fait, je ne me repens de rien. Dieu me protegera. Que sa sainte volonte se fasse. Ah! si vous aviez lu sa lettre, vous n'auriez pense qu'a lui, ma mere.

Le lendemain matin, premier janvier 1820, la terreur flagrante a laquelle la mere et la fille etaient en proie leur suggera la plus naturelle des excuses pour ne pas venir solennellement dans la chambre de Grandet. L'hiver de 1819 a 1820 fut un des plus rigoureux de l'epoque. La neige encombrait les toits.

Madame Grandet dit a son mari, des qu'elle l'entendit se remuant dans sa chambre:

--Grandet, fais donc allumer par Nanon un peu de feu chez moi; le froid est si vif que je gele sous ma couverture. Je suis arrivee a un age ou j'ai besoin de menagements. D'ailleurs, reprit-elle apres une legere pause, Eugenie viendra s'habiller la. Cette pauvre fille pourrait gagner une maladie a faire sa toilette chez elle par un temps pareil. Puis nous irons te souhaiter le bon an pres du feu, dans la salle.

--Ta, ta, ta, ta, quelle langue! comme tu commences l'annee, madame Grandet? Tu n'as jamais tant parle. Cependant tu n'as pas mange de pain trempe dans du vin, je pense. Il y eut un moment de silence. Eh! bien, reprit le bonhomme que sans doute la proposition de sa femme arrangeait, je vais faire ce que vous voulez, madame Grandet. Tu es vraiment une bonne femme, et je ne veux pas qu'il t'arrive malheur a l'echeance de ton age, quoique en general les La Bertelliere soient faits de vieux ciment. Hein! pas vrai? cria-t-il apres une pause. Enfin, nous en avons herite, je leur pardonne. Et il toussa.

--Vous etes gai ce matin, monsieur, dit gravement la pauvre femme.

--Toujours gai, moi,

Gai, gai, gai, le tonnelier,

Raccommodez votre cuvier!

ajouta-t-il en entrant chez sa femme tout habille. Oui, nom d'un petit bonhomme, il fait solidement froid tout de meme. Nous dejeunerons bien, ma femme. Des Grassins m'a envoye un pate de foies gras truffe! Je vais aller le chercher a la diligence. Il doit y avoir joint un double napoleon pour Eugenie, vint lui dire le tonnelier a l'oreille. Je n'ai plus d'or, ma femme. J'avais bien encore quelques vieilles pieces, je puis te dire cela a toi; mais il a fallu les lacher pour les affaires. Et, pour celebrer lever jour de l'an, il l'embrassa sur le front.

--Eugenie, cria la bonne mere, je ne sais sur quel cote ton pere a dormi, mais il est bon homme, ce matin. Bah! nous nous en tirerons.

--Quoi qu'il a donc, notre maitre? dit Nanon en entrant chez sa maitresse pour y allumer du feu. D'abord, il m'a dit: "Bonjour, bon an, grosse bete! Va faire du feu chez ma femme, elle a froid." Ai-je ete sottre quand je l'ai vu me tendant la main pour me donner un ecu de six francs qui n'est quasi point rogne du tout! tenez, madame, regardez-le donc? Oh! le brave homme. C'est un digne homme, tout de meme. Il y en a qui, pus y deviennent vieux, pus y durcissent; mais lui, il se fait doux comme votre cassis, et y rabonit. C'est un ben parfait, un ben bon homme ...

Le secret de cette joie etait dans une entiere reussite de la speculation de Grandet. Monsieur des Grassins, apres avoir deduit les sommes que lui devait le tonnelier pour l'escompte des cent cinquante

mille francs d'effets hollandais, et pour le surplus qu'il lui avait avance afin de completer l'argent necessaire a l'achat des cent mille livres de rente, lui envoyait, par la diligence, trente mille francs en ecus, restant sur le semestre de ses interets, et lui avait annonce la hausse des fonds publics. Ils etaient alors a 89, les plus celebres capitalistes en achetaient, fin janvier, a 92. Grandet gagnait, depuis deux mois, douze pour cent sur ses capitaux, il avait apure ses comptes, et allait desormais toucher cinquante mille francs tous les six mois sans avoir a paver ni impositions, ni reparations. Il concevait enfin la rente, placement pour lequel les gens de province manifestent une repugnance invincible, et il se voyait, avant cinq ans, maitre d'un capital de six millions grossi sans beaucoup de soins, et qui, joint a la valeur territoriale de ses proprietes, composerait une fortune colossale. Les six francs donnees a Nanon etaient peut-etre le solde d'un immense service que la servante avait a son insu rendu a son maitre.

--Oh! oh! ou va donc le pere Grandet, qu'il court des le matin comme au feu? se dirent les marchands occupes a ouvrir leurs boutiques. Puis, quand ils le virent revenant du quai suivi d'un facteur des messageries transportant sur une brouette des sacs pleins:

--L'eau va toujours a la riviere, le bonhomme allait a ses ecus, disait l'un.

--Il lui en vient de Paris, de Froidfond, de Hollande! disait un autre.

--Il finira par acheter Saumur, s'ecriait un troisieme.

--Il se moque du froid, il est toujours a son affaire, disait une femme a son mari.

--Eh! eh! monsieur Grandet, si ca vous genait, lui dit un marchand de drap, son plus proche voisin, je vous en debarrasserais.

--Ouin! ce sont des sous, repondit le vigneron.

--D'argent, dit le facteur a voix basse.

--Si tu veux que je te soigne, mets une bride a ta _margoulette_, dit le bonhomme au facteur en ouvrant sa porte.

--Ah! le vieux renard, je le croyais sourd, pensa le facteur; il parait que quand il fait froid il entend.

--Voila vingt sous pour tes etrennes, et _motus_! Detale! lui dit Grandet. Nanon te reportera ta brouette.

--Nanon, les linottes sont-elles a la messe?

--Oui, monsieur.

--Allons, haut la patte! a l'ouvrage, cria-t-il en la chargeant de sacs. En un moment les ecus furent transportes dans sa chambre ou il s'enferma.

--Quand le dejeuner sera pret, tu me cogneras au mur. Reporte la brouette aux Messageries.

La famille ne dejeuna qu'a dix heures.

--Ici ton pere ne demandera pas a voir ton or, dit madame Grandet a sa fille en rentrant de la messe. D'ailleurs tu feras la frileuse. Puis nous aurons le temps de remplir ton tresor pour le jour de ta naissance ...

Grandet descendait l'escalier en pensant a metamorphoser promptement ses

ecus parisiens en bon or et a son admirable speculation des rentes sur l'Etat. Il etait decide a placer ainsi ses revenus jusqu'a ce que la rente atteignit le taux de cent francs. Meditation funeste a Eugenie. Aussitot qu'il entra, les deux femmes lui souhaiterent une bonne annee, sa fille en lui sautant au cou et le calinant, madame Grandet gravement et avec dignite.

--Ah! ah! mon enfant, dit-il en baisant sa fille sur les joues, je travaille pour toi, vois-tu?... je veux ton bonheur. Il faut de l'argent pour etre heureux. Sans argent, bernique. Tiens, voila un napoleon tout neuf, je l'ai fait venir de Paris. Nom d'un petit bonhomme, il n'y a pas un grain d'or ici. Il n'y a que toi qui as de l'or. Montre-moi ton or, fifille.

--Bah! il fait trop froid; dejeunons, lui repondit Eugenie.

--He! bien, apres, hein? Ca nous aidera tous a digerer. Ce gros des Grassins, il nous a envoye ca tout de meme, reprit-il. Ainsi mangez, mes enfants, ca ne nous coute rien. Il va bien des Grassins, je suis content de lui. Le merluchon rend service a Charles, et gratis encore. Il arrange tres bien les affaires de ce pauvre defunt Grandet.

--Ououh! ououh! fit-il, la bouche pleine, apres une pause, cela est bon! Manges-en donc, ma femme? ca nourrit au moins pour deux jours.

--Je n'ai pas faim. Je suis tout malingre, tu le sais bien.

--Ah! ouin! Tu peux te bourrer sans crainte de faire crever ton coffre; tu es une La Bertelliere, une femme solide. Tu es bien un petit brin jaunette, mais j'aime le jaune.

L'attente d'une mort ignominieuse et publique est moins horrible peut-etre pour un condamne que ne l'etait pour madame Grandet et pour sa fille l'attente des evenements qui devaient terminer ce dejeuner de famille. Plus gaiement parlait et mangeait le vieux vigneron, plus le coeur de ces deux femmes se serrait. La fille avait neanmoins un appui dans cette conjoncture: elle puisait de la force en son amour.

--Pour lui, pour lui, se disait-elle, je souffrirais mille morts.

A cette pensee, elle jetait a sa mere des regards flamboyants de courage.

--Ote tout cela, dit Grandet a Nanon quand, vers onze heures le dejeuner fut acheve; mais laisse-nous la table. Nous serons plus a l'aise pour voir ton petit tresor, dit-il en regardant Eugenie. Petit, ma foi, non. Tu possedes, valeur intrinseque, cinq mille neuf cent cinquante-neuf francs, et quarante de ce matin, cela fait six mille francs moins un. Eh! bien, je te donnerai, moi, ce franc pour completer la somme, parce que, vois-tu, fifille ... He! bien, pourquoi nous ecoutes-tu? Montre-moi tes talons, Nanon, et va faire ton ouvrage, dit le bonhomme. Nanon disparut.

--Ecoute, Eugenie, il faut que tu me donnes ton or. Tu ne le refuseras pas a ton pepere, ma petite fifille, hein? Les deux femmes etaient muettes.

--Je n'ai plus d'or, moi. J'en avais, je n'en ai plus. Je te rendrai six mille francs en livres, et tu vas les placer comme je vais te le dire. Il ne faut plus penser au douzain. Quand je te marierai, ce qui sera bientot, je te trouverai un futur qui pourra t'offrir le plus beau douzain dont on aura jamais parle dans la province. Ecoute donc, fifille. Il se presente une belle occasion: tu peux mettre tes six mille francs dans le gouvernement, et tu en auras tous les six mois pres de deux cents francs d'interets, sans impots, ni reparations, ni grele,

ni gelee, ni maree, ni rien de ce qui tracasse les revenus. Tu repugnes peut-etre a te separer de ton or, hein, fille? Apporte-le-moi tout de meme. Je te ramasserai des pieces d'or, des hollandaises, des portugaises, des roupies du Mogol, des genovines; et, avec celles que je te donnerai a tes fetes, en trois ans tu auras retabli la moitie de son joli petit tresor en or. Que dis-tu, fille? Leve donc le nez. Allons, va le chercher, le mignon. Tu devrais me baiser sur les yeux pour te dire ainsi des secrets et des mysteres de vie et de mort pour les ecus. Vraiment les ecus vivent et grouillent comme des hommes: ca va, ca vient, ca sue, ca produit.

Eugenie se leva; mais, apres avoir fait quelques pas vers la porte, elle se retourna brusquement, regarda son pere en face et lui dit:

--Je n'ai plus _mon_ or.

--Tu n'as plus ton or! s'ecria Grandet en se dressant sur ses jarrets comme un cheval qui entend tirer le canon a dix pas de lui.

--Non, je ne l'ai plus.

--Tu te trompes, Eugenie.

--Non.

--Par la serpette de mon pere!

Quand le tonnelier jurait ainsi, les planchers tremblaient.

--Bon saint bon Dieu! voila madame qui palit, cria Nanon.

--Grandet, ta colere me fera mourir, dit la pauvre femme.

--Ta, ta, ta, ta, vous autres, vous ne mourez jamais dans votre famille!

--Eugenie, qu'avez-vous fait de vos pieces? cria-t-il en fondant sur elle.

--Monsieur, dit la fille aux genoux de madame Grandet, ma mere souffre beaucoup. Voyez, ne la tuez pas.

Grandet fut epouvante de la paleur repandue sur le teint de sa femme, naguere si jaune.

--Nanon, venez m'aider a me coucher, dit la mere d'une voix faible. Je meurs.

Aussitot Nanon donna le bras a sa maitresse, autant en fit Eugenie, et ce ne fut pas sans des peines infinies qu'elles purent la monter chez elle, car elle tombait en defaillance de marche en marche. Grandet resta seul. Neanmoins, quelques moments apres, il monta sept ou huit marches, et cria:

--Eugenie, quand votre mere sera couchee, vous descendrez.

--Oui, mon pere.

Elle ne tarda pas a venir, apres avoir rassure sa mere.

--Ma fille, lui dit Grandet, vous allez me dire ou est votre tresor.

--Mon pere, si vous me faites des presents dont je ne sois pas entierement maitresse, reprenez-les, repondit froidement Eugenie en cherchant le napoleon sur la cheminee et le lui presentant.

Grandet saisit vivement le napoleon et le coula dans son gousset.

--Je crois bien que je ne te donnerai plus rien. Pas seulement ca! dit-il en faisant claquer l'ongle de son pouce sous sa maitresse dent. Vous meprisez donc votre pere, vous n'avez donc pas confiance en lui, vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un pere. S'il n'est pas tout pour vous, il n'est rien. Ou est votre or?

--Mon pere, je vous aime et vous respecte, malgre votre colere; mais je vous ferai fort humblement observer que j'ai vingt-deux ans. Vous m'avez assez souvent dit que je suis majeure, pour que je le sache. J'ai fait de mon argent ce qu'il m'a plu d'en faire, et soyez sur qu'il est bien place ...

--Ou?

--C'est un secret inviolable, dit-elle. N'avez-vous pas vos secrets?

--Ne suis-je pas le chef de ma famille, ne puis-je avoir mes affaires?

--C'est aussi mon affaire.

--Cette affaire doit etre mauvaise, si vous ne pouvez pas la dire a votre pere, mademoiselle Grandet.

--Elle est excellente, et je ne puis pas la dire a mon pere.

--Au moins, quand avez-vous donne votre or? Eugenie fit un signe de tete negatif.

--Vous l'aviez encore le jour de votre fete, hein? Eugenie, devenue aussi rusee par amour que son pere l'etait par avarice, reitera le meme signe de tete.

--Mais l'on n'a jamais vu pareil entetement, ni vol pareil, dit Grandet d'une voix qui alla *_crescendo_* et qui fit graduellement retentir la maison. Comment! ici, dans ma propre maison, chez moi, quelqu'un aura pris ton or! le seul or qu'il y avait! et je ne saurai pas qui? L'or est une chose chere. Les plus honnetes filles peuvent faire des fautes, donner je ne sais quoi, cela se voit chez les grands seigneurs et meme chez les bourgeois; mais donner de l'or, car vous l'avez donne a quelqu'un, hein? Eugenie fut impassible. A-t-on vu pareille fille! Est-ce moi qui suis votre pere? Si vous l'avez place, vous en avez un recu ...

--Etai-je libre, oui ou non, d'en faire ce que bon me semblait? Etait-ce a moi?

--Mais tu es un enfant.

--Majeure.

Abasourdi par la logique de sa fille, Grandet palit, trepigna, jura; puis trouvant enfin des paroles, il cria:

--Maudit serpent de fille! ah! mauvaise graine, tu sais bien que je t'aime, et tu en abuses. Elle egorge son pere! Pardieu, tu auras jete notre fortune aux pieds de ce va-nu-pieds qui a des bottes de maroquin. Par la serpette de mon pere, je ne peux pas te desheriter, nom d'un tonneau! mais je te maudis, toi, ton cousin, et tes enfants! Tu ne verras rien arriver de bon de tout cela, entends-tu? Si c'etait a Charles, que ... Mais, non, ce n'est pas possible. Quoi! ce mechant mirliflor m'aurait devalise ... Il regarda sa fille qui restait muette et froide.

--Elle ne bougera pas, elle ne sourcillera pas, elle est plus Grandet que je ne suis Grandet. Tu n'as pas donné ton or pour rien, au moins. Voyons, dis? Eugénie regarda son père, en lui jetant un regard ironique qui l'offensa. Eugénie, vous êtes chez moi, chez votre père. Vous devez, pour y rester, vous soumettre à ses ordres. Les prêtres vous ordonnent de m'obéir. Eugénie baissa la tête. Vous m'offensez dans ce que j'ai de plus cher, reprit-il, je ne veux vous voir que soumise. Allez dans votre chambre. Vous y demeurerez jusqu'à ce que je vous permette d'en sortir. Nanon vous y portera du pain et de l'eau. Vous m'avez entendu, marchez!

Eugénie fondit en larmes et se sauva près de sa mère. Après avoir fait un certain nombre de fois le tour de son jardin dans la neige, sans s'apercevoir du froid, Grandet se douta que sa fille devait être chez sa femme; et, charmé de la prendre en contravention à ses ordres, il grimpa les escaliers avec l'agilité d'un chat, et apparut dans la chambre de madame Grandet au moment où elle caressait les cheveux d'Eugénie dont le visage était plongé dans le sein maternel.

--Console-toi, ma pauvre enfant, ton père s'apaisera.

--Elle n'a plus de père, dit le tonnelier. Est-ce bien vous et moi, madame Grandet, qui avons fait une fille désobéissante comme l'est celle-là? Jolie éducation, et religieuse surtout. Hé! bien, vous n'êtes pas dans votre chambre. Allons, en prison, en prison, mademoiselle.

--Voulez-vous me priver de ma fille, monsieur? dit madame Grandet en montrant un visage rougi par la fièvre.

--Si vous la voulez garder, emportez-la, videz-moi toutes deux la maison. Tonnerre, où est l'or, qu'est devenu l'or?

Eugénie se leva, lança un regard d'orgueil sur son père, et rentra dans sa chambre à laquelle le bonhomme donna un tour de clef.

--Nanon, cria-t-il, éteins le feu de la salle. Et il vint s'asseoir sur un fauteuil au coin de la cheminée de sa femme, en lui disant:

--Elle l'a donné sans doute à ce misérable séducteur de Charles qui n'en voulait qu'à notre argent.

Madame Grandet trouva, dans le danger qui menaçait sa fille et dans son sentiment pour elle, assez de force pour demeurer en apparence froide, muette et sourde.

--Je ne savais rien de tout ceci, répondit-elle en se tournant du côté de la ruelle du lit pour ne pas subir les regards étincelants de son mari. Je souffre tant de votre violence, que si j'en crois mes pressentiments, je ne sortirai d'ici que les pieds en avant. Vous auriez dû m'épargner en ce moment, monsieur, moi qui ne vous ai jamais causé de chagrin, du moins, je le pense. Votre fille vous aime, je la crois innocente autant que l'enfant qui naît; ainsi ne lui faites pas de peine, révoquez votre arrêt. Le froid est bien vif, vous pouvez être cause de quelque grave maladie.

--Je ne la verrai ni ne lui parlerai. Elle restera dans sa chambre au pain et à l'eau jusqu'à ce qu'elle ait satisfait son père. Que diable, un chef de famille doit savoir où va l'or de sa maison. Elle possédait les seules roupies qui fussent en France peut-être, puis des genovines, des ducats de Hollande.

--Monsieur, Eugénie est notre unique enfant, et quand même elle les aurait jetés à l'eau ...

--À l'eau? cria le bonhomme, à l'eau! Vous êtes folle, madame Grandet.

Ce que j'ai dit est dit, vous le savez. Si vous voulez avoir la paix au logis, confessez votre fille, tirez-lui les vers du nez? les femmes s'entendent mieux entre elles a ca que nous autres. Quoi qu'elle ait pu faire, je ne la mangerai point. A-t-elle peur de moi? Quand elle aurait dore son cousin de la tete aux pieds, il est en pleine mer, hein! nous ne pouvons pas courir apres ...

--Eh! bien, monsieur? Excitee par la crise nerveuse ou elle se trouvait, ou par le malheur de sa fille qui developpait sa tendresse et son intelligence, la perspicacite de madame Grandet lui fit apercevoir un mouvement terrible dans la loupe de son mari, au moment ou elle repondait; elle changea d'idee sans changer de ton.

--Eh! bien, monsieur, ai-je plus d'empire sur elle que vous n'en avez? Elle ne m'a rien dit, elle tient de vous.

--Tudieu! comme vous avez la langue pendue ce matin! Ta, ta, ta, ta, vous me narguez, je crois. Vous vous entendez peut-etre avec elle.

Il regarda sa femme fixement.

--En verite, monsieur Grandet, si vous voulez me tuer, vous n'avez qu'a continuer ainsi. Je vous le dis, monsieur, et, dut-il m'en couter la vie, je vous le repeterais encore: vous avez tort envers votre fille, elle est plus raisonnable que vous ne l'etes. Cet argent lui appartenait, elle n'a pu qu'en faire un bel usage, et Dieu seul a le droit de connaitre nos bonnes oeuvres. Monsieur, je vous en supplie, rendez vos bonnes graces a Eugenie?... Vous amoindrirez ainsi l'effet du coup que m'a porte votre colere, et vous me sauverez peut-etre la vie. Ma fille, monsieur, rendez-moi ma fille.

--Je decampe, dit-il. Ma maison n'est pas tenable, la mere et la fille raisonnent et parlent comme si ... Broooouh! Pouah! Vous m'avez donne de cruelles etrennes, Eugenie, cria-t-il. Oui, oui, pleurez! Ce que vous faites vous causera des remords, entendez-vous. A quoi donc vous sert de manger le bon Dieu six fois tous les trois mois, si vous donnez l'or de votre pere en cachette a un faineant qui vous devorera votre coeur quand vous n'aurez plus que ca a lui preter? Vous verrez ce que vaut votre Charles avec ses bottes de maroquin et son air de n'y pas toucher. Il n'a ni coeur ni ame, puisqu'il ose emporter le tresor d'une pauvre fille sans l'agrement des parents.

Quand la porte de la rue fut fermee, Eugenie sortit de sa chambre et vint pres de sa mere.

--Vous avez eu bien du courage pour votre fille, lui dit-elle.

--Vois-tu, mon enfant, ou nous menent les choses illicites?... tu m'as fait faire un mensonge.

--Oh! je demanderai a Dieu de m'en punir seule.

--C'est-y vrai, dit Nanon effaree en arrivant, que voila mademoiselle au pain et a l'eau pour le reste des jours?

--Qu'est-ce que cela fait, Nanon? dit tranquillement Eugenie.

--Ah! pus souvent que je mangerai de la frippe quand la fille de la maison mange du pain sec. Non, non.

--Pas un mot de tout ca, Nanon, dit Eugenie.

--J'aurai la goule morte, mais vous verrez.

Grandet dina seul pour la premiere fois depuis vingt-quatre ans.

--Vous voila donc veuf, monsieur, lui dit Nanon. C'est bien desagreable d'etre veuf avec deux femmes dans sa maison.

--Je ne te parle pas a toi. Tiens ta margoulette ou je te chasse. Qu'est-ce que tu as dans ta casserole que j'entends bouilloter sur le fourneau?

--C'est des graisses que je fonds ...

--Il viendra du monde ce soir, allume le feu.

Les Cruchot, madame des Grassins et son fils arriverent a huit heures, et s'etonnerent de ne voir ni madame Grandet ni sa fille.

--Ma femme est un peu indisposee. Eugenie est aupres d'elle, repondit le vieux vigneron dont la figure ne trahit aucune emotion.

Au bout d'une heure employee en conversations insignifiantes, madame des Grassins, qui etait montee faire sa visite a madame Grandet, descendit, et chacun lui demanda:

--Comment va madame Grandet?

--Mais, pas bien du tout, du tout, dit-elle. L'etat de sa sante me parait vraiment inquietant. A son age, il faut prendre les plus grandes precautions, papa Grandet.

--Nous verrons cela, repondit le vigneron d'un air distrait.

Chacun lui souhaita le bonsoir. Quand les Cruchot furent dans la rue, madame des Grassins leur dit:

--Il y a quelque chose de nouveau chez les Grandet. La mere est tres mal sans seulement qu'elle s'en doute. La fille a les yeux rouges comme quelqu'un qui a pleure longtemps. Voudraient-ils la marier contre son gre?

Lorsque le vigneron fut couche, Nanon vint en chaussons a pas muets chez Eugenie, et lui decouvrit un pate fait a la casserole.

--Tenez, mademoiselle, dit la bonne fille, Cornoiller m'a donne un lievre. Vous mangez si peu, que ce pate vous durera bien huit jours; et, par la gelee, il ne risquera point de se gater. Au moins, vous ne demeurerez pas au pain sec. C'est que ca n'est point sain du tout.

--Pauvre Nanon, dit Eugenie en lui serrant la main.

--Je l'ai fait ben bon, ben delicat, et il ne s'en est point apercu. J'ai pris le lard, le laurier, tout sur mes six francs; j'en suis ben la maitresse. Puis la servante se sauva, croyant entendre Grandet.

Pendant quelques mois, le vigneron vint voir constamment sa femme a des heures differentes dans la journee, sans prononcer le nom de sa fille, sans la voir, ni faire a elle la moindre allusion Madame Grandet ne quitta point sa chambre, et, de jour en jour, son etat empira. Rien ne fit plier le vieux tonnelier. Il restait inebranlable, apre et froid comme une pile de granit. Il continua d'aller et venir selon ses habitudes; mais il ne begaya plus, causa moins, et se montra dans les affaires plus dur qu'il ne l'avait jamais ete. Souvent il lui echappait quelque erreur dans ses chiffres.

--Il s'est passe quelque chose chez les Grandet, disaient les Cruchotins et les Grassinistes.

--Qu'est-il donc arrive dans la maison Grandet? fut une question convenue que l'on s'adressait generalement dans toutes les soirees a Saumur. Eugenie allait aux offices sous la conduite de Nanon. Au sortir de l'eglise, si madame des Grassins lui adressait quelques paroles, elle y repondait d'une maniere evasive et sans satisfaire sa curiosite. Neanmoins il fut impossible au bout de deux mois de cacher, soit aux trois Cruchot, soit a madame des Grassins, le secret de la reclusion d'Eugenie. Il y eut un moment ou les pretextes manquerent pour justifier sa perpetuelle absence. Puis, sans qu'il fut possible de savoir par qui le secret avait ete trahi, toute la ville apprit que depuis le premier jour de l'an mademoiselle Grandet etait, par l'ordre de son pere, enfermee dans sa chambre, au pain et a l'eau, sans feu; que Nanon lui faisait des friandises, les lui apportait pendant la nuit; et l'on savait meme que la jeune personne ne pouvait voir et soigner sa mere que pendant le temps ou son pere etait absent du logis. La conduite de Grandet fut alors jugee tres severement. La ville entiere le mit pour ainsi dire hors la loi, se souvint de ses trahisons, de ses duretes, et l'excommunia. Quand il passait, chacun se le montrait en chuchotant. Lorsque sa fille descendait la rue tortueuse pour aller a la messe ou a vePRES, accompagnee de Nanon, tous les habitants se mettaient aux fenetres pour examiner avec curiosite la contenance de la riche heritiere et son visage, ou se peignaient une melancolie et une douceur angeliques. Sa reclusion, la disgrace de son pere, n'etaient rien pour elle. Ne voyait-elle pas la mappemonde, le petit banc, le jardin, le pan de mur, et ne reprenait-elle pas sur ses levres le miel qu'y avaient laisse les baisers de l'amour? Elle ignore pendant quelque temps les conversations dont elle etait l'objet en ville, tout aussi bien que les ignorait son pere. Religieuse et pure devant Dieu, sa conscience et l'amour l'aidaient a patiemment supporter la colere et la vengeance paternelles. Mais une douleur profonde faisait taire toutes les autres douleurs. Chaque jour, sa mere, douce et tendre creature, qui s'embellissait de l'eclat que jetait son ame en approchant de la tombe, sa mere deperissait de jour en jour. Souvent Eugenie se reprochait d'avoir ete la cause innocente de la cruelle, de la lente maladie qui la devorait. Ces remords, quoique calmes par sa mere, l'attachaient encore plus etroitement a son amour. Tous les matins, aussitot que son pere etait sorti, elle venait au chevet du lit de sa mere, et la, Nanon lui apportait son dejeuner. Mais la pauvre Eugenie, triste et souffrante des souffrances de sa mere, en montrait le visage a Nanon par un geste muet, pleurait et n'osait parler de son cousin. Madame Grandet, la premiere, etait forcee de lui dire:

--Ou est-il? pourquoi n'ecrit-il pas?

La mere et la fille ignoraient completement les distances.

--Pensons a lui, ma mere, repondait Eugenie, et n'en parlons pas. Vous souffrez, vous avant tout.

_Tout_c'etait_lui_.

--Mes enfants, disait madame Grandet, je ne regrette point la vie. Dieu m'a protegee en me faisant envisager avec joie le terme de mes miseres.

Les paroles de cette femme etaient constamment saintes et chretiennes. Quand, au moment de dejeuner pres d'elle, son mari venait se promener dans sa chambre, elle lui dit, pendant les premiers mois de l'annee, les memes discours, repetes avec une douceur angelique, mais avec la fermete d'une femme a qui une mort prochaine donnait le courage qui lui avait manque pendant sa vie.

--Monsieur, je vous remercie de l'interet que vous prenez a ma sante, lui repondait-elle quand il lui avait fait la plus banale des demandes; mais si vous voulez rendre mes derniers moments moins amers et allger mes douleurs, rendez vos bonnes graces a notre fille; montrez-vous

chretien, epoux et pere.

En entendant ces mots, Grandet s'asseyait pres du lit et agissait comme un homme qui, voyant venir une averse, se met tranquillement a l'abri sous une porte cochere: il ecoutait silencieusement sa femme, et ne repondait rien. Quand les plus touchantes, les plus tendres, les plus religieuses supplications lui avaient ete adressees, il disait:

--Tu es un peu palotte aujourd'hui, ma pauvre femme. L'oubli le plus complet de sa fille semblait etre grave sur son front de gres, sur ses levres serrees. Il n'etait meme pas emu par les larmes que ses vagues reponses, dont les termes etaient a peine varies, faisaient couler le long du blanc visage de sa femme.

--Que Dieu vous pardonne, monsieur, disait-elle, comme je vous pardonne moi-meme. Vous aurez un jour besoin d'indulgence.

Depuis la maladie de sa femme, il n'avait plus ose se servir de son terrible: ta, ta, ta, ta, ta! Mais aussi son despotisme n'etait-il pas desarme par cet ange de douceur, dont la laideur disparaissait de jour en jour, chassee par l'expression des qualites morales qui venaient fleurir sur sa face. Elle etait tout ame. Le genie de la priere semblait purifier, amoindrir les traits les plus grossiers de sa figure, et la faisait resplendir. Qui n'a pas observe le phenomene de cette transfiguration sur de saints visages ou les habitudes de l'ame finissent par triompher des traits les plus rudement contournes, en leur imprimant l'animation particuliere due a la noblesse et a la purete des pensees elevees! Le spectacle de cette transformation accomplie par les souffrances qui consumaient les lambeaux de l'etre humain dans cette femme agissait, quoique faiblement, sur le vieux tonnelier dont le caractere resta de bronze. Si sa parole ne fut plus dedaigneuse, un imperturbable silence, qui sauvait sa superiorite de pere de famille, domina sa conduite. Sa fidele Nanon paraissait-elle au marche, soudain quelques lazzis, quelques plaintes sur son maitre lui sifflaient aux oreilles; mais, quoique l'opinion publique condamnat hautement le pere Grandet, la servante le defendait par orgueil pour la maison.

--Eh! bien, disait-elle aux detracteurs du bonhomme, est-ce que nous ne devenons pas tous plus durs en vieillissant? pourquoi ne voulez-vous pas qu'il se racornisse un peu, cet homme? Taisez donc vos menteries. Mademoiselle vit comme une reine. Elle est seule, eh! bien, c'est son gout. D'ailleurs, mes maitres ont des raisons majeures.

Enfin, un soir, vers la fin du printemps, madame Grandet, devoree par le chagrin, encore plus que par la maladie, n'ayant pas reussi, malgre ses prieres, a reconcilier Eugenie et son pere, confia ses peines secretes aux Cruchot.

--Mettre une fille de vingt-trois ans au pain et a l'eau?... s'ecria le president de Bonfons, et sans motifs; mais cela constitue _des seviles_ tortionnaires; elle peut protester contre, et tant dans que sur_ ...

--Allons, mon neveu; dit le notaire, laissez votre baragouin de palais. Soyez tranquille, madame, je ferai finir cette reclusion des demain.

En entendant parler d'elle, Eugenie sortit de sa chambre.

--Messieurs, dit-elle en s'avancant par un mouvement plein de fierte, je vous prie de ne pas vous occuper de cette affaire. Mon pere est maitre chez lui. Tant que j'habiterai sa maison, je dois lui obeir. Sa conduite ne saurait etre soumise a l'approbation ni a la desapprobation du monde, il n'en est comptable qu'a Dieu. Je reclame de votre amitie le plus profond silence a cet egard. Blamer mon pere serait attaquer notre propre consideration. Je vous sais gre, messieurs, de l'interet que vous me temoignez; mais vous m'obligeriez davantage si vous vouliez faire

cesser les bruits offensants qui courent par la ville, et desquels j'ai été instruite par hasard.

--Elle a raison, dit madame Grandet.

--Mademoiselle, la meilleure manière d'empêcher le monde de jaser est de vous faire rendre la liberté, lui répondit respectueusement le vieux notaire frappé de la beauté que la retraite, la mélancolie et l'amour avaient imprimée à Eugénie.

--Eh! bien, ma fille, laisse à monsieur Cruchot le soin d'arranger cette affaire, puisqu'il répond du succès. Il connaît ton père et sait comment il faut le prendre. Si tu veux me voir heureuse pendant le peu de temps qui me reste à vivre, il faut, à tout prix, que ton père et toi vous soyez reconciliés.

Le lendemain, suivant une habitude prise par Grandet depuis la réclusion d'Eugénie, il vint faire un certain nombre de tours dans son petit jardin. Il avait pris pour cette promenade le moment où Eugénie se peignait. Quand le bonhomme arrivait au gros noyer, il se cachait derrière le tronc de l'arbre, restait pendant quelques instants à contempler les longs cheveux de sa fille, et flottait sans doute entre les pensées que lui suggérait la ténacité de son caractère et le désir d'embrasser son enfant. Souvent il demeurait assis sur le petit banc de bois pourri où Charles et Eugénie s'étaient juré un éternel amour, pendant qu'elle regardait aussi son père à la dérobée ou dans son miroir. S'il se levait et recommençait sa promenade, elle s'asseyait complaisamment à la fenêtre et se mettait à examiner le pan de mur où pendaient les plus jolies fleurs, d'où sortaient, d'entre les crevasses, des Cheveux de Venus, des liserons et une plante grasse, jaune ou blanche, un *Sedum* très abondant dans les vignes à Saumur et à Tours. Maître Cruchot vint de bonne heure et trouva le vieux vigneron assis par un beau jour de juin sur le petit banc, le dos appuyé au mur mitoyen, occupé à voir sa fille.

--Qu'y a-t-il pour votre service, maître Cruchot? dit-il en apercevant le notaire.

--Je viens vous parler d'affaires.

--Ah! ah! avez-vous un peu d'or à me donner contre des écus?

--Non, non, il ne s'agit pas d'argent, mais de votre fille Eugénie. Tout le monde parle d'elle et de vous.

--De quoi se mêle-t-on? Charbonnier est maître chez lui.

--D'accord, le charbonnier est maître de se tuer aussi, ou, ce qui est pis, de jeter son argent par les fenêtres.

--Comment cela?

--Eh! mais votre femme est très malade, mon ami. Vous devriez même consulter monsieur Bergerin, elle est en danger de mort. Si elle venait à mourir sans avoir été soignée comme il faut, vous ne seriez pas tranquille, je le crois.

--Ta! ta! ta! ta! vous savez ce qu'a ma femme! Ces médecins, une fois qu'ils ont mis le pied chez vous, ils viennent des cinq à six fois par jour.

--Enfin, Grandet, vous ferez comme vous l'entendrez. Nous sommes de vieux amis; il n'y a pas, dans tout Saumur, un homme qui prenne plus que moi d'intérêt à ce qui vous concerne; j'ai donc du vous dire cela. Maintenant, arrive qui plante, vous êtes majeur, vous savez vous

conduire, allez. Ceci n'est d'ailleurs pas l'affaire qui m'amene. Il s'agit de quelque chose de plus grave pour vous, peut-être. Après tout, vous n'avez pas envie de tuer votre femme, elle vous est trop utile. Songez donc à la situation ou vous seriez, vis-à-vis votre fille, si madame Grandet mourait. Vous devriez des comptes à Eugénie, puisque vous êtes commun en biens avec votre femme. Votre fille sera en droit de réclamer le partage de votre fortune, de faire vendre Froidfond. Enfin, elle succède à sa mère, de qui vous ne pouvez pas hériter.

Ces paroles furent un coup de foudre pour le bonhomme, qui n'était pas aussi fort en législation qu'il pouvait l'être en commerce. Il n'avait jamais pensé à une licitation.

--Ainsi je vous engage à la traiter avec douceur, dit Cruchot en terminant.

--Mais savez-vous ce qu'elle a fait, Cruchot?

--Quoi? dit le notaire curieux de recevoir une confidence du père Grandet et de connaître la cause de la querelle.

--Elle a donné son or.

--Eh! bien, était-il à elle? demanda le notaire.

--Ils me disent tous cela! dit le bonhomme en laissant tomber ses bras par un mouvement tragique.

--Allez-vous, pour une misère, reprit Cruchot, mettre des entraves aux concessions que vous lui demanderez de vous faire à la mort de sa mère?

--Ah! vous appelez six mille francs d'or une misère?

--Eh! mon vieil ami, savez-vous ce que coûtera l'inventaire et le partage de la succession de votre femme si Eugénie l'exige?

--Quoi?

--Deux, ou trois, quatre cent mille francs peut-être! Ne faudra-t-il pas liciter, et vendre pour connaître la véritable valeur? au lieu qu'en vous entendant ...

--Par la serpette de mon père! s'écria le vigneron qui s'assit en palissant, nous verrons ça, Cruchot.

Après un moment de silence ou d'agonie, le bonhomme regarda le notaire en lui disant:

--La vie est bien dure! Il s'y trouve bien des douleurs. Cruchot, reprit-il solennellement, vous ne voulez pas me tromper, jurez-moi sur l'honneur que ce que vous me chantez là est fondé en Droit. Montrez-moi le Code, je veux voir le Code!

--Mon pauvre ami, répondit le notaire, ne sais-je pas mon métier?

--Cela est donc bien vrai. Je serai dépouillé, trahi, tué, dévoré par ma fille.

--Elle hérite de sa mère.

--À quoi servent donc les enfants! Ah! ma femme, je l'aime. Elle est solide heureusement. C'est une La Bertellière.

--Elle n'a pas un mois à vivre.

Le tonnelier se frappa le front, marcha, revint, et, jetant un regard effrayant à Cruchot:

--Comment faire? lui dit-il.

--Eugenie pourra renoncer purement et simplement à la succession de sa mere. Vous ne voulez pas la desheriter, n'est-ce pas? Mais, pour obtenir un partage de ce genre, ne la rudoyez pas. Ce que je vous dis là, mon vieux, est contre mon interet. Qu'ai-je à faire, moi?... des liquidations, des inventaires, des ventes, des partages ...

--Nous verrons, nous verrons. Ne parlons plus de cela, Cruchot. Vous me tribouillez les entrailles. Avez-vous reçu de l'or?

--Non; mais j'ai quelques vieux louis, une dizaine, je vous les donnerai. Mon bon ami, faites la paix avec Eugenie. Voyez-vous, tout Saumur vous jette la pierre.

--Les droles!

--Allons, les rentes sont à 99. Soyez donc content une fois dans la vie.

--A 99, Cruchot?

--Oui.

--Eh! eh! 99! dit le bonhomme en reconduisant le vieux notaire jusqu'à la porte de la rue. Puis, trop agité par ce qu'il venait d'entendre pour rester au logis, il monta chez sa femme et lui dit:

--Allons, la mere, tu peux passer la journée avec ta fille, je vais à Froidfond. Soyez gentilles toutes deux. C'est le jour de notre mariage, ma bonne femme: tiens, voilà dix écus pour ton reposoir de la Fete-Dieu. Il y a assez longtemps que tu veux en faire un, regale-toi! Amusez-vous, soyez joyeuses, portez-vous bien. Vive la joie! Il jeta dix écus de six francs sur le lit de sa femme et lui prit la tête pour la baiser au front.

--Bonne femme, tu vas mieux, n'est-ce pas?

--Comment pouvez-vous penser à recevoir dans votre maison le Dieu qui pardonne en tenant votre fille exilée de votre cœur? dit-elle avec émotion.

--Ta, ta, ta, ta, ta, dit le pere d'une voix caressante, nous verrons cela.

--Bonte du ciel! Eugenie, cria la mere en rougissant de joie, viens embrasser ton pere? il te pardonne!

Mais le bonhomme avait disparu. Il se sauvait à toutes jambes vers ses closeries en tâchant de mettre en ordre ses idées renversées. Grandet commençait alors sa soixante-seizième année. Depuis deux ans principalement, son avarice s'était accrue comme s'accroissent toutes les passions persistantes de l'homme. Suivant une observation faite sur les avares, sur les ambitieux, sur tous les gens dont la vie a été consacrée à une idée dominante, son sentiment avait affecté plus particulièrement un symbole de sa passion. La vue de l'or, la possession de l'or était devenue sa monomanie. Son esprit de despotisme avait grandi en proportion de son avarice, et abandonner la direction de la moindre partie de ses biens à la mort de sa femme lui paraissait une chose contre nature. Déclarer sa fortune à sa fille, inventorier l'universalité de ses biens meubles et immeubles pour les liciter?...

--Ce serait à se couper la gorge, dit-il tout haut au milieu d'un clos

en en examinant les ceps.

Enfin il prit son parti, revint a Saumur a l'heure du diner, resolu de plier devant Eugenie, de la cajoler, de l'amadouer afin de pouvoir mourir royalement en tenant jusqu'au dernier soupir les rennes de ses millions. Au moment ou le bonhomme, qui par hasard avait pris son passe-partout, montait l'escalier a pas de loup pour venir chez sa femme, Eugenie avait apporte sur le lit de sa mere le beau necessaire. Toutes deux, en l'absence de Grandet, se donnaient le plaisir de voir le portrait de Charles, en examinant celui de sa mere.

--C'est tout a fait son front et sa bouche! disait Eugenie au moment ou le vigneron ouvrit la porte. Au regard que jeta son mari sur l'or, madame Grandet cria:

--Mon Dieu, ayez pitie de nous!

Le bonhomme sauta sur le necessaire comme un tigre fond sur un enfant endormi.

--Qu'est-ce que c'est que cela? dit-il en emportant le tresor et allant se placer a la fenetre.

--Du bon or! de l'or! s'ecria-t-il ... Beaucoup d'or! ca pese deux livres. Ah! ah! Charles t'a donne cela contre tes belles pieces. Hein! pourquoi ne me l'avoir pas dit? C'est une bonne affaire, fille! Tu es ma fille, je te reconnais. Eugenie tremblait de tous ses membres.

--N'est-ce pas, ceci est a Charles? reprit le bonhomme.

--Oui, mon pere, ce n'est pas a moi. Ce meuble est un depot sacre.

--Ta! ta! ta! il a pris ta fortune, faut te retablir ton petit tresor.

--Mon pere?...

Le bonhomme voulut prendre son couteau pour faire sauter une plaque d'or, et fut oblige de poser le necessaire sur une chaise. Eugenie s'elanca pour le ressaisir; mais le tonnelier, qui avait tout a la fois l'oeil a sa fille et au coffret, la repoussa si violemment en etendant le bras qu'elle alla tomber sur le lit de sa mere.

--Monsieur, monsieur, cria la mere en se dressant sur son lit.

Grandet avait tire son couteau et s'appretait a soulever l'or.

--Mon pere, cria Eugenie en se jetant a genoux et marchant ainsi pour arriver plus pres du bonhomme et lever les mains vers lui, mon pere, au nom de tous les Saints et de la Vierge, au nom du Christ, qui est mort sur la croix; au nom de votre salut eternel, mon pere, au nom de ma vie, ne touchez pas a ceci! Cette toilette n'est ni a vous ni a moi; elle est a un malheureux parent qui me l'a confiee, et je dois la lui rendre intacte.

--Pourquoi la regardais-tu, si c'est un depot? Voir, c'est pis que toucher.

--Mon pere, ne la detruisez pas, ou vous me deshonnez. Mon pere, entendez-vous?

--Monsieur, grace! dit la mere.

--Mon pere, cria Eugenie d'une voix si eclatante que Nanon effrayee monta. Eugenie sauta sur un couteau qui etait a sa portee et s'en arma.

--Eh! bien? lui dit froidement Grandet en souriant a froid.

--Monsieur, monsieur, vous m'assassinez! dit la mere.

--Mon pere, si votre couteau entame seulement une parcelle de cet or, je me perce de celui-ci. Vous avez deja rendu ma mere mortellement malade, vous tuerez encore votre fille. Allez maintenant, blessure pour blessure?

Grandet tint son couteau sur le necessaire, et regarda sa fille en hesitant.

--En serais-tu donc capable, Eugenie? dit-il.

--Oui, monsieur, dit la mere.

--Elle le ferait comme elle le dit, cria Nanon. Soyez donc raisonnable, monsieur, une fois dans votre vie. Le tonnelier regarda l'or et sa fille alternativement pendant un instant. Madame Grandet s'evanouit.

--La, voyez-vous, mon cher monsieur? madame se meurt, cria Nanon.

--Tiens, ma fille, ne nous brouillons pas pour un coffre. Prends donc! s'ecria vivement le tonnelier en jetant la toilette sur le lit.

--Toi, Nanon, va chercher monsieur Bergerin.

--Allons, la mere, dit-il en baisant la main de sa femme, ce n'est rien; va: nous avons fait la paix. Pas vrai, fille? Plus de pain sec, tu mangeras tout ce que tu voudras. Ah! elle ouvre les yeux. Eh! bien, la mere, memere, timere, allons donc! Tiens, vois, j'embrasse Eugenie. Elle aime son cousin, elle l'epousera si elle veut, elle lui gardera le petit coffre. Mais vis longtemps, ma pauvre femme. Allons, remue donc! Ecoute, tu auras le plus beau reposoir qui ce soit jamais fait a Saumur.

--Mon Dieu, pouvez-vous traiter ainsi votre femme et votre enfant! dit d'une voix faible madame Grandet.

--Je ne le ferai plus, plus, cria le tonnelier. Tu vas voir, ma pauvre femme. Il alla a son cabinet, et revint avec une poignee de louis qu'il eparpilla sur le lit.

--Tiens, Eugenie, tiens, ma femme, voila pour vous, dit-il en maniant les louis. Allons, egaie-toi, ma femme; porte-toi bien, tu ne manqueras de rien ni Eugenie non plus. Voila cent louis d'or pour elle. Tu ne les donneras pas, Eugenie, ceux-la, hein?

Madame Grandet et sa fille se regarderent etonnees.

--Reprenez-les, mon pere; nous n'avons besoin que de votre tendresse.

--Eh! bien, c'est ca, dit-il en empochant les louis, vivons comme de bons amis. Descendons tous dans la salle pour diner, pour jouer au loto tous les soirs a deux sous. Faites vos farces! Hein, ma femme?

--Helas! je le voudrais bien, puisque cela peut vous etre agreable, dit la mourante; mais je ne saurais me lever.

--Pauvre mere, dit le tonnelier, tu ne sais pas combien je t'aime. Et toi, ma fille! Il la serra, l'embrassa. Oh! comme c'est bon d'embrasser sa fille apres une brouille! ma fille! Tiens, vois-tu, memere, nous ne faisons qu'un maintenant. Va donc serrer cela, dit-il a Eugenie en lui montrant le coffret. Va, ne crains rien. Je ne t'en parlerai plus, jamais.

Monsieur Bergerin, le plus celebre medecin de Saumur, arriva bientot. La consultation finie, il declara positivement a Grandet que sa femme etait bien mal, mais qu'un grand calme d'esprit, un regime doux et des soins minutieux pourraient reculer l'epoque de sa mort vers la fin de l'automne.

--Ca coutera-t-il cher? dit le bonhomme, faut-il des drogues?

--Peu de drogues, mais beaucoup de soins, repondit le medecin qui ne put retenir un sourire.

--Enfin, monsieur Bergerin, repondit Grandet, vous etes un homme d'honneur, pas vrai? Je me fie a vous, venez voir ma femme toutes et quantes fois vous le jugerez convenable. Conservez-moi ma bonne femme; je l'aime beaucoup, voyez-vous, sans que ca paraisse, parce que, chez moi, tout se passe en dedans et me trifouille l'ame. J'ai du chagrin. Le chagrin est entre chez moi avec la mort de mon frere pour lequel je depense, a Paris, des sommes ... les yeux de la tete, enfin! et ca ne finit point. Adieu, monsieur, si l'on peut sauver ma femme, sauvez-la, quand meme il faudrait depenser pour ca cent ou deux cents francs.

Malgre les souhaits fervents que Grandet faisait pour la sante de sa femme, dont la succession ouverte etait une premiere mort pour lui; malgre la complaisance qu'il manifestait en toute occasion pour les moindres volontes de la mere et de la fille etonnees; malgre les soins les plus tendres prodigues par Eugenie, madame Grandet marcha rapidement vers la mort. Chaque jour elle s'affaiblissait et deperissait comme deperissent la plupart des femmes atteintes, a cet age, par la maladie. Elle etait frele autant que les feuilles des arbres en automne. Les rayons du ciel la faisaient resplendir comme ces feuilles que le soleil traverse et dore. Ce fut une mort digne de sa vie, une mort toute chretienne; n'est-ce pas dire sublime? Au mois d'octobre 1822 eclaterent particulierement ses vertus, sa patience d'ange et son amour pour sa fille; elle s'eteignit sans avoir laisse echapper la moindre plainte. Agneau sans tache, elle allait au ciel, et ne regrettait ici-bas que la douce compagne de sa froide vie, a laquelle ses derniers regards semblaient predire mille maux. Elle tremblait de laisser cette brebis, blanche comme elle, seule au milieu d'un monde egoiste qui voulait lui arracher sa toison, ses tresors.

--Mon enfant, lui dit-elle avant d'expirer, il n'y a de bonheur que dans le ciel, tu le sauras un jour.

Le lendemain de cette mort, Eugenie trouva de nouveaux motifs de s'attacher a cette maison ou elle etait nee, ou elle avait tant souffert, ou sa mere venait de mourir. Elle ne pouvait contempler la croisee et la chaise a patins dans la salle sans verser des pleurs. Elle crut avoir meconnu l'ame de son vieux pere en se voyant l'objet de ses soins les plus tendres: il venait lui donner le bras pour descendre au dejeuner; il la regardait d'un oeil presque bon pendant des heures entieres; enfin il la couvait comme si elle eut ete d'or. Le vieux tonnelier se ressemblait si peu a lui-meme, il tremblait tellement devant sa fille, que Nanon et les Cruchotins, temoins de sa faiblesse, l'attribuerent a son grand age, et craignirent ainsi quelque affaiblissement dans ses facultes; mais le jour ou la famille prit le deuil, apres le diner auquel fut convie maitre Cruchot, qui seul connaissait le secret de son client, la conduite du bonhomme s'expliqua.

--Ma chere enfant, dit-il a Eugenie lorsque la table fut otee et les portes soigneusement closes, te voila heritiere de ta mere, et nous avons de petites affaires a regler entre nous deux. Pas vrai, Cruchot?

--Oui.

--Est-il donc si necessaire de s'en occuper aujourd'hui, mon pere?

--Oui, oui, fille. Je ne pourrais pas durer dans l'incertitude ou je suis. Je ne crois pas que tu veuilles me faire de la peine.

--Oh! mon pere.

--He! bien, il faut arranger tout cela ce soir.

--Que voulez-vous donc que je fasse?

--Mais, fille, ca ne me regarde pas. Dites-lui donc, Cruchot.

--Mademoiselle, monsieur votre pere ne voudrait ni partager, ni vendre ses biens, ni payer des droits enormes pour l'argent comptant qu'il peut posseder. Donc, pour cela, il faudrait se dispenser de faire l'inventaire de toute la fortune qui aujourd'hui se trouve indivise entre vous et monsieur votre pere ...

--Cruchot, etes-vous bien sur de cela, pour en parler ainsi devant un enfant?

--Laissez-moi dire, Grandet.

--Oui, oui, mon ami. Ni vous ni ma fille ne voulez me depouiller. N'est-ce pas, fille?

--Mais, monsieur Cruchot, que faut-il que je fasse? demanda Eugenie impatientee.

--Eh! bien, dit le notaire, il faudrait signer cet acte par lequel vous renoncerez a la succession de madame votre mere, et laisseriez a votre pere l'usufruit de tous les biens indivis entre vous, et dont il vous assure la nue-propriete ...

--Je ne comprends rien a tout ce que vous me dites, repondit Eugenie, donnez-moi l'acte, et montrez-moi la place ou je dois signer.

Le pere Grandet regardait alternativement l'acte et sa fille, sa fille et l'acte, en eprouvant de si violentes emotions qu'il s'essuya quelques gouttes de sueur venues sur son front.

--Fille, dit-il, au lieu de signer cet acte qui coutera gros a faire enregistrer, si tu voulais renoncer purement et simplement a la succession de ta pauvre chere mere defunte, et t'en rapporter a moi pour l'avenir, j'aimerais mieux ca. Je te ferais alors tous les mois une bonne grosse rente de cent francs. Vois, tu pourrais payer autant de messes que tu voudrais a ceux pour lesquels tu en fais dire ... Hein! cent francs par mois, en livres?

--Je ferai tout ce qu'il vous plaira, mon pere.

--Mademoiselle, dit le notaire, il est de mon devoir de vous faire observer que vous vous depouillez ...

--Eh! mon Dieu, dit-elle, qu'est-ce que cela me fait?

--Tais-toi, Cruchot. C'est dit, c'est dit, s'ecria Grandet en prenant la main de sa fille et y frappant avec la sienne. Eugenie, tu ne te dediras point, tu es une honnete fille, hein?

--Oh! mon pere?...

Il l'embrassa avec effusion, la serra dans ses bras a l'etouffer.

--Va, mon enfant, tu donnes la vie a ton pere; mais tu lui rends ce

qu'il t'a donne: nous sommes quittes. Voila comment doivent se faire les affaires. La vie est une affaire. Je te benis! Tu es une vertueuse fille, qui aime bien son papa. Fais ce que tu voudras maintenant. A demain donc, Cruchot, dit-il en regardant le notaire epouvante. Vous verrez a bien preparer l'acte de renonciation au greffe du tribunal.

Le lendemain, vers midi, fut signee la declaration par laquelle Eugenie accomplissait elle-meme sa spoliation. Cependant, malgre sa parole, a la fin de la premiere annee, le vieux tonnelier n'avait pas encore donne un sou des cent francs par mois si solennellement promis a sa fille. Aussi, quand Eugenie lui en parla plaisamment, ne put-il s'empecher de rougir; il monta vivement a son cabinet, revint, et lui presenta environ le tiers des bijoux qu'il avait pris a son neveu.

--Tiens, petite, dit-il d'un accent plein d'ironie, veux-tu ca pour tes douze cents francs?

--O mon pere! vrai, me les donnez-vous?

--Je t'en rendrai autant l'annee prochaine, dit-il en les lui jetant dans son tablier. Ainsi en peu de temps tu auras toutes ses breloques, ajouta-t-il en se frottant les mains, heureux de pouvoir speculer sur le sentiment de sa fille.

Neanmoins le vieillard, quoique robuste encore, sentit la necessite d'initier sa fille aux secrets du menage. Pendant deux annees consecutives il lui fit ordonner en sa presence le menu de la maison, et recevoir les redevances. Il lui apprit lentement et successivement les noms, la contenance de ses clos, de ses fermes. Vers la troisieme annee il l'avait si bien accoutumee a toutes ses facons d'avarice, il les avait si veritablement tournees chez elle en habitudes, qu'il lui laissa sans crainte les clefs de la depense, et l'institua la maitresse au logis.

Cinq ans se passerent sans qu'aucun evenement marquait dans l'existence monotone d'Eugenie et de son pere. Ce fut les memes actes constamment accomplis avec la regularite chronometrique des mouvements de la vieille pendule. La profonde melancolie de mademoiselle Grandet n'etait un secret pour personne; mais, si chacun put en pressentir la cause, jamais un mot prononce par elle ne justifia les soupcons que toutes les societes de Saumur formaient sur l'etat du coeur de la riche heritiere. Sa seule compagnie se composait des trois Cruchot et de quelques-uns de leurs amis qu'ils avaient insensiblement introduits au logis. Ils lui avaient appris a jouer au whist, et venaient tous les soirs faire la partie. Dans l'annee 1827, son pere, sentant le poids des infirmites fut force de l'initier aux secrets de sa fortune territoriale, et lui disait, en cas de difficultes, de s'en rapporter a Cruchot le notaire, dont la probite lui etait connue. Puis, vers la fin de cette annee, le bonhomme fut enfin, a l'age de quatre-vingt-deux ans, pris par une paralysie qui fit de rapides progres. Grandet fut condamne par monsieur Bergerin. En pensant qu'elle allait bientot se trouver seule dans le monde, Eugenie se tint, pour ainsi dire, plus pres de son pere, et serra plus fortement ce dernier anneau d'affection. Dans sa pensee, comme dans celle de toutes les femmes aimantes, l'amour etait le monde entier, et Charles n'etait pas la. Elle fut sublime de soins et d'attentions pour son vieux pere, dont les facultes commençaient a baisser, mais dont l'avarice se soutenait instinctivement. Aussi la mort de cet homme ne contrasta-t-elle point avec sa vie. Des le matin il se faisait rouler entre la cheminee de sa chambre et la porte de son cabinet, sans doute plein d'or. Il restait la sans mouvement, mais il regardait tour a tour avec anxiete ceux qui venaient le voir et la porte doublee de fer. Il se faisait rendre compte des moindres bruits qu'il entendait; et, au grand etonnement du notaire, il entendait le baillement de son chien dans la cour. Il se reveillait de sa stupeur apparente au jour et a l'heure ou il fallait recevoir des fermages, faire des comptes avec les closiers,

ou donner des quittances. Il agitait alors son fauteuil a roulettes jusqu'a ce qu'il se trouvat en face de la porte de son cabinet. Il le faisait ouvrir par sa fille, et veillait a ce qu'elle placat en secret elle-meme les sacs d'argent les uns sur les autres, a ce qu'elle fermat la porte. Puis il revenait a sa place silencieusement aussitot qu'elle lui avait rendu la precieuse clef, toujours placee dans la poche de son gilet, et qu'il tatait de temps en temps. D'ailleurs son vieil ami le notaire, sentant que la riche heritiere epouserait necessairement son neveu le president si Charles Grandet ne revenait pas, redoubla de soins et d'attentions: il venait tous les jours se mettre aux ordres de Grandet, allait a son commandement a Froidfond, aux terres, aux pres, aux vignes, vendait les recoltes, et transmutait tout en or et en argent qui venait se reunir secretement aux sacs empiles dans le cabinet. Enfin arriverent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte charpente du bonhomme fut aux prises avec la destruction. Il voulut rester assis au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait a lui et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait a Nanon:

--Serre, serre ca, pour qu'on ne me vole pas. Quand il pouvait ouvrir les yeux, ou toute sa vie s'etait refugiee, il les tournait aussitot vers la porte du cabinet ou gisaient ses tresors en disant a sa fille:

--Y sont-ils? y sont-ils? d'un son de voix qui denotait une sorte de peur panique.

--Oui, mon pere.

--Veille a l'or, mets de l'or devant moi.

Eugenie lui etendait des louis sur une table, et il demeurait des heures entieres les yeux attaches sur les louis, comme un enfant qui, au moment ou il commence a voir, contemple stupidement le meme objet; et, comme a un enfant, il lui echappait un sourire penible.

--Ca me rechauffe! disait-il quelquefois en laissant paraître sur sa figure une expression de beatitude.

Lorsque le cure de la paroisse vint l'administrer, ses yeux, morts en apparence depuis quelques heures, se ranimerent a la vue de la croix, des chandeliers, du benitier d'argent qu'il regarda fixement, et sa loupe remua pour la derniere fois. Lorsque le pretre lui approcha des levres le crucifix en vermeil pour lui faire baiser le Christ, il fit un epouvantable geste pour le saisir. Ce dernier effort lui cousta la vie. Il appela Eugenie, qu'il ne voyait pas quoiqu'elle fut agenouillee devant lui et qu'elle baignat de ses larmes une main deja froide.

--Mon pere, benissez-moi.

--Aie bien soin de tout. Tu me rendras compte de ca la-bas, dit-il en prouvant par cette derniere parole que le christianisme doit etre la religion des avars.

Eugenie Grandet se trouva donc seule au monde dans cette maison, n'ayant que Nanon a qui elle put jeter un regard avec la certitude d'etre entendue et comprise, Nanon, le seul etre qui l'aimat pour elle et avec qui elle put causer de ses chagrins. La grande Nanon etait une providence pour Eugenie. Aussi ne fut-elle plus une servante, mais une humble amie. Apres la mort de son pere, Eugenie apprit par maitre Cruchot qu'elle possedait trois cent mille livres de rente en biens-fonds dans l'arrondissement de Saumur, six millions places en trois pour cent a soixante francs, et il valait alors soixante-dix-sept francs; plus deux millions en or et cent mille francs en ecus, sans compter les arrerages a recevoir. L'estimation totale de ses biens allait a dix-sept millions.

--Ou donc est mon cousin? se dit-elle.

Le jour ou maitre Cruchot remit a sa cliente l'etat de la succession, devenue claire et liquide, Eugenie resta seule avec Nanon, assises l'une et l'autre de chaque cote de la cheminee de cette salle si vide, ou tout etait souvenir, depuis la chaise a patins sur laquelle s'asseyait sa mere jusqu'au verre dans lequel avait bu son cousin.

--Nanon, nous sommes seules ...

--Oui, mademoiselle; et, si je savais ou il est, ce mignon, j'irais de mon pied le chercher.

--Il y a la mer entre nous, dit-elle.

Pendant que la pauvre heritiere pleurait ainsi en compagnie de sa vieille servante, dans cette froide et obscure maison, qui pour elle composait tout l'univers, il n'etait question de Nantes a Orleans que des dix-sept millions de mademoiselle Grandet. Un de ses premiers actes fut de donner douze cents francs de rente viagere a Nanon, qui, possedant deja six cents autres francs, devint un riche parti. En moins d'un mois, elle passa de l'etat de fille a celui de femme sous la protection d'Antoine Cornoiller, qui fut nomme garde-general des terres et proprietes de mademoiselle Grandet. Madame Cornoiller eut sur ses contemporaines un immense avantage. Quoiqu'elle eut cinquante-neuf ans, elle ne paraissait pas en avoir plus de quarante. Ses gros traits avaient resiste aux attaques du temps. Grace au regime de sa vie monastique, elle narguait la vieillesse par un teint colore, par une sante de fer. Peut-etre n'avait-elle jamais ete aussi bien qu'elle le fut au jour de son mariage. Elle eut les benefices de sa laideur, et apparut grosse, grasse, forte, ayant sur sa figure indestructible un air de bonheur qui fit envier par quelques personnes le sort de Cornoiller.

--Elle est bon teint, disait le drapier.

--Elle est capable de faire des enfants, dit le marchand de sel; elle s'est conservee comme dans de la saumure, sous votre respect--Elle est riche, et le gars Cornoiller fait un bon coup, disait un autre voisin. En sortant du vieux logis, Nanon, qui etait aimee de tout le voisinage, ne recut que des compliments en descendant la rue tortueuse pour se rendre a la paroisse. Pour present de noce, Eugenie lui donna trois douzaines de couverts. Cornoiller, surpris d'une telle magnificence, parlait de sa maitresse les larmes aux yeux: il se serait fait hacher pour elle. Devenue la femme de confiance d'Eugenie, madame Cornoiller eut desormais un bonheur egal pour elle a celui de posseder un mari. Elle avait enfin une depense a ouvrir, a fermer, des provisions a donner le matin, comme faisait son defunt maitre. Puis elle eut a regir deux domestiques, une cuisiniere et une femme de chambre chargee de raccommoder le linge de la maison, de faire les robes de mademoiselle. Cornoiller cumula les fonctions de garde et de regisseur. Il est inutile de dire que la cuisiniere et la femme de chambre choisies par Nanon etaient de veritables perles. Mademoiselle Grandet eut ainsi quatre serviteurs dont le devouement etait sans bornes. Les fermiers ne s'aperçurent donc pas de la mort du bonhomme, tant il avait severement etabli les usages et coutumes de son administration, qui fut soigneusement continuee par monsieur et madame Cornoiller.

Ainsi va le monde A trente ans, Eugenie ne connaissait encore aucune des felicités de la vie. Sa pale et triste enfance s'etait ecoulee aupres d'une mere dont le coeur meconnu, froisse, avait toujours souffert. En quittant avec joie l'existence, cette mere plaignit sa fille d'avoir a vivre, et lui laissa dans l'ame de legers remords et d'eternels regrets. Le premier, le seul amour d'Eugenie etait, pour elle, un principe de melancolie. Apres avoir entrevu son amant pendant

quelques jours, elle lui avait donne son coeur entre deux baisers furtivement acceptes et recus; puis, il etait parti, mettant tout un monde entre elle et lui. Cet amour, maudit par son pere, lui avait presque coute sa mere, et ne lui causait que des douleurs melees de freles esperances. Ainsi jusqu'alors elle s'etait elancee vers le bonheur en perdant ses forces, sans les echanger. Dans la vie morale, aussi bien que dans la vie physique, il existe une aspiration et une respiration: l'ame a besoin d'absorber les sentiments d'une autre ame, de se les assimiler pour les lui restituer plus riches. Sans ce beau phenomene humain, point de vie au coeur; l'air lui manque alors, il souffre, et deperit. Eugenie commencait a souffrir. Pour elle, la fortune n'etait ni un pouvoir ni une consolation; elle ne pouvait exister que par l'amour, par la religion, par sa foi dans l'avenir. L'amour lui expliquait l'eternite. Son coeur et l'Evangile lui signalaient deux mondes a attendre. Elle se plongeait nuit et jour au sein de deux pensees infinies, qui pour elle peut-etre n'en faisaient qu'une seule. Elle se retirait en elle-meme, aimant, et se croyant aimee. Depuis sept ans, sa passion avait tout envahi. Ses tresors n'etaient pas les millions dont les revenus s'entassaient, mais le coffret de Charles, mais les deux portraits suspendus a son lit, mais les bijoux rachetes a son pere, etales orgueilleusement sur une couche de ouate dans un tiroir du bahut; mais le de de sa tante duquel s'etait servi sa mere, et que tous les jours elle prenait religieusement pour travailler a une broderie, ouvrage de Penelope, entrepris seulement pour mettre a son doigt cet or plein de souvenirs. Il ne paraissait pas vraisemblable que mademoiselle Grandet voulut se marier durant son deuil. Sa piete vraie etait connue. Aussi la famille Cruchot, dont la politique etait sagement dirigee par le vieil abbe, se contenta-t-elle de cerner l'heritiere, en l'entourant des soins les plus affectueux. Chez elle, tous les soirs, la salle se remplissait d'une societe composee des plus chauds et des plus devotes Cruchotins du pays qui s'efforcaient de chanter les louanges de la maitresse du logis sur tous les tons. Elle avait le medecin ordinaire de sa chambre, son grand aumonier, son chambellan, sa premiere dame d'atours, son premier ministre, son chancelier surtout, un chancelier qui voulait lui tout dire. L'heritiere eut-elle desire un porte-queue, on lui en aurait trouve un. C'etait une reine, et la plus habilement adulee de toutes les reines. La flatterie n'emane jamais des grandes ames, elle est l'apanage des petits esprits qui reussissent a se rapetisser encore pour mieux entrer dans la sphere vitale de la personne autour de laquelle ils gravitent. La flatterie sous-entend un interet. Aussi les personnes qui venaient meubler tous les soirs la salle de mademoiselle Grandet, nommee par elles mademoiselle de Froidfond, reussissaient-elles merveilleusement a l'accabler de louanges. Ce concert d'eloges, nouveaux pour Eugenie, la fit d'abord rougir; mais insensiblement, et quelque grossiers que fussent les compliments, son oreille s'accoutuma si bien a entendre vanter sa beaute, que si quelque nouveau venu l'eut trouvee laide, ce reproche lui aurait ete beaucoup plus sensible alors que huit ans auparavant. Puis, elle finit par aimer des douceurs qu'elle mettait secretement aux pieds de son idole. Elle s'habitua donc par degres a se laisser traiter en souveraine et a voir sa cour pleine tous les soirs. Monsieur le president de Bonfons etait le heros de ce petit cercle, ou son esprit, sa personne, son instruction, son amabilite sans cesse etaient vantes. L'un faisait observer que, depuis sept ans, il avait beaucoup augmente sa fortune; que Bonfons valait au moins dix mille francs de rente et se trouvait enclave, comme tous les biens des Cruchot, dans les vastes domaines de l'heritiere.

--Savez-vous, mademoiselle, disait un habitue, que les Cruchot ont a eux quarante mille livres de rente.

--Et leurs economies, reprenait une vieille Cruchotine, mademoiselle de Gribeaucourt. Un monsieur de Paris est venu dernièrement offrir a monsieur Cruchot deux cent mille francs de son etude. Il doit la vendre, s'il peut etre nomme juge de paix.

--Il veut succéder à monsieur de Bonfons dans la présidence du tribunal, et prend ses précautions, répondit madame d'Orsonval; car monsieur le président deviendra conseiller, puis président à la Cour, il a trop de moyens pour ne pas arriver.

--Oui, c'est un homme bien distingué, disait un autre. Ne trouvez-vous pas, mademoiselle? Monsieur le président avait tâché de se mettre en harmonie avec le rôle qu'il voulait jouer. Malgré ses quarante ans, malgré sa figure brune et rebatue, flétrie comme le sont presque toutes les physionomies judiciaires, il se mettait en jeune homme, badinait avec un jonc, ne prenait point de tabac chez mademoiselle de Froidfond, y arrivait toujours en cravate blanche, et en chemise dont le jabot à gros plis lui donnait un air de famille avec les individus du genre dindon. Il parlait familièrement à la belle héritière, et lui disait: Notre chère Eugénie! Enfin, hormis le nombre des personnages, en remplaçant le loto par le whist, et en supprimant les figures de monsieur et de madame Grandet, la scène, par laquelle commence cette histoire, était à peu près la même que par le passé. La meute poursuivait toujours Eugénie et ses millions; mais la meute plus nombreuse aboyait mieux, et cernait sa proie avec ensemble. Si Charles fut arrivé du fond des Indes, il eut donc retrouvé les mêmes personnages et les mêmes intérêts. Madame des Grassins, pour laquelle Eugénie était parfaite de grâce et de bonté, persistait à tourmenter les Cruchot. Mais alors, comme autrefois, la figure d'Eugénie eut dominé le tableau; comme autrefois, Charles eut encore été le souverain. Néanmoins il y avait un progrès. Le bouquet présenté jadis à Eugénie aux jours de sa fête par le président était devenu périodique. Tous les soirs il apportait à la riche héritière un gros et magnifique bouquet que madame Cornoiller mettait ostensiblement dans un bocal, et jetait secrètement dans un coin de la cour, aussitôt les visiteurs partis. Au commencement du printemps, madame des Grassins essaya de troubler le bonheur des Cruchotins en parlant à Eugénie du marquis de Froidfond, dont la maison ruinée pouvait se relever si l'héritière voulait lui rendre sa terre par un contrat de mariage. Madame des Grassins faisait sonner haut la pairie, le titre de marquise, et, prenant le sourire de dédain d'Eugénie pour une approbation, elle allait disant que le mariage de monsieur le président Cruchot n'était pas aussi avancé qu'on le croyait.

--Quoique monsieur de Froidfond ait cinquante ans, disait-elle, il ne paraît pas plus âgé que ne l'est monsieur Cruchot; il est veuf, il a des enfants, c'est vrai; mais il est marquis, il sera pair de France, et par le temps qui court trouvez donc des mariages de cet acabit. Je sais de science certaine que le père Grandet, en réunissant tous ses biens à la terre de Froidfond, avait l'intention de s'enter sur les Froidfond. Il me l'a souvent dit. Il était malin, le bonhomme.

--Comment, Nanon, dit un soir Eugénie en se couchant, il ne m'écrira pas une fois en sept ans?...

Pendant que ces choses se passaient à Saumur, Charles faisait fortune aux Indes. Sa pacotille s'était d'abord très bien vendue. Il avait réalisé promptement une somme de six mille dollars. Le baptême de la Ligne lui fit perdre beaucoup de préjugés; il s'aperçut que le meilleur moyen d'arriver à la fortune était, dans les régions intertropicales, aussi bien qu'en Europe, d'acheter et de vendre des hommes. Il vint donc sur les côtes d'Afrique et fit la traite des nègres, en joignant à son commerce d'hommes celui des marchandises les plus avantageuses à échanger sur les divers marchés ou l'amenaient ses intérêts. Il porta dans les affaires une activité qui ne lui laissait aucun moment de libre. Il était dominé par l'idée de réparer à Paris dans tout l'éclat d'une haute fortune, et de ressaisir une position plus brillante encore que celle d'où il était tombé. À force de rouler à travers les hommes et les pays, d'en observer les coutumes contraires, ses idées se modifièrent et il devint sceptique. Il n'eut plus de notions fixes sur

le juste et l'injuste, en voyant taxer de crime dans un pays ce qui était vertu dans un autre. Au contact perpétuel des intérêts, son cœur se refroidit, se contracta, se dessécha. Le sang des Grandet ne faillit point à sa destinée. Charles devint dur, âpre à la cure. Il vendit des Chinois, des Nègres, des nids d'hirondelles, des enfants, des artistes; il fit l'usure en grand. L'habitude de frauder les droits de douane le rendit moins scrupuleux sur les droits de l'homme. Il allait alors à Saint-Thomas acheter à vil prix les marchandises volées par les pirates, et les portait sur les places où elles manquaient. Si la noble et pure figure d'Eugénie l'accompagna dans son premier voyage comme cette image de Vierge que mettent sur leur vaisseau les marins espagnols, et s'il attribua ses premiers succès à la magique influence des vœux et des prières de cette douce fille; plus tard, les Nègresses, les Mulâtresses, les Blanches, les Javanaises, les Almees, ses orgies de toutes les couleurs, et les aventures qu'il eut en divers pays effacèrent complètement le souvenir de sa cousine, de Saumur, de la maison, du banc, du baiser pris dans le couloir. Il se souvenait seulement du petit jardin encadré de vieux murs, parce que là sa destinée hasardeuse avait commencé; mais il reniait sa famille: son oncle était un vieux chien qui lui avait filouté ses bijoux; Eugénie n'occupait ni son cœur ni ses pensées, elle occupait une place dans ses affaires comme créancière d'une somme de six mille francs. Cette conduite et ces idées expliquent le silence de Charles Grandet. Dans les Indes, à Saint-Thomas, à la côte d'Afrique, à Lisbonne et aux États-Unis, le spéculateur avait pris, pour ne pas compromettre son nom, le pseudonyme de Sepherd. Carl Sepherd pouvait sans danger se montrer partout infatigable, audacieux, avide, en homme qui, résolu de faire fortune quibuscumque viis, se dépêche d'en finir avec l'infamie pour rester honnête homme pendant le restant de ses jours. Avec ce système, sa fortune fut rapide et brillante. En 1827 donc il revenait à Bordeaux, sur le Marie-Caroline, joli brick appartenant à une maison de commerce royaliste. Il possédait dix-neuf mille francs en trois tonneaux de poudre d'or bien cercés, desquels il comptait tirer sept ou huit pour cent en les monnayant à Paris. Sur ce brick, se trouvait également un gentilhomme ordinaire de la chambre de S. M. le roi Charles X, monsieur d'Aubrion, bon vieillard qui avait fait la folie d'épouser une femme à la mode, et dont la fortune était aux îles. Pour réparer les prodigalités de madame d'Aubrion, il était allé réaliser ses propriétés. Monsieur et madame d'Aubrion, de la maison d'Aubrion-de-Busch, dont le dernier Capital mourut avant 1789, réduits à une vingtaine de mille livres de rente, avaient une fille assez laide que la mère voulait marier sans dot, sa fortune lui suffisant à peine pour vivre à Paris. C'était une entreprise dont le succès eut semblé problématique à tous les gens du monde malgré l'habileté qu'ils prétent aux femmes à la mode. Aussi madame d'Aubrion elle-même désespérait-elle presque, en voyant sa fille, d'en embarrasser qui que ce fut, fut-ce même un homme ivre de noblesse. Mademoiselle d'Aubrion était une demoiselle longue comme l'insecte, son homonyme, maigre, fluette, à bouche dédaigneuse, sur laquelle descendait un nez trop long, gros du bout, flavescent à l'état normal, mais complètement rouge après les repas, espèce de phénomène végétal plus désagréable au milieu d'un visage pâle et ennuyé que dans tout autre. Enfin, elle était telle que pouvait la désirer une mère de trente-huit ans qui, belle encore, avait encore des prétentions. Mais, pour contre-balancer de tels désavantages, la marquise d'Aubrion avait donné à sa fille un air très distingué, l'avait soumise à une hygiène qui maintenait provisoirement le nez à un ton de chair raisonnable, lui avait appris l'art de se mettre avec goût, l'avait dotée de jolies manières, lui avait enseigné ces regards mélancoliques qui intéressent un homme et lui font croire qu'il va rencontrer l'ange si vainement cherche; elle lui avait montré la manœuvre du pied, pour l'avancer à propos et en faire admirer la petitesse, au moment où le nez avait l'impertinence de rougir; enfin, elle avait tiré de sa fille un parti très satisfaisant. Au moyen de manches larges, de corsages menteurs, de robes bouffantes et soigneusement garnies, d'un corset à haute pression, elle avait obtenu des produits féminins si curieux que, pour

l'instruction des meres, elle aurait du les déposer dans un musée. Charles se lia beaucoup avec madame d'Aubrion, qui voulait précisément se lier avec lui. Plusieurs personnes prétendent même que, pendant la traversée, la belle madame d'Aubrion ne négligea aucun moyen de capturer un gendre si riche. En débarquant à Bordeaux, au mois de juin 1827, monsieur, madame, mademoiselle d'Aubrion et Charles logerent ensemble dans le même hôtel et partirent ensemble pour Paris. L'hôtel d'Aubrion était criblé d'hypothèques, Charles devait le libérer. La mère avait déjà parlé du bonheur qu'elle aurait de céder son rez-de-chaussée à son gendre et à sa fille. Ne partageant pas les préjugés de monsieur d'Aubrion sur la noblesse, elle avait promis à Charles Grandet d'obtenir du bon Charles X une ordonnance royale qui l'autoriserait, lui Grandet, à porter le nom d'Aubrion, à en prendre les armes, et à succéder, moyennant la constitution d'un majorat de trente-six mille livres de rente, à Aubrion, dans le titre de Capitaine de Buch et marquis d'Aubrion. En réunissant leurs fortunes, vivant en bonne intelligence, et moyennant des sinecures, on pourrait réunir cent et quelques mille livres de rente à l'hôtel d'Aubrion.

--Et quand on a cent mille livres de rente, un nom, une famille, que l'on va à la cour, car je vous ferai nommer gentilhomme de la chambre, on devient tout ce qu'on veut être, disait-elle à Charles. Ainsi vous serez, à votre choix, maître des requêtes au conseil d'État, préfet, secrétaire d'ambassade, ambassadeur. Charles X aime beaucoup d'Aubrion, ils se connaissent depuis l'enfance.

Enivre d'ambition par cette femme, Charles avait caressé, pendant la traversée, toutes ces espérances qui lui furent présentées par une main habile, et sous forme de confidences versées de cœur à cœur. Croyant les affaires de son père arrangées par son oncle, il se voyait ancre tout à coup dans le faubourg Saint-Germain, ou tout le monde voulait alors entrer, et où, à l'ombre du nez bleu de mademoiselle Mathilde, il reparaissait en comte d'Aubrion, comme les Dreux reparurent un jour en Breze. Ebloui par la prospérité de la Restauration qu'il avait laissée chancelante, saisi par l'éclat des idées aristocratiques, son enivrement commence sur le vaisseau se maintint à Paris où il résolut de tout faire pour arriver à la haute position que son égoïste belle-mère lui faisait entrevoir. Sa cousine n'était donc plus pour lui qu'un point dans l'espace de cette brillante perspective. Il revit Annette. En femme du monde, Annette conseilla vivement à son ancien ami de contracter cette alliance, et lui promit son appui dans toutes ses entreprises ambitieuses. Annette était enchantée de faire épouser une demoiselle laide et ennuyeuse à Charles, que le séjour des Indes avait rendu très séduisant: son teint avait bruni, ses manières étaient devenues décidées, hardies, comme le sont celles des hommes habitués à trancher, à dominer, à réussir. Charles respira plus à l'aise dans Paris, en voyant qu'il pouvait y jouer un rôle. Des Grassins, apprenant son retour, son mariage prochain, sa fortune, le vint voir pour lui parler des trois cent mille francs moyennant lesquels il pouvait acquitter les dettes de son père. Il trouva Charles en conférence avec le joaillier auquel il avait commandé des bijoux pour la corbeille de mademoiselle d'Aubrion, et qui lui en montrait les dessins. Malgré les magnifiques diamants que Charles avait rapportés des Indes, les facons, l'argenterie, la joaillerie solide et futile du jeune ménage allaient encore à plus de deux cent mille francs. Charles recut des Grassins, qu'il ne reconnut pas, avec l'impertinence d'un jeune homme à la mode, qui, dans les Indes, avait tué quatre hommes en différents duels. Monsieur des Grassins était déjà venu trois fois, Charles l'écouta froidement; puis il lui répondit, sans l'avoir bien compris:

--Les affaires de mon père ne sont pas les miennes. Je vous suis obligée, monsieur, des soins que vous avez bien voulu prendre, et dont je ne saurais profiter. Je n'ai pas ramassé presque deux millions à la sueur de mon front pour aller les flanquer à la tête des créanciers de mon père.

--Et si monsieur votre pere etait, d'ici a quelques jours, declare en faillite?

--Monsieur, d'ici a quelques jours, je me nommerai le comte d'Aubrion. Vous entendez bien que ce me sera parfaitement indifferent. D'ailleurs, vous savez mieux que moi que quand un homme a cent mille livres de rente, son pere n'a jamais fait faillite, ajouta-t-il en poussant poliment le sieur des Grassins vers la porte.

Au commencement du mois d'aout de cette annee, Eugenie etait assise sur le petit banc de bois ou son cousin lui avait jure un eternel amour, et ou elle venait dejeuner quand il faisait beau. La pauvre fille se complaisait en ce moment, par la plus fraiche, la plus joyeuse matinee, a repasser dans sa memoire les grands, les petits evenements de son amour, et les catastrophes dont il avait ete suivi. Le soleil eclairait le joli pan de mur tout fendille, presque en ruines, auquel il etait defendu de toucher, de par la fantasque heritiere, quoique Cornoiller repetait souvent a sa femme qu'on serait ecrase dessous quelque jour. En ce moment, le facteur de poste frappa, remit une lettre a madame Cornoiller, qui vint au jardin en criant:

--Mademoiselle, une lettre!

Elle la donna a sa maitresse en lui disant:

--C'est-y celle que vous attendez?

Ces mots retentirent aussi fortement au coeur d'Eugenie qu'ils retentirent reellement entre les murailles de la cour et du jardin.

--Paris! C'est de lui. Il est revenu.

Eugenie palit, et garda la lettre pendant un moment. Elle palpitait trop vivement pour pouvoir la decacheter et la lire. La grande Nanon resta debout, les deux mains sur les hanches, et la joie semblait s'echapper comme une fumees par les crevasses de son brun visage.

--Lisez donc, mademoiselle ...

--Ah! Nanon, pourquoi revient-il par Paris, quand il s'en est alle par Saumur?

--Lisez, vous le saurez.

Eugenie decacheta la lettre en tremblant. Il en tomba un mandat sur la maison _madame des Grassins et Corret_ de Saumur. Nanon le ramassa.

"Ma chere cousine ... "

--Je ne suis plus Eugenie, pensa-t-elle. Et son coeur se serra.

"Vous ... "

--Il me disait _tu_!

Elle se croisa les bras, n'osa plus lire la lettre, et de grosses larmes lui vinrent aux yeux.

--Est-il mort? demanda Nanon.

--Il n'ecrirait pas, dit Eugenie.

Elle lut toute la lettre que voici.

"Ma chere cousine, vous apprendrez, je le crois, avec plaisir, le succes de mes entreprises. Vous m'avez porte bonheur, je suis revenu riche, et j'ai suivi les conseils de mon oncle, dont la mort et celle de ma tante viennent de m'etre apprises par monsieur des Grassins. La mort de nos parents est dans la nature, et nous devons leur succeder. J'espere que vous etes aujourd'hui consolee. Rien ne resiste au temps, je l'eprouve. Oui, ma chere cousine, malheureusement pour moi, le moment des illusions est passe. Que voulez-vous! En voyageant a travers de nombreux pays, j'ai reflechi sur la vie. D'enfant que j'etais au depart, je suis devenu homme au retour. Aujourd'hui, je pense a bien des choses auxquelles je ne songeais pas autrefois. Vous etes libre, ma cousine, et je suis libre encore; rien n'empeche, en apparence, la realisation de nos petits projets; mais j'ai trop de loyaut e dans le caractere pour vous cacher la situation de mes affaires. Je n'ai point oublie que je ne m'appartiens pas; je me suis toujours souvenu dans mes longues traversees du petit banc de bois ... "

Eugenie se leva comme si elle eut ete sur des charbons ardents, et alla s'asseoir sur une des marches de la cour.

"... du petit banc de bois ou nous nous sommes jure de nous aimer toujours, du couloir, de la salle grise, de ma chambre en mansarde, et de la nuit ou vous m'avez rendu, par votre delicate obligeance, mon avenir plus facile. Oui, ces souvenirs ont soutenu mon courage, et je me suis dit que vous pensiez toujours a moi comme je pensais souvent a vous, a l'heure convenue entre nous. Avez-vous bien regarde les nuages a neuf heures? Oui, n'est-ce pas? Aussi, ne veux-je pas trahir une amitie sacree pour moi; non, je ne dois point vous tromper. Il s'agit, en ce moment, pour moi, d'une alliance qui satisfait a toutes les idees que je me suis formees sur le mariage. L'amour, dans le mariage, est une chimere. Aujourd'hui mon experience me dit qu'il faut obeir a toutes les lois sociales et reunir toutes les convenances voulues par le monde en se mariant. Or, deja se trouve entre nous une difference d'age qui, peut-etre, influerait plus sur votre avenir, ma chere cousine, que sur le mien. Je ne vous parlerai ni de vos moeurs, ni de votre education, ni de vos habitudes, qui ne sont nullement en rapport avec la vie de Paris, et ne cadreraient sans doute point avec mes projets ulterieurs. Il entre dans mes plans de tenir un grand etat de maison, de recevoir beaucoup de monde, et je crois me souvenir que vous aimez une vie douce et tranquille. Non, je serai plus franc, et veux vous faire arbitre de ma situation; il vous appartient de la connaitre, et vous avez le droit de la juger. Aujourd'hui je possede quatre-vingt mille livres de rentes. Cette fortune me permet de m'unir a la famille d'Aubrion, dont l'heritiere, jeune personne de dix-neuf ans, m'apporte en mariage son nom, un titre, la place de gentilhomme honoraire de la chambre de Sa Majeste, et une position des plus brillantes.

Je vous avouerai, ma chere cousine, que je n'aime pas le moins du monde mademoiselle d'Aubrion; mais, par son alliance, j'assure a mes enfants une situation sociale dont un jour les avantages seront incalculables: de jour en jour, les idees monarchiques reprennent faveur. Donc, quelques annees plus tard, mon fils, devenu marquis d'Aubrion, ayant un majorat de quarante mille livres de rente, pourra prendre dans l'Etat telle place qu'il lui conviendra de choisir. Nous nous devons a nos enfants. Vous voyez, ma cousine, avec quelle bonne foi je vous expose l'etat de mon coeur, de mes esperances et de ma fortune. Il est possible que de votre cote vous ayez oublie nos enfantillages apres sept annees d'absence; mais moi, je n'ai oublie ni votre indulgence, ni mes paroles; je me souviens de toutes, meme des plus legerement donnees, et auxquelles un jeune homme moins consciencieux que je ne le suis, ayant un coeur moins jeune et moins probe, ne songerait meme pas. En vous disant que je ne pense qu'a faire un mariage de convenance, et que je me souviens encore de nos amours d'enfant, n'est-ce pas me mettre entierement a votre discretion, vous rendre maitresse de mon sort, et vous dire que, s'il faut renoncer a mes ambitions sociales, je me

contenterai volontiers de ce simple et pur bonheur duquel vous m'avez offert de si touchantes images ... "

--Tan, ta, ta.--Tan, ta, ti.--Tinn, ta, ta.--Toun!--Toun, ta, ti.--
Tinn, ta, ta ..., etc., avait chante Charles Grandet sur l'air de _Non
piu andrai_, en signant:

"Votre devoue cousin,

Charles. "

--Tonnerre de Dieu! c'est y mettre des procedes, se dit-il. Et il avait
cherche le mandat, et il avait ajoute ceci:

"P.S. Je joins a ma lettre un mandat sur la maison des Grassins de huit
mille francs a votre ordre, et payable en or, comprenant interets et
capital de la somme que vous avez eu la bonte de me preter. J'attends de
Bordeaux une caisse ou se trouvent quelques objets que vous me
permettrez de vous offrir en temoignage de mon eternelle reconnaissance.
Vous pouvez renvoyer par la diligence ma toilette a l'hotel d'Aubrion,
rue Hillerin-Bertin. "

--Par la diligence! dit Eugenie. Une chose pour laquelle j'aurais donne
mille fois ma vie!

Epouvantable et complet desastre. Le vaisseau sombrait sans laisser ni
un cordage, ni une planche sur le vaste ocean des esperances. En se
voyant abandonnees, certaines femmes vont arracher leur amant aux bras
d'une rivale, la tuent et s'enfuient au bout du monde, sur l'echafaud ou
dans la tombe. Cela, sans doute, est beau; le mobile de ce crime est
une sublime passion qui impose a la Justice humaine. D'autres femmes
baissent la tete et souffrent en silence; elles vont mourantes et
resignees, pleurant et pardonnant, priant et se souvenant jusqu'au
demier soupir. Ceci est de l'amour, l'amour vrai, l'amour des anges,
l'amour fier qui vit de sa douleur et qui en meurt. Ce fut le sentiment
d'Eugenie apres avoir lu cette horrible lettre. Elle jeta ses regards au
ciel, en pensant aux dernieres paroles de sa mere, qui, semblable a
quelques mourants, avait projete sur l'avenir un coup d'oeil penetrant,
lucide; puis, Eugenie se souvenant de cette mort et de cette vie
prophetique, mesura d'un regard toute sa destinee. Elle n'avait plus
qu'a deployer ses ailes, tendre au ciel, et vivre en prieres jusqu'au
jour de sa delivrance.

--Ma mere avait raison, dit-elle en pleurant. Souffrir et mourir.

Elle vint a pas lents de son jardin dans la salle. Contre son habitude,
elle ne passa point par le couloir; mais elle retrouva le souvenir de
son cousin dans ce vieux salon gris, sur la cheminee duquel etait
toujours une certaine soucoupe dont elle se servait tous les matins a
son dejeuner, ainsi que du sucrier de vieux Sevres. Cette matinee devait
etre solennelle et pleine d'evenements pour elle. Nanon lui annonca le
cure de la paroisse. Ce cure, parent des Cruchot, etait dans les
interets du president de Bonfons. Depuis quelques jours, le vieil abbe
l'avait determine a parler a mademoiselle Grandet, dans un sens purement
religieux, de l'obligation ou elle etait de contracter mariage. En
voyant son pasteur, Eugenie crut qu'il venait chercher les mille francs
qu'elle donnait mensuellement aux pauvres, et dit a Nanon de les aller
chercher; mais le cure se prit a sourire.

--Aujourd'hui, mademoiselle, je viens vous parler d'une pauvre fille a
laquelle toute la ville de Saumur s'interesse, et qui, faute de charite
pour elle-meme, ne vit pas chretienement.

--Mon Dieu! monsieur le cure, vous me trouvez dans un moment ou il
m'est impossible de songer a mon prochain, je suis tout occupee de moi.

Je suis bien malheureuse, je n'ai d'autre refuge que l'Eglise; elle a un sein assez large pour contenir toutes nos douleurs, et des sentiments assez feconds pour que nous puissions y puiser sans craindre de les tarir.

--Eh! bien, mademoiselle, en nous occupant de cette fille nous nous occuperons de vous. Ecoutez. Si vous voulez faire votre salut, vous n'avez que deux voies a suivre, ou quitter le monde ou en suivre les lois. Obeir a votre destinee terrestre ou a votre destinee celeste.

--Ah! votre voix me parle au moment ou je voulais entendre une voix. Oui, Dieu vous adresse ici, monsieur. Je vais dire adieu au monde et vivre pour Dieu seul dans le silence et la retraite.

--Il est necessaire, ma fille, de longtemps reflechir a ce violent parti. Le mariage est une vie, le voile est une mort.

--Eh! bien, la mort, la mort promptement, monsieur le cure, dit-elle avec une effrayante vivacite.

--La mort! mais vous avez de grandes obligations a remplir envers la Societe, mademoiselle. N'etes-vous donc pas la mere des pauvres auxquels vous donnez des vetements, du bois en hiver et du travail en ete? Votre grande fortune est un pret qu'il faut rendre, et vous l'avez saintement acceptee ainsi. Vous ensevelir dans un couvent, ce serait de l'egoisme; quant a rester vieille fille, vous ne le devez pas. D'abord, pourriez-vous gerer seule votre immense fortune? vous la perdriez peut-etre. Vous auriez bientot mille proces, et vous seriez engarree en d'inextricables difficultes. Croyez votre pasteur: un epoux vous est utile, vous devez conserver ce que Dieu vous a donne. Je vous parle comme a une ouaille cherie. Vous aimez trop sincerement Dieu pour ne pas faire votre salut au milieu du monde, dont vous etes un des plus beaux ornements, et auquel vous donnez de saints exemples.

En ce moment, madame des Grassins se fit annoncer. Elle venait amenee par la vengeance et par un grand desespoir.

--Mademoiselle, dit-elle. Ah! voici monsieur le cure. Je me tais, je venais vous parler d'affaires, et je vois que vous etes en grande conference.

--Madame, dit le cure, je vous laisse le champ libre.

--Oh! monsieur le cure, dit Eugenie, revenez dans quelques instants, votre appui m'est en ce moment bien necessaire.

--Oui, ma pauvre enfant, dit madame des Grassins.

--Que voulez-vous dire? demanderent mademoiselle Grandet et le cure.

--Ne sais-je pas le retour de votre cousin, son mariage avec mademoiselle d'Aubrion?... Une femme n'a jamais son esprit dans sa poche.

Eugenie rougit et resta muette; mais elle prit le parti d'affecter a l'avenir l'impassible contenance qu'avait su prendre son pere.

--Eh! bien, madame, repondit-elle avec ironie, j'ai sans doute l'esprit dans ma poche, je ne comprends pas. Parlez, parlez devant monsieur le cure, vous savez qu'il est mon directeur.

--Eh! bien, mademoiselle, voici ce que des Grassins m'ecrit. Lisez.

Eugenie lut la lettre suivante:

"Ma chere femme, Charles Grandet arrive des Indes, il est a Paris depuis un mois ... "

--Un mois! se dit Eugenie en laissant tomber sa main.

Apres une pause, elle reprit la lettre.

"... Il m'a fallu faire antichambre deux fois avant de pouvoir parler a ce futur vicomte d'Aubrion. Quoique tout Paris parle de son mariage, et que tous les bans soient publies ... "

--Il m'ecrivait donc au moment ou ... se dit Eugenie. Elle n'acheva pas, elle ne s'ecria pas comme une Parisienne: "Le polisson!" Mais pour ne pas etre exprime, le mepris n'en fut pas moins complet.

"... Ce mariage est loin de se faire; le marquis d'Aubrion ne donnera pas sa fille au fils d'un banqueroutier. Je suis venu lui faire part des soins que son oncle et moi nous avons donnes aux affaires de son pere, et des habiles manoeuvres par lesquelles nous avons su faire tenir les creanciers tranquilles jusqu'aujourd'hui. Ce petit impertinent n'a-t-il pas eu le front de me repondre, a moi qui, pendant cinq ans, me suis devoue nuit et jour a ses interets et a son honneur, que _les affaires de son pere n'etaient pas les siennes_. Un agree serait en droit de lui demander trente a quarante mille francs d'honoraires, a un pour cent sur la somme des creances. Mais, patience, il est bien legitimement du douze cent mille francs aux creanciers, et je vais faire declarer son pere en faillite. Je me suis embarque dans cette affaire sur la parole de ce vieux caiman de Grandet, et j'ai fait des promesses au nom de la famille. Si monsieur le vicomte d'Aubrion se soucie peu de son honneur, le mien m'interesse fort. Aussi vais-je expliquer ma position aux creanciers. Neanmoins, j'ai trop de respect pour mademoiselle Eugenie, a l'alliance de laquelle, en des temps plus heureux, nous avons pense, pour agir sans que tu lui aies parle de cette affaire ... "

La, Eugenie rendit froidement la lettre sans l'achever.

--Je vous remercie, dit-elle a madame des Grassins, _nous verrons cela_ ...

--En ce moment, vous avez toute la voix de defunt votre pere, dit madame des Grassins.

--Madame, vous avez huit mille cent francs d'or a nous compter, lui dit Nanon.

--Cela est vrai; faites-moi l'avantage de venir avec moi, madame Cornoiller.

--Monsieur le cure, dit Eugenie avec un noble sang-froid que lui donna la pensee qu'elle allait exprimer, serait-ce pecher que de demeurer en etat de virginite dans le mariage?

--Ceci est un cas de conscience dont la solution m'est inconnue. Si vous voulez savoir ce qu'en pense en sa Somme _de Matrimonio_ le celebre Sanchez, je pourrai vous le dire demain.

Le cure partit, mademoiselle Grandet monta dans le cabinet de son pere et y passa la journee seule, sans vouloir descendre a l'heure du diner, malgre les instances de Nanon. Elle parut le soir, a l'heure ou les habitudes de son cercle arriverent. Jamais le salon des Grandet n'avait ete aussi plein qu'il le fut pendant cette soiree. La nouvelle du retour et de la sottise trahison de Charles avait ete repandue dans toute la ville. Mais quelque attentive que fut la curiosite des visiteurs, elle ne fut point satisfaite. Eugenie, qui s'y etait attendue, ne laissa percer sur son visage calme aucune des cruelles emotions qui l'agitaient. Elle sut prendre une figure riante pour repondre a ceux qui

voulurent lui témoigner de l'intérêt par des regards ou des paroles mélancoliques. Elle sut enfin couvrir son malheur sous les voiles de la politesse. Vers neuf heures, les parties finissaient, et les joueurs quittaient leurs tables, se payaient et discutaient les derniers coups de whist en venant se joindre au cercle des causeurs. Au moment où l'assemblée se leva en masse pour quitter le salon, il y eut un coup de théâtre qui retentit dans Saumur, de là dans l'arrondissement et dans les quatre prefectures environnantes.

--Restez, monsieur le président, dit Eugénie à monsieur de Bonfons en lui voyant prendre sa canne.

A cette parole, il n'y eut personne dans cette nombreuse assemblée qui ne se sentit ému. Le président palit et fut obligé de s'asseoir.

--Au président les millions, dit mademoiselle de Gribeaucourt.

--C'est clair, le président de Bonfons épouse mademoiselle Grandet, s'écria madame d'Orsonval.

--Voilà le meilleur coup de la partie, dit l'abbé.

--C'est un beau _schleem_, dit le notaire.

Chacun dit son mot, chacun fit son calembour, tous voyaient l'héritière montée sur ses millions, comme sur un piédestal. Le drame commence depuis neuf ans se dénouait. Dire, en face de tout Saumur, au président de rester, n'était-ce pas annoncer qu'elle voulait faire de lui son mari. Dans les petites villes, les convenances sont si sévèrement observées, qu'une infraction de ce genre y constitue la plus solennelle des promesses.

--Monsieur le président, lui dit Eugénie d'une voix émue quand ils furent seuls, je sais ce qui vous plaît en moi. Jurez de me laisser libre pendant toute ma vie, de ne me rappeler aucun des droits que le mariage vous donne sur moi, et ma main est à vous. Oh! reprit-elle en le voyant se mettre à ses genoux, je n'ai pas tout dit. Je ne dois pas vous tromper, monsieur. J'ai dans le cœur un sentiment inextinguible. L'amitié sera le seul sentiment que je puisse accorder à mon mari: je ne veux ni l'offenser, ni contrevenir aux lois de mon cœur. Mais vous ne posséderez ma main et ma fortune qu'au prix d'un immense service.

--Vous me voyez prêt à tout, dit le président.

--Voici douze cent mille francs, monsieur le président, dit-elle en tirant un papier de son sein; partez pour Paris, non pas demain, non pas cette nuit, mais à l'instant même. Rendez-vous chez monsieur des Grassins, sachez-y le nom de tous les créanciers de mon oncle, rassemblez-les, payez tout ce que sa succession peut devoir, capital et intérêts à cinq pour cent depuis le jour de la dette jusqu'à celui du remboursement, enfin veillez à faire faire une quittance générale et notariée, bien en forme. Vous êtes magistrat, je ne me fie qu'à vous en cette affaire. Vous êtes un homme loyal, un galant homme; je m'embarquerai sur la foi de votre parole pour traverser les dangers de la vie à l'abri de votre nom. Nous aurons l'un pour l'autre une mutuelle indulgence. Nous nous connaissons depuis si longtemps, nous sommes presque parents, vous ne voudriez pas me rendre malheureuse.

Le président tomba aux pieds de la riche héritière en palpitant de joie et d'angoisse.

--Je serai votre esclave! lui dit-il.

--Quand vous aurez la quittance, monsieur, reprit-elle en lui jetant un regard froid, vous la porterez avec tous les titres à mon cousin Grandet

et vous lui remettrez cette lettre. A votre retour, je tiendrai ma parole.

Le president comprit, lui, qu'il devait mademoiselle Grandet a un depot amoureux; aussi s'empessa-t-il d'executer ses ordres avec la plus grande promptitude, afin qu'il n'arrivat aucune reconciliation entre les deux amants.

Quand monsieur de Bonfons fut parti, Eugenie tomba sur son fauteuil et fondit en larmes. Tout etait consume. Le president prit la poste, et se trouvait a Paris le lendemain soir. Dans la matinee du jour qui suivit son arrivee, il alla chez des Grassins. Le magistrat convoqua les creanciers en l'Etude du notaire ou etaient deposees les titres, et chez lequel pas un ne faillit a l'appel. Quoique ce fussent des creanciers, il faut leur rendre justice: ils furent exacts. La, le president de Bonfons, au nom de mademoiselle Grandet, leur paya le capital et les interets dus. Le payement des interets fut pour le commerce parisien un des evenements les plus etonnants de l'epoque. Quand la quittance fut enregistree et des Grassins paye de ses soins par le don d'une somme de cinquante mille francs que lui avait allouee Eugenie, le president se rendit a l'hotel d'Aubrion, et y trouva Charles au moment ou il rentrait dans son appartement, accable par son beau-pere. Le vieux marquis venait de lui declarer que sa fille ne lui appartiendrait qu'autant que tous les creanciers de Guillaume Grandet seraient soldes.

Le president lui remit d'abord la lettre suivante.

"MON COUSIN, monsieur le president de Bonfons s'est charge de vous remettre la quittance de toutes les sommes dues par mon oncle et celle par laquelle je reconnais les avoir recues de vous. On m'a parle de faillite!... J'ai pense que le fils d'un failli ne pouvait peut-etre pas epouser mademoiselle d'Aubrion. Oui, mon cousin, vous avez bien juge de mon esprit et de mes manieres: je n'ai sans doute rien du monde, je n'en connais ni les calculs ni les moeurs, et ne saurais vous y donner les plaisirs que vous voulez y trouver. Soyez heureux, selon les conventions sociales auxquelles vous sacrifiez nos premieres amours. Pour rendre votre bonheur complet, je ne puis donc plus vous offrir que l'honneur de votre pere. Adieu, vous aurez toujours une fidele amie dans votre cousine,

EUGENIE. "

Le president sourit de l'exclamation que ne put reprimer cet ambitieux au moment ou il recut l'acte authentique.

--Nous nous annoncerons reciproquement nos mariages, lui dit-il.

--Ah! vous epousez Eugenie. Eh! bien, j'en suis content, c'est une bonne fille. Mais, reprit-il frappe tout a coup par une reflexion lumineuse, elle est donc riche?

--Elle avait, repondit le president d'un air goguenard, pres de dix-neuf millions, il y a quatre jours; mais elle n'en a plus que dix-sept aujourd'hui.

Charles regarda le president d'un air hebeete.

--Dix-sept mil ...

--Dix-sept millions, oui, monsieur. Nous reunissons, mademoiselle Grandet et moi, sept cent cinquante mille livres de rente, en nous mariant.

--Mon cher cousin, dit Charles en retrouvant un peu d'assurance, nous pourrions nous pousser l'un l'autre.

--D'accord, dit le president. Voici, de plus, une petite caisse que je dois aussi ne remettre qu'a vous, ajouta-t-il en déposant sur une table le coffret dans lequel etait la toilette.

--He! bien, mon cher ami, dit madame la marquise d'Aubrion en entrant sans faire attention a Cruchot, ne prenez nul souci de ce que vient de vous dire ce pauvre monsieur d'Aubrion, a qui la duchesse de Chaulieu vient de tourner la tete. Je vous le repete, rien n'empchera votre mariage ...

--Rien, madame, repondit Charles. Les trois millions autrefois dus par mon pere ont ete soldes hier.

--En argent? dit-elle.

--Integralement, interets et capital, et je vais faire rehabiliter sa memoire.

--Quelle betise! s'ecria la belle-mere.

--Quel est ce monsieur? dit-elle a l'oreille de son gendre, en apercevant le Cruchot.

--Mon homme d'affaires, lui repondit-il a voix basse.

La marquise salua dedaignusement monsieur de Bonfons et sortit.

--Nous nous poussons deja, dit le president en prenant son chapeau. Adieu, mon cousin.

--Il se moque de moi, ce catacouas de Saumur. J'ai envie de lui donner six pouces de fer dans le ventre.

Le president etait parti. Trois jours apres, monsieur de Bonfons, de retour a Saumur, publia son mariage avec Eugenie. Six mois apres, il etait nomme conseiller a la Cour royale d'Angers. Avant de quitter Saumur, Eugenie fit fondre l'or des bijoux si longtemps precieux a son coeur, et les consacra, ainsi que les huit mille francs de son cousin, a un ostensor d'or et en fit present a la paroisse ou elle avait tant prie Dieu pour lui! Elle partagea d'ailleurs son temps entre Angers et Saumur. Son mari, qui montra du devouement dans une circonstance politique, devint president de chambre, et enfin premier president au bout de quelques annees. Il attendit impatiemment la reelection generale afin d'avoir un siege a la Chambre. Il convoitait deja la Pairie, et alors ...

--Alors le roi sera donc son cousin, disait Nanon, la grande Nanon, madame Cornoiller, bourgeoise de Saumur, a qui sa maitresse annoncait les grandeurs auxquelles elle etait appelee. Neanmoins monsieur le president de Bonfons (il avait enfin aboli le nom patronymique de Cruchot) ne parvint a realiser aucune de ses idees ambitieuses. Il mourut huit jours apres avoir ete nomme depute de Saumur. Dieu, qui voit tout et ne frappe jamais a faux, le punissait sans doute de ses calculs et de l'habilete juridique avec laquelle il avait minute, _accurante Cruchot_, son contrat de mariage ou les deux futurs epoux se donnaient l'un a l'autre, _au cas ou ils n'auraient pas d'enfants, l'universalite de leurs biens, meubles et immeubles sans en rien excepter ni reserver, en toute propriete, se dispensant meme de la formalite de l'inventaire, sans que l'omission dudit inventaire puisse etre opposee a leurs heritiers ou ayants cause, entendant que ladite donation soit, etc_.

Cette clause peut expliquer le profond respect que le president eut constamment pour la volonte, pour la solitude de madame de Bonfons. Les femmes citaient monsieur le premier president comme un des hommes les plus delicats, le plaignaient et allaient jusqu'a souvent accuser la

douleur, la passion d'Eugenie, mais comme elles savent accuser une femme, avec les plus cruels menagements.

--Il faut que madame la presidente de Bonfons soit bien souffrante pour laisser son mari seul. Pauvre petite femme! Guerira-t-elle bientôt? Qu'a-t-elle donc, une gastrite, un cancer? Pourquoi ne voit-elle pas des medecins? Elle devient jaune depuis quelque temps; elle devrait aller consulter les celebrites de Paris. Comment peut-elle ne pas desirer un enfant? Elle aime beaucoup son mari, dit-on, comment ne pas lui donner d'heritier, dans sa position? Savez-vous que cela est affreux; et si c'etait par l'effet d'un caprice, il serait bien condamnable. Pauvre president!

Douee de ce tact fin que le solitaire exerce par ses perpetuelles meditations et par la vue exquise avec laquelle il saisit les choses qui tombent dans sa sphere, Eugenie, habituee par le malheur et par sa derniere education a tout deviner, savait que le president desirait sa mort pour se trouver en possession cette immense fortune, encore augmentee par les successions de son oncle le notaire, et de son oncle l'abbe, que Dieu eut la fantaisie d'appeler a lui. La pauvre recluse avait pitie du president. La Providence la vengea des calculs et de l'infame indifference d'un epoux qui respectait, comme la plus forte des garanties, la passion sans espoir dont se nourrissait Eugenie. Donner la vie a un enfant, n'etait-ce pas tuer les esperances de l'egoisme, les joies de l'ambition caressees par le premier president? Dieu jeta donc des masses d'or a sa prisonniere pour qui l'or etait indifferent et qui aspirait au ciel, qui vivait, pieuse et bonne, en de saintes pensees, qui secourait incessamment les malheureux en secret. Madame de Bonfons fut veuve a trente-six ans, riche de huit cent mille livres de rente, encore belle, mais comme une femme est belle pres de quarante ans. Son visage est blanc, repose, calme. Sa voix est douce et recueillie, ses manieres sont simples. Elle a toutes les noblesses de la douleur, la saintete d'une personne qui n'a pas souille son ame au contact du monde, mais aussi la roideur de la vieille fille et les habitudes mesquines que donne l'existence etroite de la province. Malgre ses huit cent mille livres de rente, elle vit comme avait vecu la pauvre Eugenie Grandet, n'allume le feu de sa chambre qu'aux jours ou jadis son pere lui permettait d'allumer le foyer de la salle, et l'eteint conformement au programme en vigueur dans ses jeunes annees. Elle est toujours vetue comme l'etait sa mere. La maison de Saumur, maison sans soleil, sans chaleur, sans cesse ombragee, melancolique, est l'image de sa vie. Elle accumule soigneusement ses revenus, et peut-etre eut-elle semble parcimonieuse si elle ne demontait la medisance par un noble emploi de sa fortune. De pieuses et charitables fondations, un hospice pour la vieillesse et des ecoles chretiennes pour les enfants, une bibliotheque publique richement dotee, temoignent chaque annee contre l'avarice que lui reprochent certaines personnes. Les eglises de Saumur lui doivent quelques embellissements. Madame de Bonfons que, par raillerie, on appelle mademoiselle, inspire generalement un religieux respect. Ce noble coeur, qui ne battait que pour les sentiments les plus tendres, devait donc etre soumis aux calculs de l'interet humain. L'argent devait communiquer ses teintes froides a cette vie celeste, et lui donner de la defiance pour les sentiments.

--Il n'y a que toi qui m'aimes, disait-elle a Nanon.

La main de cette femme panse les plaies secretes de toutes les familles. Eugenie marche au ciel accompagnee d'un cortege de bienfaits. La grandeur de son ame amoindrit les petitesesses de son education et les coutumes de sa vie premiere. Telle est l'histoire de cette femme, qui n'est pas du monde au milieu du monde; qui, faite pour etre magnifiquement epouse et mere, n'a ni mari, ni enfants, ni famille. Depuis quelques jours, il est question d'un nouveau mariage pour elle. Les gens de Saumur s'occupent d'elle et de monsieur le marquis de Froidfond dont la famille commence a cerner la riche veuve comme jadis

avaient fait les Cruchot. Nanon et Cornoiller sont, dit-on, dans les interets du marquis, mais rien n'est plus faux. Ni la grande Nanon, ni Cornoiller n'ont assez d'esprit pour comprendre les corruptions du monde.

Paris, septembre 1833.

End of the Project Gutenberg EBook of Eugenie Grandet, by Honore de Balzac

*** END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK EUGENIE GRANDET ***

***** This file should be named 11049.txt or 11049.zip *****

This and all associated files of various formats will be found in:

<http://www.gutenberg.net/1/1/0/4/11049/>

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

*** START: FULL LICENSE ***

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all

the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the

Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS,' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the

trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pglaf.org>.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby
Chief Executive and Director
gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII, compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over the old filename and etext number. The replaced older file is renamed. VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000, are filed in directories based on their release date. If you want to download any of these eBooks directly, rather than using the regular search system you may utilize the following addresses and just download by the etext year.

<http://www.gutenberg.net/etext06>

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99,

98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are filed in a different way. The year of a release date is no longer part of the directory path. The path is based on the etext number (which is identical to the filename). The path to the file is made up of single digits corresponding to all but the last digit in the filename. For example an eBook of filename 10234 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234>

or filename 24689 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689>

An alternative method of locating eBooks:

<http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL>

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)